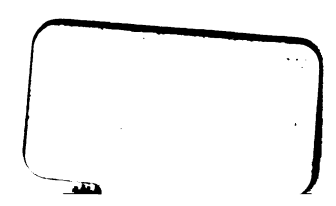
HISTORIETTES MODERNES



C. Fontaine


VE RI
TAS





HISTORIETTES MODERNES

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

PAR

C. FONTAINE, B.L., L.D.

PROFESSEUR DE FRANÇAIS À WASHINGTON, D.C., ET À L'ÉCOLE D'ÉTÉ D'AMHERST, MASS.

TOME II

BOSTON, MASS., U.S.A.

D C. HEATH AND CO., PUBLISHERS

1890

PRINTED BY ROCKWELL AND CHURCHILL.

PREFACE.

WHEN in November, 1888, the first volume of these "Historiettes" was published, I stated that the work would soon be continued; it is to fulfil that promise that this second volume is now issued. In the last eighteen months the first volume has gone through four editions. I only wish that the present volume may meet with an equally kind reception. I have again to thank Profs. O. B. Super, of Dickinson College; A. H. Edgren, of the Nebraska State University; and Dr. Alphonse N. Van Daell, of the Massachusetts Institute of Technology, for the kind help they have given to me in the reading of proofs, and it is with pleasure that I acknowledge my indebtedness to them.

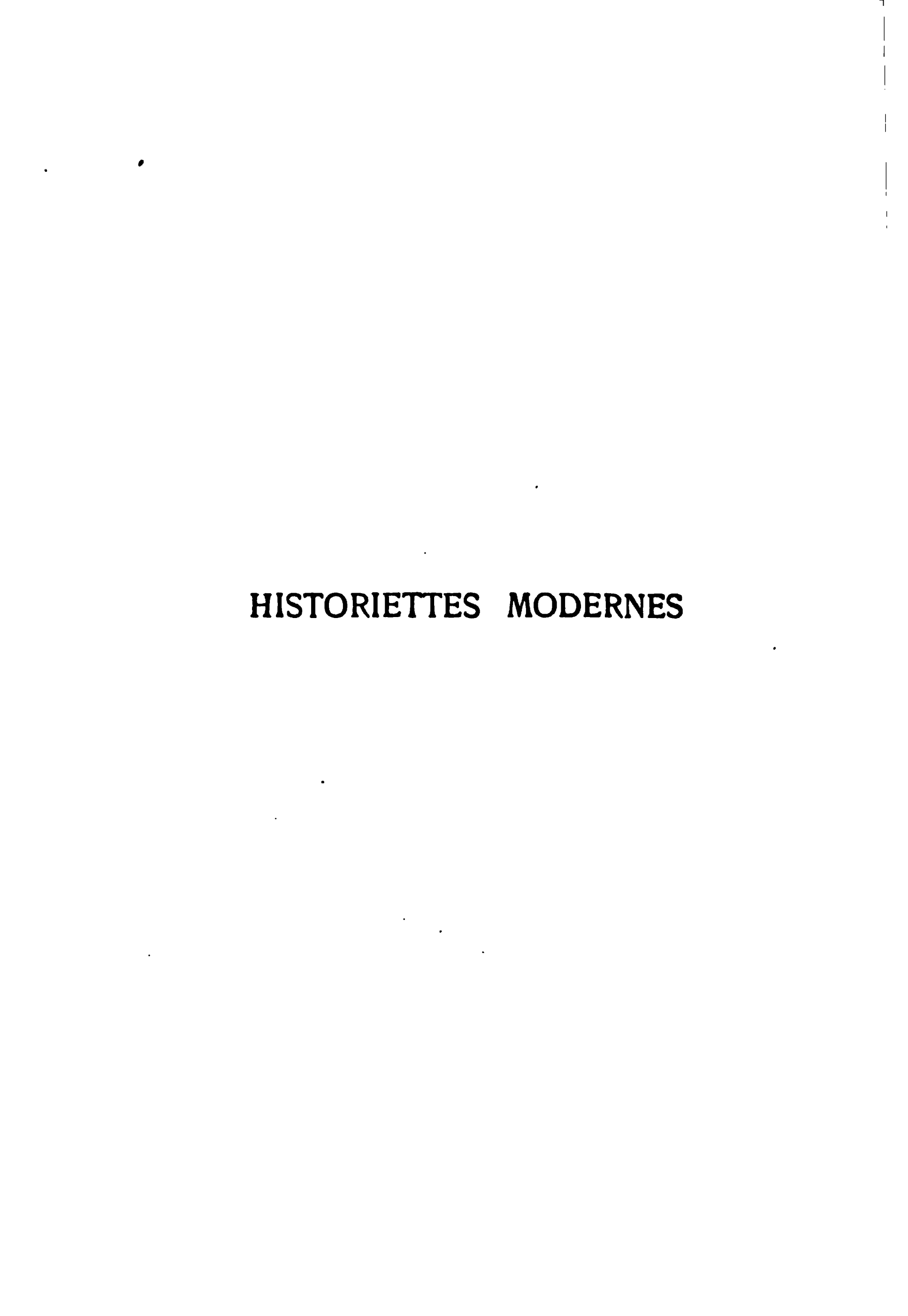
C. FONTAINE.

WASHINGTON, D. C.,
March 20, 1890.

CONTENTS.

		PAGE
I.	LA SAINT-SYLVESTRE	1
II.	LA PIPE	6
III.	UNE PARTIE DE PÊCHE	16
IV.	LE DARD	23
V.	LE TAMBOUR DE TOTOR	32
VI.	LA PARURE	39
VII.	UN AMI PAUVRE	50
VIII.	LE MOUSSE	60
IX.	LE FACTEUR DES AYGALADES	65
X.	L'HÉRITAGE DE L'ONCLE CHRISTIAN	72
XI.	COLAS, COLASSE ET COLETTE	85
XII.	LA FÊTE DE MARTHE	99
XIII.	L'ŒUF DE PÂQUES	107
XIV.	L'EMPLOYÉ DE GALIGNAN	115
XV.	SOPHIE DE MONTCERNAY	125

NOTES 139



HISTORIETTES MODERNES

HISTORIETTES.

I.

LA SAINT-SYLVESTRE.

ANDRÉ THEURIET est né à Marly en 1833. Peu de romanciers ont produit tant et d'aussi beaux ouvrages que lui. " La Fortune d'Angèle," " La Maison des deux Barbeaux," " Le Fils Maugars," " Le Mariage de Gérard," " L'Affaire Froideville," et beaucoup d'autres sont connus des amateurs de bonne littérature.

En poésie il nous a donné, " Chemin des Bois," " Le Bleu et le Noir," et " Le Livre de la Payse." Le premier de ces recueils a été couronné par l'Académie Française.

Il a publié dernièrement (1889) un volume de nouvelles dont nous extrayons " La Saint-Sylvestre."

LE soir du 31 décembre, mon ami Jacobus, après avoir silencieusement dîné à sa table d'hôte de la *Rose d'or*, regagnait d'un pied leste la rue des Grangettes, où était situé son logis de célibataire. La rue était solitaire, mal éclairée par un lointain bec de gaz ; le vent du nord, soufflant directement entre les deux rangées de façades noires, coupait la figure de Jacobus, et, malgré le pardessus étroitement boutonné, faisait sentir à notre ami que son sang de quadragénaire n'avait plus les vertus réchauffantes de la prime jeunesse. Aussi agita-t-il d'une main impatiente le marteau

qui décorait la porte de sa propriétaire. Ce fut la fille de la maison, Mlle Franceline Bigeard, qui vint lui ouvrir, tenant d'une main les plis de son tablier plein de marrons, et de l'autre la lampe qui éclairait son *minois chiffonné* et ses yeux bleus très vifs. Ce bleu regard, les cheveux bruns frisottants et le clair sourire de Mlle Franceline donnaient encore un attrait piquant à sa figure, bien qu'elle commençât à mûrir et à passer, ayant eu vingt-huit ans à la *sainte Catherine.*

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, dit-elle au locataire morfondu, mais *j'étais en train* de fendre des marrons. . . . Nous avons retenu à souper deux de mes amies et, ce soir, nous finirons l'année en grillant des châtaignes et en les arrosant d'un verre de *fignolette.* . . . A votre service, Monsieur Jacobus !

— Merci, répondit-il en prenant un air pressé ; merci, mademoiselle.

S'il refusait, ce n'était pas que la compagnie de Franceline lui déplût, au contraire ; mais il se *tenait sur la réserve,* craignant de s'engager trop avant avec cette fille qui désirait se marier, et ne voulant pas qu'une trop grande familiarité le fît glisser peu à peu sur une pente dangereuse. Il n'était pas insensible aux yeux bleus et au sourire de la demoiselle, mais il avait peur du mariage. Il ressemblait à ces enfants qui vont prendre un bain froid, qui trempent un pied dans l'eau, puis le retirent et ne peuvent pas se décider au plongeon final.

— Merci ! répéta-t-il encore en montant l'escalier. Il n'est pas venu de lettres pour moi ?

— Non, Monsieur Jacobus, le facteur n'a rien apporté.

— Allons ! décidément on m'oublie ! songea mélancoliquement Jacobus en introduisant la clé dans sa serrure ; le monde entier a désappris le chemin de ma maison.

Jacobus se sentait peu à peu devenir la proie d'un accès d'humeur noire. Ce soir-là, tout allait de travers : les bûches de son feu fumaient au lieu de flamber, sa lampe grésillait sans jeter de clarté, *un vent coulis* passait sous la porte et le glaçait jusqu'aux moelles.

— Un penseur, *Joubert*, je crois, murmurait-il en allumant sa pipe, a dit que "le soir de la vie apporte avec lui sa lampe ;" la mienne éclaire bien mal et mon crépuscule est diantrement maussade. Cet affaiblissement de la lumière intérieure est une des conséquences fatales du célibat. La maturité et le célibat ! Deux milieux malsains où germent un tas de mauvaises graines qu'on croyait mortes et qui se mettent à pousser de vilaines fleurs aux parfums amers : remords tardifs, regrets stériles, hésitations et peurs de vieillards.

La peur surtout, une peur lâche qui vous déshabitue d'agir, qui vous détourne de toutes les résolutions généreuses, de toutes les fructueuses audaces. . . . Je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, au moment où j'allais gravir une pente abrupte des Pyrénées, je rencontrai un homme mûr et déjà *cassé*, et comme je l'interrogeais sur le chemin à suivre, il me cria :

— Ne montez pas là-haut : le sentier est une véritable fondrière, vous vous essoufflerez en *pure perte*.

Je haussai les épaules et je poursuivis ma route en riant de la pusillanimité de ce quinquagénaire. . . . Et pourtant voilà où j'en suis ! Le moindre caillou me fait broncher, la plus enfantine difficulté prend les proportions d'une impossibilité. Je ne sais plus ni oser ni vouloir, et je me morfonds dans ma cellule de célibataire en regrettant les occasions que j'ai laissé échapper à l'époque où ma vingtième année fleurissait dans sa verte nouveauté.

A ce moment, de jeunes éclats de voix montèrent du rez-de-chaussée, et dans ce gai tapage Jacobus distingua le rire clair de Franceline.

— Ils s'amusent en bas ! songea-t-il de nouveau avec un soupir ; ils boivent à l'année qui finit et à celle qui va naître. . . . Pour eux, une année qui passe et une année qui commence n'éveillent point de pensées mélancoliques. Ils ne sont pas encore à l'âge où les semaines et les mois semblent filer avec la rapidité d'un vol d'hirondelles. Ils y viendront cependant, et Franceline comme les autres ! Elle *court sur ses vingt-huit ans* et n'a pas trouvé de mari. Pauvre fille ! peu à peu ses joues se faneront, ses bleus regards perdront de leur éclat, son rire échangera ses notes claires contre des intonations aigres et sèches, et elle connaîtra aussi les solitudes du célibat, le regret des occasions envolées, les peurs de l'âge mûr. Oh ! les vieilles filles, je les plains encore plus que les vieux garçons ! . . . La prison de l'isolement est pour elles plus obscure et plus étroite ; le monde est plus sévère. Un sang vif *a beau* gronder dans leur cœur comme dans un réservoir muré, elles doivent en étouffer les bouillonnements. . . . Ainsi de charmantes filles se dessèchent ; et c'est ce qui arrivera à Franceline, s'il ne se rencontre pas un brave garçon assez aimant et assez courageux pour transplanter dans un milieu tendre et réchauffant cette jolie plante qui s'étiole. . . . Mais alors, misérable, puisque tu te *rends si bien compte* des choses, pourquoi n'es-tu pas ce brave garçon ? Tu es las de ton foyer glacé : pourquoi ne fais-tu pas d'elle une compagne heureuse et rajeunissante ? . . . Ah ! voilà, c'est que précisément je ne sais plus oser !

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces idées noires et désenchantées, Jacobus perdait la notion des phénomènes extérieurs.

Un frisson qui courut le long de son dos le ramena à la réalité. Il s'aperçut que son feu s'était consumé sans jeter de chaleur, que sa pipe *s'était refroidie* et que sa fenêtre *joignait mal.* Comme il se levait pour la fermer plus hermétiquement, de nouveau des rumeurs joyeuses montèrent du rez-de-chaussée et de nouveau le rire argentin de Franceline tinta à ses oreilles. — Il eut encore un moment d'hésitation, puis le froid de cette nuit de décembre le décida. Il éteignit sa lampe, descendit à tâtons son escalier et, guidé par les rires, il alla frapper timidement à la porte de sa propriétaire.

L'huis s'ouvrit tout grand et, à la lueur d'une belle flambée, il vit autour de la cheminée un cercle de jeunes gens en train d'éplucher des marrons.

— Ma foi! dit Jacobus, je vous entendais rire de là-haut et votre joie m'a mis l'eau à la bouche. . . . . Voulez-vous, Mademoiselle Franceline, me faire une petite place à côté de vous?

Et alors, en jetant un tendre regard vers Franceline, il vit tout à coup que cette place était prise. Un garçon d'une trentaine d'années, un forestier, était assis sur le même banc que la jeune fille et la serrait de très près.

Tandis que mon ami écarquillait ses yeux ébaubis, la propriétaire lui dit en avançant une chaise:

— Venez près de moi, Monsieur Jacobus, je vais vous apprendre une nouvelle; *nous faisons d'une pierre deux coups:* nous fêtons la Saint-Sylvestre et nous arrosons les fiançailles de notre Franceline avec M. le garde général Saudax. . . . Prenez donc un verre et trinquez avec nous. . . . Ils se marieront à la *Chandeleur!*

ANDRÉ THEURIET

II.

LA PIPE.

JE ne sais si les garçons de maintenant sont hantés du désir de fumer au même degré que nous l'étions jadis aux environs de treize ou quatorze ans. Peut-être n'est-ce plus la mode? Mais au temps où je commençais ma *quatrième*, fumer avait pour nous la douceur alléchante du fruit défendu; passer dans les rues de notre petite ville en mâchant un cigare, nous semblait un avant-goût des jouissances et des prérogatives de l'âge viril. Pendant les *congés*, nous nous entraînions avec une persévérance stoïque à de laborieux exercices de fumerie. Seulement, comme nos parents ne nous gâtaient pas et que les sous n'abondaient pas dans nos poches, nous nous ingéniions à remplacer les cigares trop chers par des *succédanés* peu coûteux. Ainsi, les tiges sèches et fibreuses de la clématite sauvage, coupées entre deux nœuds, nous donnèrent d'abord l'illusion d'une belle fumée bleuâtre; mais cela laissait à désirer comme parfum, et un beau jour, je remplaçai l'insipide clématite par des feuilles de menthe poivrée que nous fumions gravement dans les petites pipes d'un sou. Le charme de la nouveauté me séduisit pendant quelque temps, puis je me lassai de l'odeur médicinale des feuilles de menthe et j'aspirai à fumer du vrai tabac dans de vraies pipes, — sérieuses, artistiques, faisant honneur à leur propriétaire, — comme j'en voyais aux lèvres des fumeurs notables de notre quartier.

L'un de ces derniers surtout *avait le don* d'exciter mon admiration et ma convoitise. C'était un négociant en *rouenneries*, nommé Bigeard, dont la maison faisait face à la nôtre dans la rue du Bourg. A l'heure où arrivaient les *diligences*, je voyais Bigeard épanoui et rond, s'accoter au chambranle de sa porte et assister au passage de la *malle-poste* en tirant de sa pipe d'épaisses et copieuses bouffées. Après midi, quand la rue était animée du va-et-vient des ouvrières retournant à leur magasin, je le retrouvais encore à la même place, digérant son dîner dans un nimbe de fumée. Sa pipe me paraissait une merveille, avec son long tuyau de merisier, son fourneau d'écume blonde et sa monture d'argent. Je ne cessais de la lorgner et, la nuit, j'en rêvais.

— Oh ! ce Bigeard, quel *feignant !* murmurait mon père, toujours la pipe aux dents ! . . . Il s'occupe plus de sa fumerie que de son commerce.

Mon père, sec, maigre et actif, était tout l'opposé de Bigeard. *Tracassant* tout le jour dans son magasin de droguerie, il menait une vie laborieuse entre sa sœur Honorine, qui était restée vieille fille, et mon grand-père Péchoin qui, retiré des affaires, employait ses loisirs à cultiver un jardinet situé derrière notre maison. J'étais fort gâté par ma tante Honorine et le grand-père, mais, avec mon père, il fallait marcher droit. Il comprenait l'éducation des enfants d'une façon toute spartiate et me rabrouait durement pour la moindre peccadille. Il avait les fainéants en haine, et Bigeard, avec son éternelle pipe et ses interminables flâneries, l'agaçait particulièrement. Lorsqu'à travers les bocaux de notre devanture, il apercevait le voisin d'en face *lézardant* au soleil dans un nuage de fumée, il haussait les épaules et grommelait entre ses dents :

— Ça finira mal !

Cela finit mal, en effet. Un matin, en m'éveillant, je vis sur les volets clos du magasin d'en face s'étaler une affiche jaune.

Bigeard avait été *mis en faillite*, et l'affiche annonçait la *vente judiciaire* des marchandises et du mobilier de l'infortuné marchand de rouenneries.

— Je l'avais prédit ! s'exclama mon père, non sans une nuance de satisfaction, voilà où mènent le tabac, le café et toutes les fainéantises qui en résultent. . . . Que cela te serve d'exemple, Claude ! . . . Bigeard est *coulé*, fini, perdu. . . . Ce n'est plus qu'un *failli !* — Et à la façon dont mon père prononçait ce mot "failli," on sentait tout le mépris, toute l'indignation que la chose inspirait à ce correct et rigide commerçant.

Pour moi, je l'avoue, ce qui me préoccupait le plus dans cette aventure, c'était le sort de la belle pipe de Bigeard. La comprendrait-on dans la vente ou bien le failli la garderait-il comme *fiche de consolation ?* . . . Je *brûlais* d'être fixé là-dessus et j'aurais donné beaucoup pour assister à la vente à l'encan ; malheureusement elle avait lieu pendant les heures de classe, et le père Péchoin *n'entendait pas raillerie* à ce sujet. Il me fallut *faire contre fortune bon cœur ;* mais pendant toute la classe, je ne pensai qu'à la pipe d'écume et à l'heureux gaillard qui en deviendrait le possesseur. Cette distraction me valut même *deux cents vers* de la part de mon professeur, le farouche Dordelu, et tout en copiant mon *pensum* dans Virgile, arrivé à ce vers de la première idylle :

Et jam summa procul villarum culmina fumant,

il me semblait voir la pipe de Bigeard fumer à l'horizon.

Cette obsession dura plus de huit jours. Elle commençait à s'affaiblir, quand un matin, au retour du collège et en passant par la rue des Juifs, je jetai un coup d'œil sur l'étalage

du *fripier* Miroufle. Le poudreux désordre de cette boutique de bric-à-brac, — les fauteuils délabrés, les défroques multicolores, les faïences à fleurs, les oiseaux empaillés et les vieux *pistolets à pierre*, — amusaient ma badauderie et je m'y arrêtais toujours complaisamment. Cette fois, à peine avais-je regardé la vitrine, que je reçus une violente commotion.

Derrière les carreaux, entre un antique cadran d'horloge et une *soupière de Strasbourg*, je venais d'apercevoir, douillettement posée sur un lit d'ouate rose, la magnifique pipe de Bigeard.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien elle ! . . . Je la reconnaissais à sa luxueuse monture, à son tuyau de merisier, à son fourneau *d'écume*, doré par un habile *culottage* et surmonté d'un couvercle d'argent. — Elle avait été comprise dans la vente, et ce gueux de Miroufle l'avait achetée. . . .

Je n'y pus tenir et j'entrai hardiment dans la boutique, où Miroufle en *tricot de laine*, coiffé d'une casquette de peau de lapin, fourbissait une paire de pincettes rouillées.

— La pipe qui est à la devanture, dis-je *en piquant un soleil*, combien ? . . .

Miroufle redressa sa tête fouinarde et me dévisagea avec ses méfiants yeux gris.

— C'est trop cher pour toi, gamin, répondit-il dédaigneusement, ces objets-là ne sont pas pour ton nez.

— Mais enfin, insistai-je vexé, si on y voulait mettre le prix, à combien ça monterait-il ?

— A douze francs, et je ne rabattrais pas un centime, répliqua le fripier en allant prendre la pipe, qu'il souleva comme un ostensoir. . . .

— Reluque-moi ça ! . . . C'est de la vraie écume, garnie en argent, on n'en fait plus de pareille. . . . Et c'est doux à fumer. . . . Un miel, quoi !

Mes yeux s'écarquillaient, mon cœur battait! . . . Mais douze francs! . . . Je ne possédais pas même douze sous.

— Je verrai, balbutiai-je, je repasserai. . . .

— Oui, la semaine des *quatre jeudis*, n'est-ce pas? dit ironiquement Miroufle en replaçant la pipe sur son lit de ouate. . . . Voyez-vous ça, un *morveux!* Ça pense déjà à fumer. . . . Il n'y a plus d'enfants, ma parole! . . .

L'obsession devint plus forte. Il ne s'agissait plus d'un rêve irréalisable. La pipe était à ma portée, chez le fripier. . . . Je n'avais qu'à mettre douze francs dans la main de Miroufle et elle m'appartiendrait. . . . Mais où trouver tant d'argent à la fois? . . . Mon père me donnait cinquante centimes par semaine *pour ma poche*. Même avec des prodiges d'économie, j'en aurais pour des mois et des mois, avant de rassembler les douze francs; pendant ce temps, un autre se présenterait avec le *gousset* mieux garni et emporterait la pipe. . . . Oh! fumer dans cette belle écume dorée. . . . Avoir la pipe en poche, la tirer avec précaution et la montrer triomphalement aux camarades qui en crèveraient de jalousie. . . . Quelle orgueilleuse satisfaction et quel prestige aux yeux de toute la classe! . . . Oui, mais douze francs! . . .

Je tournais et retournais toutes ces choses dans mon cerveau, tandis que, de retour à la maison et installé dans notre arrière-boutique, je traduisais péniblement une version latine! A ce moment, mon grand-père Péchoin se leva de son fauteuil. Il avait achevé de lire son journal et se préparait à aller jardiner, comme de coutume, pendant une heure ou deux, pour gagner de l'appétit. Il ôta ses *bésicles*, enleva sa redingote et son gilet, et se mit en *bras de chemise*, afin de piocher plus à l'aise par le clair soleil de juin qui dardait dehors. Il avait déposé ses vêtements sur le dossier du

fauteuil. Après son départ, il advint que je heurtai par mégarde ce fauteuil en prenant mon dictionnaire ; le gilet tomba sur le parquet et j'entendis un son argentin, révélant la présence de pièces de monnaie au fond de l'un des goussets.

Je tressaillis, et ramassant le gilet, j'eus la curiosité de fouiller les poches. En effet, l'une d'elles renfermait deux pièces de cinq francs et trois pièces de vingt sous. Treize francs ! — Un peu plus de la somme nécessaire pour acheter la pipe de Bigeard.

Cela me *donna un tour de cœur*. Je tenais les pièces dans la paume de ma main et j'étais comme magnétisé par la vue de tout cet argent. Une diabolique suggestion s'infiltrait peu à peu dans mon cerveau. — Si je les prenais? — Oui, mais il s'en apercevra. — Et comme une mauvaise pensée ne vient jamais seule, celle-ci fut suivie d'une réflexion plus perverse encore : — Il faudrait, me disais-je, que le grand-père pût croire qu'il les a perdues. — Par exemple, si la poche et la bordure du gilet avaient été décousues sans qu'il s'en aperçût. . . . Et tout en édifiant ces hypothèses, il m'était venu l'idée scélérate de jouer le rôle du hasard. . . . J'ouvris mon canif. L'étoffe était *mûre ;* en deux ou trois coups de lame, l'ourlet fut décousu, puis le gousset percé, et, poussant la canaillerie jusqu'au bout, je fis passer les pièces par la fente afin de m'assurer de la possibilité de l'hypothèse qui devait expliquer la disparition de la monnaie. Après quoi, je mis l'argent dans ma poche est je reposai délicatement le gilet sur le fauteuil.

Mais je n'étais pas *rassuré* et j'attendais avec angoisse le moment où le grand-père constaterait le vide de son gousset. A midi, le brave homme rentra affamé et se rhabilla. En boutonnant son gilet, il s'aperçut sans doute qu'il était plus léger, car il fourra immédiatement son index dans le gousset.

J'étais dans les transes, et cependant en jetant un coup d'œil de côté, je pus voir la stupéfaction de mon aïeul, quand il s'aperçut que son doigt passait à travers l'étoffe et ressortait par la fente de l'ourlet.

— Nom de nom! jura-t-il. . . . Puis, avisant la tante qui venait dresser la table: — Sapristi! ajouta-t-il, voilà comment tu soignes mes affaires? . . . Mon gilet était décousu et j'ai perdu mon argent. . . . Au lieu de dormir sur tes *bouquins*, tu ferais bien mieux de raccommoder mes hardes!

Ce fut la pauvre Honorine qui reçut comme une *giboulée* la mauvaise humeur de mon grand-père, et cela ne laissa pas de me bourreler la conscience, car j'aimais beaucoup la tante. . . . Mais la mirifique pipe de Bigeard agissait sur moi à distance, comme un aimant, et la pensée de la posséder m'endurcissait le cœur.

A quatre heures, à la sortie de la classe, elle devint ma propriété et l'argent du grand-père tinta dans les doigts crochus de Miroufle. — Alors j'eus un épanouissement de joie qui étouffa net les cris de ma conscience. Muni de tabac et d'allumettes, j'avais pris le chemin des *friches* qui étendent leurs pelouses incultes et désertes entre les vignes et le bois du Juré. Tout en marchant, je m'arrêtais de temps à autre pour tâter la pipe dans ma poche. Je promenais avec délices mes doigts sur la surface polie de l'écume. . . . Elle était à moi, et j'allais enfin pouvoir fumer pour de vrai!

Arrivé sur le plateau des friches, je m'assis à la lisière du bois et je commençai à *bourrer lentement la pipe.* J'étais à l'ombre, mollement couché sur la mousse; devant moi, les vignes descendaient jusqu'au fond de la vallée pleine de soleil où la rivière scintillait entre des peupliers. Les alouettes gazouillaient au-dessus de ma tête dans un ciel pom-

melé ; je me sentais parfaitement heureux et je n'avais plus de remords ! . . .

Le fourneau une fois bourré, je l'allumai avec solennité et je tirai voluptueusement les premières bouffées. — Quel bon tabac ! quelles jolies fumées blanches je lançais fièrement vers les arbres ! Miroufle avait raison, c'était doux comme miel ! . . .

Au bout d'un quart d'heure, néanmoins, mon enthousiasme tomba peu à peu. Il me sembla que ma tête s'alourdissait. J'éprouvais un singulier malaise et j'avais le cœur légèrement barbouillé. Je posai la pipe sur la mousse, espérant que cela passerait, mais cela ne passa pas. Ma tête tournait, mes yeux papillotaient, un nauséeux affadissement me venait aux lèvres et mon estomac se soulevait. . . . Je n'eus que le temps de me pencher sur le bord du talus. . . . J'étais ridiculement malade et je vomissais avec des efforts qui me retournaient les entrailles. . . . Le châtiment commençait.

Quand la crise fut passée, j'empochai piteusement ma pipe et, tout chancelant encore, je repris le chemin de chez nous. Je n'étais pas brillant et je trouvais le miel de la pipe de Bigeard singulièrement amer. J'entrai, blême et la *figure tirée*, dans notre arrière-boutique et j'eus l'ennui d'y trouver toute la famille : mon grand-père lisait, mon père filtrait une drogue et la tante Honorine était en train de recoudre le fameux gilet.

— Bonté ! comme tu es pâle ! s'écria-t-elle en m'apercevant, es-tu malade.

— Mais non, ma tante. . . .

— Viens donc un peu ici, reprit mon père qui me dévisageait sévèrement, *pouah !* tu sens la tabagie ! Puis tout à coup m'empoignant par le bras : — Drôle, continua-t-il, tu as fumé !

Il me secoua si violemment que la pipe sortit aux trois quarts de ma poche. Il la saisit, la reconnut, et sans me lâcher :

— C'est la pipe de Bigeard. . . . La pipe d'un failli ! s'exclama-t-il d'une voix indignée. . . . Bandit, tu as osé fumer ça ? . . . Où te l'es-tu procurée ? . . . Avec quel argent ? . . . Mais réponds donc, petit misérable !

Il me secouait comme un prunier ; j'étais plus mort que vif et je prévoyais déjà une catastrophe : — Mon crime découvert, et la punition terrible qui allait suivre. — Je lançais des regards de détresse vers ma tante et mon aïeul, qui eux-mêmes semblaient atterrés.

— Calme-toi, Péchoin, dit tout à coup le grand-père, l'argent lui vient de moi. . . . J'ai eu la faiblesse de le lui donner et je suis le premier fautif.

— Vous avez eu tort, grand tort d'encourager les vices d'un vaurien qui finira mal ! répliqua mon père, puis il jeta rageusement à terre la pipe de Bigeard qui se brisa en plusieurs morceaux. — Tiens, voilà le sort qu'elle mérite, la pipe du failli ! . . . *et peu s'en faut* que je ne t'en fasse autant. Monte dans ta chambre, gueux, tu iras au lit sans souper ! . . .

Je ne me le fis pas dire deux fois, heureux d'en être quitte à si bon marché, et je grimpai dans ma mansarde, voisine du grenier. Un quart d'heure après, la porte fut ouverte avec précaution et mon grand-père apparut.

— Claude, commenca-t-il gravement, je ne suis pas dupe ! . . . Je sais comment mon gilet a été décousu et où a passé mon argent. . . . Mais j'ai eu pitié de toi, car ton père eût été capable de t'assommer. . . . La chose restera entre ta tante, toi et moi. . . . Seulement *mon fi*, tu as commis une vilenie, et si jamais tu étais tenté de recommencer, souviens-

toi que pour te sauver j'ai menti, moi, à mon âge! et que je me suis fait le complice de ton vol. . . .

Ah! le brave homme, le brave cœur! . . . Je me jetai dans ses bras en pleurant, et à la violence de mes sanglots, à mes baisers mouillés de larmes, il comprit bien que la *leçon avait porté* et que je ne recommencerais jamais plus.

ANDRÉ THEURIET.

III.

UNE PARTIE DE PÊCHE.

LE *commis de la Direction des domaines* à *Tours*, était un bonhomme d'une soixantaine d'années, replet, la bouche en cerise, l'œil éveillé et luisant, ayant une ponctualité de régulateur et toutes les *maniaqueries* d'un vieux garçon. Légèrement *porté sur sa bouche*, comme tous les *Tourangeaux*, il ne boudait pas près d'un bon plat; mais sa maîtresse passion était la pêche à la ligne. Il s'appelait Chabot, — un nom prédestiné, — car c'est celui qu'on donne, en Touraine, à un poisson blanc qu'on nomme ailleurs le "meunier."

Dans ce pays, arrosé par de nombreuses rivières, le bonhomme Chabot trouvait amplement de quoi satisfaire ses goûts, ayant à portée la *Loire et le Cher*, sans compter les affluents du voisinage: la *Cise*, où frétille le goujon et la *Raumer*, où abonde l'écrevisse. Personne mieux que lui ne savait choisir une bonne place, ni confectionner adroitement la boule de terre glaise et de vers destinée à amorcer le poisson; il connaissait *par le menu* les divers *appâts* employés par les pêcheurs: le blé cuit pour le gardon, la cerise pour la brême, le gruyère pour le barbeau, la mouche de mai pour la truite, etc.

Monsieur, me dit-il un jour, il y a des nigauds qui prétendent que la pêche est un plaisir monotone, engourdissant et sans grandes émotions. . . . Ces gens-là parlent sans savoir,

car, pour ce qui est de moi, c'est à la pêche à la ligne que je dois la seule aventure qui m'ait ému violemment :

Un dimanche, *il y a de cela une trentaine d'années*, j'étais allé pêcher sur les bords du Cher, aux environs de Saint-Avertin. Il faisait un temps de Pentecôte, un peu chaud, mais rafraîchi par le voisinage de l'eau et par une petite brise. Je m'étais installé à une place excellente, un creux de gazon entre deux *bouillées d'aulnes* où j'étais assis comme dans un fauteuil. A mes pieds, l'eau, d'un vert brun, coulait tranquillement en formant de petits *entonnoirs* sur l'autre rive. Tout en surveillant mes lignes, je voyais les près étaler au soleil leur herbe grasse, fleurie de marguerites et de coquelicots. J'entendais de temps à autre les clochers d'Agaz et de Saint-Avertin qui sonnaient les vêpres et j'éprouvais une douce quiétude en songeant que c'était dimanche, que j'avais toute une longue après-midi de congé à moi, et qu'aucun voisin fâcheux ne viendrait me déranger dans mon passe-temps favori.

J'avais malheureusement compté sans mon hôte. Vers *trois heures de relevée*, voilà que je vis *déboucher* derrière les peupliers un couple qui vint se placer de l'autre côté de ma bouillée d'aulnes, à dix pas en amont.

C'était un monsieur *entre deux âges*, accompagné d'une dame encore jeunette et fort bien, ma foi ! Le monsieur, rasé, vêtu de noir, avait la mine correcte et la tenue d'un magistrat ; la dame, en robe de toile grise, coiffée d'une *capote* de paille jaunie, de rubans bleus, était blonde, blanche, grassouillette et très sémillante.

Ils avaient apporté un *pliant* où le mari fit asseoir sa femme ; puis il ajusta une canne à pêche toute neuve, arrangea les hameçons et la passa à la dame.

Rien qu'à examiner la façon dont ils *s'y prenaient* tous deux, je vis que j'avais affaire à des novices.

— Bon, pensai-je, ce sont des amateurs et ils ne me porteront pas grand préjudice. . . . Pourvu qu'avec leur bavardage, ils n'aillent pas effaroucher mon poisson !

Je ne m'étais pas trompé. Ils n'entendaient rien au métier, et la jeune dame avait beau renouveler les vers des hameçons, ça ne mordait pas. Moi, au contraire, j'étais en veine et, presque toutes les cinq minutes, je voyais, en retirant ma ligne, un poisson frétiller, vif comme argent, à l'extrémité de mon *crin de Florence.* En moins d'une heure je mis dans mon panier tapissé d'herbes fraîches trois brêmes, quatre meuniers et deux barbillons sans compter le fretin. Mes voisins, eux, ne prenaient toujours rien. Tant qu'à la fin, la jeune femme, dépitée, jeta sa ligne et vint rôder curieusement autour de moi. Juste au moment où elle arrivait derrièr mon dos, ça mordit bellement, je *donnai du fil,* puis, tirant ma ligne en douceur, j'amenai hors de l'eau une perche d'une livre et demie, que je pris un malin plaisir à laisser sautiller sur le gazon avant de la mettre au panier.

— Oh ! s'écria la jeune dame ébaubie, quelle belle pièce ! Puis, d'une voix insinuante, s'adressant à moi : — Monsieur, demanda-t-elle, comment faites-vous pour pêcher tant de poissons, tandis que nous autres, nous n'avons pu attraper une ablette ? . . .

J'étais jeune alors, et bien que les femmes m'aient toujours intimidé, je n'étais point insensible à un joli minois. Je répondis donc le plus galamment que je pus :

— Mon Dieu, madame, c'est que *vous vous y prenez mal* . . . La pêche à la ligne est un art plus difficile qu'on ne pense. . . . Mais, si vous voulez suivre mes conseils, je *vous*

ferai voir du poisson. . . . Tenez, asseyez-vous là, je vais vous préparer votre ligne.

Sur un appel de la jeune femme, le mari apporta la canne à pêche. J'apprêtai moi-même avec soin les hameçons et j'enseignai à mon élève les *tours du métier* qu'elle paraissait complètement ignorer. Après quelques leçons, elle manœuvra passablement. La place était bonne et le poisson se laissa prendre. . . . Ah ! dame ! ce ne fut pas une pêche comme la mienne, mais, pour une débutante, c'était déjà très honorable : — une douzaine de gardons et autant de vandaises.

A chaque heureux coup de ligne, la petite dame riait comme un enfant, battait des mains et se retournait d'un air triomphant vers son mari qui souriait gravement, paraissait très heureux de la joie de sa femme et me remerciait avec une politesse cérémonieuse.

Cependant la soirée avançait. Vers six heures, nous nous levâmes et je me disposais à prendre congé quand la jeune femme courut à son mari et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Il l'écoutait d'un air méditatif, un peu effaré. Au bout d'une minute, je les vis revenir vers moi, et ce fut la dame qui prit la parole :

— Monsieur, me dit-elle, vous avez été trop aimable pour que nous nous quittions de la sorte. . . . C'est grâce à vous que nous avons pris du poisson, et il est bien juste que nous le mangions de compagnie. . . . Voulez-vous nous faire le plaisir de dîner avec nous ?

Le monsieur vêtu de noir, après avoir approuvé gravement de la tête, avait fini par insister lui-même. Ils y mettaient tous deux tant de bonne grâce que j'acceptai et nous gagnâmes Saint-Avertin. Aux *Trois-Pigeons*, le mari demanda un *cabinet* et commanda le dîner. On nous servit dans une

chambre haute, dont les fenêtres donnaient sur le jardin plein de cerisiers, au delà desquels on apercevait une île du Cher, où des peupliers frissonnaient avec un petit clapotement frais.

Nous donnâmes tous trois un *fort coup de dents*, l'air de la rivière nous ayant aiguisé l'appétit. La *chère* était choisie et plantureuse ; on nous avait cuisiné une succulente *matelote* avec nos poissons ; ajoutez-y une volaille rôtie, des asperges et une tarte, le tout arrosé d'un vin de *Vouvray* qui sentait la violette, et vous conviendrez que je n'étais pas trop malheureux, à côté de cette jolie dame qui, constamment, me montrait des dents blanches comme des amandes, et qui ne laissait pas un instant mon assiette ni mon verre vides.

Le mari était moins jovial, il avait un sourire contraint, et le vin de Vouvray n'eut pas le *don* de lui délier la langue. A certains moments même, il paraissait presque gêné. Je m'étais chargé de *dépecer* la volaille et, toute en aiguisant mon couteau contre ma fourchette, je m'écriai gaillardement :

— Passez-la moi, ça me connaît. . . . Je vais proprement lui couper le cou ! . . .

Je fus étonné du peu de succès de ma plaisanterie. Le mari rougit jusqu'aux oreilles, la jeune femme devint pâle, et il régna dans la chambre un mortel silence. . . .

Ils étaient, du reste, tous deux très réservés sur leurs affaires. J'avais beau les questionner adroitement, — car vous comprenez que j'étais curieux de savoir avec qui je dînais, — ils ne me répondaient que d'une *façon évasive*. Tout ce que je pus apprendre, c'est qu'ils ne *faisaient que passer à Tours* et qu'ils habitaient Orléans.

Il n'est si agréable compagnie qui ne doive se séparer.

Quand nous eûmes pris le café, la nuit tombait et l'on songea au départ. J'avais fait *honneur au repas* et j'étais très gai ; avant de me retirer, je les remerciai chaleureusement de leur hospitalité et leur déclarai que jamais société ne m'avait été plus agréable que la leur. Cela fit sourire la jeune femme, et je tendis cordialement la main au mari, qui, après un moment d'hésitation, la serra dans la sienne. Je n'oublierai jamais la sensation étrange que me causa l'étreinte de cette main glacée et de ces doigts durs comme de l'acier.

— J'espère que nous nous reverrons un de ces jours, m'écriai-je en le quittant, et que j'aurai l'occasion de vous rendre votre politesse.

— Je ne le crois pas, me répondit-il avec un accent singulier ; nous quittons Tours demain matin. . . . Adieu, monsieur ! . . .

Je ne les revis plus, en effet, à Saint-Avertin, où je retournais assidûment tous les dimanches. Mais je pensais souvent, avec sensualité, à ce bon dîner aux Trois-Pigeons. J'en racontais souvent les détails aux camarades et j'en avais chaque fois l'eau à la bouche. Trois mois se passèrent. Un jour que j'étais au bureau, très affairé à mes écritures, quelqu'un entra et me présenta par le guichet un *mandat à viser.*

Je pris le papier distraitement, sans lever les yeux, et je le portai au visa de mon directeur. En revenant, j'eus la fantaisie de le parcourir.

C'était un mandat de 300 francs pour frais de transport à payer à M. Bleiger, "*exécuteur des hautes œuvres.*"

Cela me fit tressauter et, en rendant cette pièce, je regardai curieusement à travers le guichet. . . . Alors, monsieur, quelle ne fut pas mon épouvante, en reconnaissant

dans le porteur du sinistre mandat mon hôte de Saint-Avertin, le mari de la jolie pêcheuse à la capote bleue !

Il se retira sans mot dire ; il ne me reconnut pas ou ne voulut pas me reconnaître. Je restai seul, ahuri et tout pâle devant le guichet désert. Je me souvins alors qu'une exécution avait eu lieu à *Loches*, l'avant-veille de ma partie de pêche de la Pentecôte . . .

J'avais dîné avec le bourreau.

ANDRÉ THEURIET.

IV.

LE DARD.

JEAN RAMEAU est né à Gaas (Landes) le 19 février 1858.

Il s'est fait une réputation dans le monde des lettres par la délicatesse de son style et la finesse de ses descriptions. Il collabore aussi à de nombreux journaux et revues. Comme poëte il nous a jusqu'à présent, donné trois volumes de vers, intitulés : "Poëmes fantasques" (1882), "La Vie et la Mort" (1886), et "La Chanson des Etoiles" (1888).

EN automne, quand les Pyrénées commencent à s'envelopper de neige, les bergers quittent les montagnes du *Béarn* avec leurs troupeaux de brebis frileuses, leur vieil âne indolent, leur bon chien velu ; ils disent adieu à leurs femmes, embrassent leurs petits de leurs lèvres rudes qui sentent le lait caillé, et s'en vont en chantant vers les plaines de l'*Adour* où les pâturages sont toujours gras, où le soleil est toujours généreux.

Et, vers la *saint Michel*, les paysans des *Landes* voient arriver les pasteurs lents sous leurs capes rousses, par les grandes routes blanches ombragées de platanes jaunis.

Les montagnards entrent aussitôt en pourparlers avec les colons ; ceux-ci laissent le libre parcours de leurs herbages aux troupeaux, logent et nourrissent le berger ; en retour celui-ci abandonne une partie du lait, confectionne une paire de "*chaussots*" pour le maître de la maison, et tricote une paire de mitaines pour la *daoune*, ou maîtresse de *céans*.

Cela dure jusqu'aux semailles du maïs qui ont lieu dans les premiers jours de mai. A cette époque, les brebis se mettent à bêler de façon extraordinaire, l'âne chante avec impatience, le chien regarde les lointaines Pyrénées avec des yeux plus luisants, et, un matin de soleil, comme les hirondelles reviennent, les troupeaux repartent d'instinct, vers là-bas, vers le bleuâtre pic d'*Ossau*, par les belles routes blanches où les platanes rajeunis arborent leurs premières feuilles.

Chaque commune de la plaine possède ainsi ses pasteurs coutumiers qui reviennent presque toujours hiverner dans les mêmes métairies ; on les voit arriver un peu plus courbés, un peu plus blanchis à chaque automne. Et le colon qui attend un vieillard voit parfois venir au devant de l'ancien troupeau un *gars* étranger qui le *dévisage*, et le gars lui apprend entre deux couplets de sa chanson, que son père, le pasteur ordinaire de la métairie, est mort là-bas, dans la montagne, vers la *saint Louis*, ou la *saint Jean*.

Dans les premiers jours d'octobre, une jolie fille de la plaine, occupée à secouer des châtaigniers devant une maison blanche, vit arriver un long troupeau de brebis conduites par un âne vigoureux.

— Hé ! la belle damoiselle ! s'exclama un petit berger qui avait peine à paraître derrière les oreilles du baudet, voudriez-vous me dire où se trouve la métairie de *la Ribère ?*

— C'est ici *même*, pasteur, répondit la jeune fille.

— J'aurais dû le deviner ; mon troupeau a pris tout seul la direction de votre champ ! Eh bien ! damoiselle, je suis Pierron, le fils de votre ancien pasteur Mathias, qui est mort chez nous à la *saint Laurent*.

— Très bien, Pierron. Venez par ici ; je vais vous conduire auprès de mon père.

Pierron fut accueilli, dans la métairie de la Ribère, aux

mêmes conditions que feu Mathias ; et les brebis se mirent à paître, dans les champs familiers à l'horizon bien connu, les vieilles herbes d'autrefois dont elles aimaient tant l'odeur.

C'était un gentil *pastoureau* ce Pierron. Tout petit et tout brun, il avait une voix fraîche dont les chansons semblaient faire plaisir aux échos. Il ne devait pas avoir vingt ans ; et il savait déjà beaucoup d'histoires amusantes qui divertissaient fort, pendant les veillées d'hiver, la fille du métayer, la jolie Maria de la Ribère. Et Maria, une personne toute souriante, dont les yeux étaient doux comme un clair de lune aux jeunes gens du pays, aima bien entendre Pierron parler de loups-garous, de sorcières, *d'envoûtements*, et même de ses moutons ; elle aima bien aussi l'entendre célébrer la vallée d'Ossau, et toutes les montagnes bleues dentelées de blanc qu'il avait gravies dans sa jeunesse ; et elle aima bien encore l'aiguillon à dépouiller le maïs, finement ouvragé, que Pierron lui offrit à la saint Martin, et les belles mitaines qu'il lui tricota à la Noël, et l'agneau bien gras qu'il lui donna le jour où elle *fit ses dix-huit ans.*

Et c'est avec une grande tristesse que Pierron découvrit un soir des fleurettes blanches sur un cerisier.

Le printemps arrivait. Les brebis commençaient à bêler sur les pacages tièdes où s'ouvraient des marguerites. L'âne, dressant la tête, pointait ses longues oreilles vers le pic d'Ossau. . . .

— Soyez avec Dieu, Maria ! dit le berger en saluant la jeune fille à la mode de la région. Il me faut repartir.

Maria pencha un peu la tête et devint très rose.

Et alors Pierron lui dit en lui prenant les doigts et en regardant à terre la pointe de ses sabots :

— Maria, si vous aviez pour moi les sentiments que j'ai pour vous, nous pourrions nous marier au printemps de

l'année prochaine. Moi, je vous aime bien et je voudrais pouvoir vous mener chez nous, là-bas, au pied de cette montagne ronde, où j'ai une bonne mère qui vous aimerait bien aussi. Il est vrai que nous ne sommes pas très riches, mais — ici la voix du berger baissa d'un demi-ton — je sais peut-être le moyen d'apporter une fortune à une personne que j'aimerai.

— Comment feriez-vous donc, Pierron? dit alors Maria, en relevant ses yeux.

— Voici. J'ai un oncle qui était pauvre comme nous autrefois : il achète une maison chaque année depuis vingt ans et personne chez lui n'a jamais été malade. Je connais un ancien domestique de chez nous qui, sans faire d'héritage, a amassé vingt mille francs en quelques années, et sa femme a les plus jolis enfants du pays.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Pierron?

— Ça veut dire que mon oncle et ce domestique ont sur eux un dard de serpent qui leur *porte chance*.

— Ça porte donc chance, les dards d'un serpent?

— Oui, les dards d'une certaine espèce, que je connais.

— Pourquoi n'en avez-vous pas un sur vous?

— Ah ! c'est que pour réussir en tout, il faut le porter sans le savoir, il faut que ce soit une autre personne qui l'ait mis dans vos vêtements. Ainsi, c'était ma tante qui avait cousu secrètement un dard de serpent dans la ceinture de mon oncle ; c'est aussi la femme du domestique dont je vous ai parlé qui avait glissé un de ces dards dans le gilet de son mari ; chez nous, le dimanche, quand les hommes jouent de l'argent aux quilles ou à la *pelote*, leurs femmes vont parfois leur mettre un dard dans la poche sans faire semblant de rien et quand les maris ne s'en aperçoivent pas, ils gagnent toujours.

Maria n'osait pas sourire à ces déclarations du pastoureau ; elle croyait elle-même à tant de choses mystérieuses que les vieilles femmes du pays lui avaient apprises à voix basse, en faisant des signes de croix !

— Eh bien, s'il vous plaît de réfléchir, cet été, à ce que je vous ai dit, mademoiselle Maria? . . .

— Je réfléchirai, Pierron.

Il faisait doux ; les champs étaient pleins de bergeronnettes, les pommiers jetaient des fleurs sur les gazons réjouis. Les brebis, après de vagues conciliabules, se mettaient en colonne et, bêlantes, se dirigeaient vers la route des platanes. Pierron s'en alla.

Longtemps Maria, immobile sous les châtaigniers de la Ribère, vit la silhouette décroissante du pastoureau se retourner vers elle ; longtemps elle entendit le bêlement des brebis ; puis elle crut distinguer la croupe de l'âne, là-haut, sur le coteau de *Cauneille ;* puis elle ne vit plus rien que les lointaines montagnes bleues.

Et quand Pierron revint à la métairie de la Ribère, l'automne suivant, il ne trouva plus les bonnes lueurs de jadis dans les grands yeux de Maria.

Les filles de la plaine, comme celles de la montagne sans doute, préfèrent souvent un gars bien haut et bien musclé, qui gagne deux cents francs par mois dans une grande ville, à un pastoureau chétif qui a pour tout bien des dards de serpent dans sa ceinture. C'est pourquoi Maria de la Ribère avait promis sa main durant l'été à un beau garçon de son pays, l'heureux Joseph de Tauzia, qui était cocher d'un riche monsieur, à Bordeaux et qui s'engageait à conduire Maria à la ville dès qu'il l'aurait épousée, Maria préalablement couverte de rubans et parée de *pendeloques !*

Les chansons de Pierron furent tristes cet hiver-là.

Mais le berger était un garçon très doux qui n'avait jamais souhaité de mal à personne.

Comme l'année précédente, il offrit de belles mitaines blanches à Maria et de beaux *chaussots* bruns au métayer; il offrit aussi son agneau le plus gras et le plus frisé à la jeune fille, le jour où elle *accomplit ses dix-neuf ans*. Il salua avec respect le grand Joseph, cet élégant cocher de Bordeaux, quand celui-ci vint faire la cour à sa *promise* pendant *les jours de carnaval*, et Maria n'entendit jamais sortir une méchante parole des lèvres du berger, ne vit jamais luire une méchante lueur dans les yeux de l'ancien amoureux.

Mais Pierron ne savait plus conter d'aussi joyeuses histoires à la veillée, il ne savait plus manger les bonnes châtaignes parfumées avec des feuilles de figuier, que Maria venait lui offrir d'une main indifférente, comme elle en offrait à tous les gens de la maison; le berger regardait la jeune fille de loin, sans dire une parole, et si Maria le surprenait, il baissait la tête, souhaitait la bonne nuit à ses hôtes, puis s'en allait dormir à côté de ses brebis, dans la grange tiède, où l'on entendait les souffles paisibles de tout le troupeau.

Et un jour Maria *vint trouver* Pierron dans un champ de la Ribère. Il faisait du soleil. Les peupliers ouvraient leurs bourgeons dans la brise. Tous les paysans labouraient pour les semailles du maïs.

— Pierron, je vais me marier dans trois semaines, le premier jeudi de mai. Si vous vouliez me faire plaisir, vous resteriez au pays jusqu'à la noce : vous seriez l'un de mes *garçons d'honneur*.

— Oh ! merci bien, mademoiselle Maria ! balbutia-t-il ; mais je ne pense pas pouvoir rester si tard ; mes brebis senti-

ront venir le printemps avant votre noce, et si elles veulent s'en aller, il faudra que je les suive.

Cependant, il ne s'en alla point la semaine suivante, quoiqu'il l'eût annoncé à tout le monde. Plusieurs fois il fit son paquet et *savonna son âne* pour le grand voyage. Il ne savait pas repartir. C'était une brebis qui tombait malade, ou bien un mouton qui s'était perdu dans les landes du pays et qu'il fallait retrouver avant de retourner vers la montagne. Peu à peu, les jours étaient devenus plus chauds. On entendait déjà les premières cigales. Sur tous les buissons, des sauterelles crépitaient, et, un jour d'orage, Pierron vit ramper une longue vipère au bord d'un ruisseau. . . . Le jour de la noce arriva.

— Qu'est-ce que tu fais là, polisson?

C'était le cocher de Bordeaux, le beau Joseph entièrement vêtu de noir, qui s'exclamait ainsi, le matin de la noce, en surprenant le berger Pierron dans la chambre de la mariée.

— Veux-tu me dire ce que tu fais là?

Pierron demeura interloqué. Il serra vivement dans sa poche quelque chose qui semblait un *étui à aiguilles*, et il regarda l'époux en rougissant.

Une casaque de Maria traînait sur une chaise; le pastoureau paraissait avoir fouillé dans ce vêtement; et il se mit devant comme pour le cacher.

— Chenapan! Veux-tu sortir d'ici un peu vite!

Joseph soupçonna le berger de quelque larcin; Pierron devina ce soupçon dans les yeux du cocher.

— Je n'ai pas volé, s'écria-t-il en tremblant. Je vous jure que je n'ai pas volé!

— Qu'est-ce que tu es venu faire alors? Répondras-tu?

Le pastoureau jeta sur le fiancé de Maria des regards ébahis.

— Je te demande ce que tu es venu faire dans cette chambre.

— Je ne puis pas le dire, répondit Pierron ; non, je ne puis pas. . . .

Le cocher fit un geste de menace. Puis voyant le berger qui frissonnait devant lui, en tordant son béret dans ses mains, il lui prit l'oreille et le lança dehors d'un maître coup de pied.

— Sors d'ici ! houp ! *graine de bagne !*

Et Joseph s'empressa d'aller conter la chose à sa future.

Maria était toute vêtue de blanc ; sa marraine achevait sa toilette devant une glace et l'épousée était si belle que les invités la regardaient tous sans rien dire, la bouche béante et les yeux éblouis, comme on regarderait un soleil. Le cortège nuptial allait partir. Déjà les demoiselles d'honneur impatientes prenaient le bras de leurs cavaliers pour se rendre à l'église.

Mais Maria se dirigea vite vers sa chambre, quand elle eut entendu les révélations de celui qui, dans une heure, devait être son mari. Elle vit son armoire entr'ouverte, elle vit sa casaque dépliée sur la chaise, et elle devint très pâle. Elle examina vite cette casaque, et, sous la doublure où se trouvait une grossière couture inachevée, elle découvrit un papier blanc. Et dans ce papier était quelque chose de noir, d'effilé, de long, qui semblait se terminer en fourche : Un dard ! Et alors Maria devint plus pâle encore et à ses yeux brilla une larme. Elle posa la casaque sur la chaise ; elle sortit furtivement de sa chambre et, faisant un grand détour pour n'être vue de personne, elle se dirigea vers la grange. Elle entendit les brebis qui bêlaient, elle vit le pas-

toureau aux yeux rougis qui enveloppait ses hardes dans sa cape rousse.

Et alors toute blanche parmi les moutons tout blancs, elle qui n'avait peut-être jamais embrassé un homme encore, elle alla sans rien dire, donner un baiser à Pierron.

Et le pastoureau ébloui ferma les yeux.

— Vous avez trouvé? balbutia-t-il. Tant pis! J'aurais bien voulu vous le cacher. Maintenant ça n'a plus de vertu! . . . Vous allez donc demeurer à Bordeaux! Moi, je ne reviendrai plus ici, jamais! . . . Soyez avec Dieu, Maria!

Et il partit.

Le soleil était très doux. Sur la route des Platanes, Pierron se retourna pour regarder la mariée qui s'en allait vers l'église, à travers les champs verdoyants où voletaient les hirondelles revenues.

Puis, du haut du coteau de Cauneille d'où l'on voyait encore la métairie de la Ribère, il s'arrêta un instant, afin d'entendre les cloches qui sonnaient pour la mariée.

Puis, ayant fait un signe de croix, il rejoignit son troupeau, son âne, son chien, et continua sa route vers là-bas, vers les lointaines montagnes bleues.

JEAN RAMEAU.

V.

LE TAMBOUR DE TOTOR.

JEAN RICHEPIN est né à Médéah (Algérie) en 1849. Quoique jeune encore il s'est créé une place honorable dans la littérature contemporaine. Roman, théâtre, poésie, il a tout abordé et dans tout il a réussi.

Parmi ses romans nous devons citer: "Madame André," "La Glu," "Les Morts bizarres," "Braves Gens" et "Césarine." A la scène il a donné "Nana Sahib," "Monsieur Scapin" et "Les Flibustiers." En poésie il a publié trois volumes intitulés: "Caresses," "Blasphèmes" et "La Mer."

IL n'y a pas besoin de voir deux fois le général X. *pour savoir à quoi s'en tenir sur son compte.* Avec ses yeux d'épervier et ses moustaches de chat-tigre, c'est le type accompli, classique, du beau sabreur, *tout d'entrain*, aimant la guerre par goût, et dont la bravoure ne va pas sans un peu de férocité. En même temps on devine qu'il est de vieille race militaire et qu'il a fallu de longues générations de *cavaliers* pour arriver à ce produit d'une performance parfaite.

Ainsi je pensais, très infatué, comme nous le sommes tous aujourd'hui, de notre esprit observateur, documentaire, qui a vite fait d'étiqueter les choses et de juger les gens sur l'apparence.

Quand j'appris que le général écrivait ses Mémoires, j'imaginai donc aussitôt un recueil *d'ordres du jour*, un défilé de charges brillantes et monotones, le tout broché de généalogies orgueilleuses.

Eh bien ! voyez comme on se trompe ! Ci-joint le premier chapitre de ces Mémoires.

" A quoi tient la destinée, cependant ! Dire que j'étais né pour fabriquer et vendre de la soie !

Mon Dieu, oui ! Mon père, mon grand-père, et tous mes aïeux depuis fort longtemps, je pense, étaient *soyeux* à Lyon et je devais évidemment leur succéder.

Si je suis devenu général, c'est la faute aux *papillons noirs* de maman et surtout au tambour de Totor.

Totor était le fils de notre jardinier à *Montgain-sur-Saône*, et les papillons noirs de maman lui venaient de notre séjour dans cette campagne peu récréative pour elle.

Veuve à vingt-six ans, demeurée à la tête d'une grande maison de commerce et de fabrique *où elle n'entendait goutte*, elle s'était momentanément retirée à Montgain pour échapper aux obsessions de sa famille qui voulait la remarier. Cette nouvelle union était, paraît-il, nécessaire à ses intérêts ; il fallait là un homme de haute expérience. Or, cet homme était tout indiqué. Il s'appelait M. Lematthieu. Trente-cinq ans ; une fortune égale à la nôtre, un nom célèbre dans l'industrie de la soie ; bref, l'époux rêvé. Par la famille, oui ; mais non par maman. Si les soieries devaient s'en trouver bien, son cœur en souffrait. Et de là ses papillons noirs.

J'ai su tout cela beaucoup plus tard. Pour le moment, gamin de huit ans et demi, je ne voyais qu'une chose ; c'est que la maison était triste. Aussi n'y restais-je guère et mon temps se passait à jouer avec Totor.

Jouer n'est pas assez dire. Le mot juste serait : vagabonder. Car, du jardin, nous avions vite *filé* dans le village, puis du village dans la campagne, avec tous les polissons de l'endroit. La jardinière *était bien censée* nous surveiller. Le

jardinier aussi. Mais le jardin était si grand, le père et la mère Barraud si peu sévères, les murs si faciles à escalader et les *venelles* si tentantes ! Et surtout, Totor était si malin.

Ah ! nos jolies escapades ! Je me les rappelle comme si j'y étais encore. Et il y en a une notamment que je n'oublierai jamais. Parbleu ! N'est-ce pas, en somme ma première campagne ? Mes vrais *états de service* datent de là.

Je nous vois toujours, ce jour-là organisés en soldats par l'ingénieux Totor.

Il a onze ans et il aurait le droit de nous commander, à moi et aux autres galopins du pays. Mais il me respecte, et c'est moi qu'il a nommé chef.

Notre armée se compose d'une douzaine de troupiers, à qui Totor a distribué des fusils de sa fabrication, au détriment des vignes privées d'échalas et des balais veufs de leurs manches.

A moi, il m'a confectionné un sabre, non pas en vulgaire bois comme les fusils des hommes, mais en vrai métal, au moyen d'une longue *queue de poêle*. Sur ma casquette il a planté une autre queue, celle d'un malheureux coq, réduit désormais à cacher sa honte dans l'ombre d'un hangar.

A lui-même, Totor s'est offert un tambour. Cela n'a pas été sans peine. Il avait pensé d'abord à utiliser une casserole ; mais Virginie, la cuisinière, *y avait mis bon ordre*. En désespoir de cause, Totor s'est contenté d'un vieux chapeau à haute forme, *emprunté* à son père et dont il a supprimé les bords. Cela fait un tambour noir, aux sons caverneux et voilés. Nous avons l'air d'amener des funérailles.

N'importe ! Ainsi équipés, nous partons à la conquête des poires et des raisins, et je marche fièrement derrière Totor, en me redressant, *le sabre au clair*, autant du moins que peut devenir claire une queue de poêle graisseuse. Nous

traversons le village, et nous voilà maintenant dans la campagne, prêts au pillage, excités par le rythme furieux du tambour noir.

— Halte-là ! *Qui vive ? Avance au ralliement.*

C'est une voix inconnue, formidable, qui nous accueille ainsi au détour d'un chemin creux.

Une armée ennemie est devant nous.

Composée d'un seul homme, il est vrai. Mais quel homme ! Un soldat *pour de bon !* Que dis-je ? Un officier ! Un pantalon rouge, un fourreau d'acier *brinquebalant* sur la cuisse gauche, de grandes moustaches relevées *en crocs.*

Ma foi ! Sauve qui peut ! Notre armée se débande, les fusils jetés, et disparait comme une volée de moineaux qui *s'égaille.* Moi, le général, je laisse tomber aux pieds du vainqueur ma queue de poêle humiliée. Seul, Totor fait bonne contenance, se coiffe de son tambour pour avoir l'air imposant et riposte :

— France, mon colonel.

Le colonel n'était qu'un lieutenant et se mit à rire.

— Et où alliez-vous comme ça, dit-il, mes petits *pioupious ?*

— Mais, faire la guerre, mon capitaine, répondit Totor en abaissant le grade de cet ennemi, qui n'avait plus rien de terrible puisqu'il riait.

— Eh bien ! reprit l'officier, voulez-vous servir sous mes ordres ? Je cherche justement un déjeuner à prendre d'assaut. Conduisez-moi au restaurant le plus proche, et *je vous y payerai la goutte,* mes grenadiers.

Le nez de Totor exprime à ce moment deux sentiments en lutte. Il est alléché par l'espoir de la goutte ; mais il est déçu dans ses projets héroïques de faire la guerre. L'ennemi est par trop débonnaire, en vérité ! Totor garde donc un silence méprisant.

— Vous ne voulez pas? reprend l'officier. Allons! Des *troubades*, vous êtes si timides que ça! Hein, toi, le petit général, qui as l'air si gentil!

Et il me tapote la joue d'un geste calin. Il est très aimable, ma foi! cet officier, et, plus je le considère, plus il me plaît. Grand, élancé, jeune, il a un beau visage franc, et ses moustaches martiales font paraître plus douce la douceur de ses yeux. Sa main, très fine, m'a caressé la peau.

Et soudain, tandis que Totor hésite entre ses deux idées contraires, il m'en vient une à moi, d'idée, que je trouve admirable.

— Oui, dis-je, je connais un restaurant et je veux bien vous y mener.

— Où donc? demande Totor.

— *Bédame!* chez nous.

Totor saisit tout de suite mon idée et s'écrie:

— C'est vrai. Oh! comme ça sera drôle!

L'officier ne fait pas attention à *ma mise*, qui n'indiquait pourtant pas un fils d'aubergiste. Il me prend pour tel et nous suit.

— Et, dit-il, chemin faisant, est-ce qu'on mange bien, au moins, chez vous?

— *Un peu*, répond Totor, devenu tout à fait irrespectueux envers un ennemi que nous avons l'air d'emmener prisonnier.

Et nous voici bientôt à la villa, dans le jardin où maman, décoiffée, en peignoir du matin, fait mélancoliquement prendre l'air à ses papillons noirs.

A l'aspect de maman, à la vue de la maison coquette, le lieutenant s'aperçoit de l'erreur qu'il a commise. Il s'excuse de son mieux: "il était en excursion pour des *levers de plans topographiques*, à trois lieues du camp de *Sathonay*,

trop loin pour retourner ; et alors, ces gamins . . ." Il est charmant dans ses excuses, confus sans gaucherie, à la fois galant et d'une politesse exquise.

Quant à maman, je vois bien qu'elle est comme moi et que l'officier lui plaît.

— C'est ce gentil petit polisson, dit-il en me *retapotant la joue*, c'est lui qui est cause de mon inconvenance. . . . Pardonnez-moi, madame . . .

— Mais il n'y à pas d'inconvenance, répond maman. *Je ne vous en veux pas du tout*, monsieur, ni à lui non plus.

Elle ajoute même (car elle ne sait pas cacher ce qu'elle pense) : Au contraire !

Bref, *de fil en aiguille*, le lieutenant est retenu à déjeuner. Il passe même l'après-midi à la maison. Maman paraît enchantée de lui. Et moi donc !

Il faut croire, d'ailleurs, que notre villa était un point stratégique de la plus haute importance ; car, désormais, elle devint le centre des fameux levers de plans. Et, certes, la topographie des environs, de notre jardin surtout, doit être minutieusement consignée dans les cartes de l'état-major, puisque le lieutenant *prit bientôt le pli* de la venir étudier tous les jours.

Il faut croire aussi que son pantalon rouge faisait peur aux papillons noirs, car ils s'envolèrent dès qu'il parut, dès le premier jour.

Maman était redevenue joyeuse, et sa joie ne fit qu'augmenter pendant trois mois, jusqu'au moment où elle s'épanouit tout à fait, le jour où maman quitta le nom de mon père, mais non pour prendre celui de M. Lematthieu.

La maison de commerce fut liquidée. Mes aïeux rougirent, sans nul doute, de notre trahison. Moi, je n'en eus pas le moindre remords et n'en ai point encore à *l'heure qu'il est*. Je pris, avec mon beau-père, le goût de son noble métier.

Au lieu d'apprendre le *doit-et-avoir*, j'appris l'escrime, l'équitation, et les diverses autres menues choses qu'il faut pour entrer à *Saint-Cyr*. Et maintenant, grâce aux papillons noirs de maman et au tambour de Totor, me voilà général.

Pourtant, de mes aïeux, il m'est resté une marque indélébile ; il y a encore une espèce de soie où je m'y connais un peu : celle des drapeaux."

JEAN RICHEPIN.

VI.

LA PARURE.

GUY DE MAUPASSANT est né au château de Miromesnil (Seine-Inférieure) le 5 août 1850.

Il est depuis longtemps déjà attaché à la rédaction du " Gil Blas," où il a publié nombre de contes charmants, mais dont la plupart ne peuvent malheureusement pas être mis entre les mains de tous. Outre cela il a donné : " Marocca," " Boule de Suif," " L'Héritage," " Sur l'Eau," " Mont Oriol " (1887), " Le Horla " (1887), etc.

En poésie nous lui devons un volume intitulé : " Des Vers."

C'ÉTAIT une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas *d'espérances*, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une *déclassée ;* car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une

autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui *faisait son humble ménage* éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une *nappe de trois jours*, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : "Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela" . . . elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féeries ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

"Le ministre de l'instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier."

Au lieu d'être ravie comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, ma belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. *Tout le monde en veut :* c'est *très recherché* et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience :

— Que veux-tu *que je me mette sur le dos* pour aller là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi . . .

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par consé-

quent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux *nippée* que moi.

Il était désolé. Il reprit :

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de *Nanterre*, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

— Qu'as-tu ? Voyons, tu es *toute drôle* depuis trois jours.

Et elle répondit :

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non . . . il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria :

— Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien *assez liée* avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

Mme Forestier alla vers son *armoire à glace*, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel :

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

— Tu n'as plus rien autre ?

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe *rivière de diamants ;* et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse :

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

— Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient *à être présentés*. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, *grisée par le plaisir*, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, que de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté *jurait* avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés *noctambules* qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au *Ministère* à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée :

— J'ai . . . j'ai . . . Je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

— Quoi ! . . . comment ! . . . Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du Ministère.

— Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendu tomber. Elle doit être dans le *fiacre*.

— Oui. C'est probable. As-tu pris *le numéro ?*

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

— Non.

Ils se contemplaient attérés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverais pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour

faire promettre une récompense, aux *Compagnies de petites voitures*, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière ; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à

l'autre, cinq *louis* par-ci, trois louis par-là. Il *fit des billets*, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car, je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On *renvoya la bonne;* on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle *savonna* le linge sale, les chemises et les *torchons*, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en *renouveler* d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il *faisait de la copie* à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, *lavait à grande eau* les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Elysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette *bourgeoise*. Elle balbutia :

Mais . . . madame ! . . . Je ne sais . . . Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

Oh ! . . . ma pauvre Mathilde, comme tu es changée ! . . .

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères . . . et cela à cause de toi !

— De moi . . . Comment ça ?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment ! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ce n'a pas été aisé pour nous, qui n'avions rien . . . Enfin c'est fini et je suis *rudement contente.*

Mme Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein ? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs ! . . .

GUY DE MAUPASSANT.

VII.

UN AMI PAUVRE.

LES deux femmes travaillaient auprès d'une *croisée;* la mère *échantillonnait* une bande de tapisserie, la fille brodait en soies de couleur sur du velours; — un ouvrage délicat qui doit sortir dans toute sa fraîcheur des mains de la faiseuse. Aussi les mains de Mlle Godefroy étaient nettes et fines.

Dans la rue ordinairement déserte, une lourde voiture vint à passer. La vieille maison en trembla. On entendit un double bruit: d'abord comme le coup sec d'un arrachement dans le mur de la chambre, puis du verre qui se brisait.

— Mon Dieu! fit Mlle Godefroy, le clou qui portait la photographie de marraine s'est détaché . . .

— Petit accident! répondit la mère.

— *Vous en voulez* à marraine parce qu'elle avait promis de me faire un avantage par son testament? . . .

— Et qu'elle a oublié sa promesse . . . Nous ne *ferons pas remettre le verre* à moins que ton père ne l'exige.

— *Que voulez-vous,* mère, nous ne sommes pas d'une famille où l'on hérite.

Mlle Irène Godefroy se pencha de plus près sur son ouvrage.

Elle avait une taille élégante, et bien qu'il y eût des traces de fatigue sur son visage elle pouvait passer pour fort jolie. Ses cheveux d'un noir lustré encadraient bien la blancheur mate de son teint; ses yeux étaient d'un bleu sombre,

enchâssés dans des cils noirs; sa bouche était encore très fraîche.

Elle *n'en avait pas moins vingt-sept* ans.

A dater de 1880, — on était en 1885 — Mme Godefroy n'avait laissé échapper aucune occasion de jeter en passant à toutes les personnes qu'elle voyait, un bout de phrase qui faisait sourire: "Depuis vingt-quatre ans que je suis mariée! . . ."

Irène était son aînée; elle avait donc toujours vingt-trois ans, mais toujours point de dot ni d'espérance d'être découverte dans son obscurité par un homme rare qui préférerait ce charme modeste à de l'argent. Les Godefroy menaient une vie *sans avenir* et ces braves gens y étaient résignés. Leur fils Octave avait obtenu un emploi dans les chemins de fer à *Chartres*. Il venait quelquefois. On tenait un lit prêt pour lui dans un cabinet qu'éclairait un *œil-de-bœuf* ouvert sur la cour de la maison. Deux chambres et une salle à manger composaient le reste du logis.

M. Godefroy était de ceux dont on dit d'un air de pitié: encore un qui n'a pas réussi. Après plusieurs entreprises, dont chacune le mettait plus bas, il avait enfin trouvé une place de trois mille francs dans une maison de finance. Les femmes, par leur travail, fournissaient le complément de cette médiocrité chétive qui pouvait se changer en misère noire le lendemain.

Le soir arrivant, la mère songea qu'il fallait préparer le repas, on n'avait pas de servante. Irène dressa la table, Godefroy rentra. Le dîner allait être servi.

On sonna.

Etait-ce Octave qui avait obtenu un *congé?* Quelle bonne surprise! Les deux femmes et Godefroy coururent ensemble;

puis, elles s'enfuirent. La porte ouverte, Godefroy *demeurait court* devant un visiteur inconnu.

— Monsieur, vous vous trompez.

— Je ne le crois pas, dit l'étranger d'une voix très humble. Tu n'as pas de mémoire, Godefroy . . . Ou les années m'ont bien changé . . . Je suis Livaudière.

— Livaudière ! . . . Est-ce possible ? . . . je devais donc revoir encore vivant un de ceux avec qui j'ai appris à lire ! . . .

L'excellent homme avait *le cœur sur la main.* Il se jeta dans les bras de son ami d'enfance :

— Bon Dieu ! que ça me fait plaisir de te retrouver, disait-il. Mais entre donc !

Livaudière entra. C'était comme Godefroy, un bonhomme grisonnant, *inclinant vers la soixantaine.* Il était vêtu d'une redingote noire *cruellement râpée,* coiffé d'un chapeau rond qui avait dû *essuyer* plus d'un choc et bien des averses. Mais Godefroy ne le regardait qu'au visage :

— C'est vrai, dit-il, nous avons vieilli. Ce n'est pas étonnant depuis vingt-cinq ans ! . . . Tu partais pour le Mexique. A présent, d'où viens-tu, mon gaillard ?

— *De l'Inde française.*

— Française ? Ça ne vaut rien. L'anglaise, à la bonne heure ! . . . *L'Anglais tire la couverture à soi* dans ce pays-là. Alors, tu n'es pas riche ?

Livaudière jeta piteusement les yeux sur ses habits :

— Cela doit bien se voir, dit-il . . . j'en suis fâché, mon vieux camarade . . . Je ne savais si je devais venir . . . Je n'osais.

— Comme moi ! s'écria Godefroy en riant . . . Pas riche ! . . . Tu vas dîner avec nous . . . Ah ! tu sais, Livaudière, ça ne peut pas s'appeler dîner . . . C'est plutôt *manger un morceau* . . .

— C'est déjà beaucoup d'avoir un morceau à manger, répondit Livaudière dont les yeux gris ordinairement éteints retrouvaient une lueur soudaine . . . Mais tu es marié, Godefroy, et si ta femme trouvait mauvais . . .

— Mme Godefroy est prête à aimer tous mes amis . . . Ma fille Irène . . . c'est une perle . . . J'ai un garçon, il n'est pas ici . . . Vois-tu, Livaudière, nous sommes de braves gens . . . Pas riches ! . . . Ah ! non . . . Mais tous unis ensemble . . . Quatre doigts de la même main . . . Attends-moi . . . Je vais avertir mes femmes.

Demeuré seul dans la salle à manger, Livaudière s'assit, tira son mouchoir, essuya un peu de sueur qui lui était venue aux tempes. C'était le geste d'un homme qui a eu peur, mais *dont le cœur se remet en place.* Il souriait, on eût dit qu'il renaissait. Sur sa lèvre pâle, ce sourire courait comme un rayon d'aurore. En même temps, il murmurait :

— Oui, de braves gens !

Irène eut bientôt ajouté un couvert. Godefroy voulut mettre Livaudière auprès de sa fille. Quant à lui, il le connaissait depuis assez longtemps ! Il fallait que le vieil ami apprît à connaître les femmes, surtout Mlle Irène, car c'était bien ce qu'il y avait de plus intéressant dans la maison. Livaudière *en tomba gaiement d'accord.*

La *chaleur,* — peut-être bien inattendue, — de l'accueil qu'il recevait, transformait le bonhomme de voyageur. Il exprima le désir d'entrer en amitié avec la jolie fille par un bon serrement de main et il dit à Irène que sa main était belle. Ses prunelles grises, naturellement dures, ne quittaient point ce charmant visage et prenaient en le regardant des douceurs étranges. Mme Godefroy craignit-elle que cet

examen ne révélât à Livaudière ce qu'elle se croyait obligée par son devoir maternel à cacher au monde entier :

— Depuis vingt-quatre ans que je suis mariée . . . dit-elle.

— Eh bien ! dit Godefroy en riant, achève ! Depuis vingt-quatre ans, je fais ton bonheur et tu fais le mien.

— Je n'ai jamais eu d'enfants, disait Livaudière, pensif. J'aurais aimé à avoir une fille . . .

Mais il vaut mieux que je n'aie point connu cette joie et que je n'aie pas charge d'âme, reprit-il d'une voix rude, — puisque je suis pauvre.

— Bon ! s'écria Godefroy ; vas-tu te le reprocher ? Est-ce ta faute ? On se bat contre le sort, on reçoit *tous les coups* . . . je connais ça ! . . . ça dure toute la vie.

— Nous connaissons cela, répéta Mme Godefroy d'une voix grave.

— Livaudière, tu ferais bien mieux de nous raconter tes aventures. Tu as passé par des pays où l'on en a toujours.

— Mes aventures, reprit Livaudière. Tu viens de les dire. Je n'en ai pas eu d'autres que la lutte pour la vie, que la poursuite acharnée du pain quotidien . . .

— Comment ! demanda naïvement Mme Godefroy, vous avez traversé tant de mers et vous n'avez pas seulement fait naufrage sur des plages désertes ?

— Comment, mon pauvre Livaudière, ajouta Godefroy en riant, tu n'as pas même été mangé !

— Mère ! dit Irène, vous ne pensez pas que si M. Livaudière avait fait naufrage, il ne serait peut-être pas *des nôtres* ce soir . . .

— Car, enfin, il y en a qui restent au fond, reprit Godefroy tout à fait égayé. Tu vois, mon ami, que ma fille serait bien fâchée de ne pas avoir fait ta connaissance.

Je le vois, dit Livaudière. Cela vous sera compté, chère fille ! Je vous montrerai que je ne suis pas un ingrat . . . Ah ! mes amis, votre bonté me réchauffe le cœur ! . . . C'est qu'aussi, mon enfant, votre père et moi nous nous sommes toujours aimés. *Qu'il se rappelle* les jours de congé où nous n'avions pas de plus grand plaisir que d'être ensemble ! Ami Godefroy, avons-nous *polissonné* le long de la rivière ! Nous sommes *d'Orléans* tous les deux . . . Et dans les *cours* du lycée, si l'un était attaqué comme l'autre accourait pour le défendre ! Nous cognions joliment . . . Tiens, voilà les souvenirs que j'aime à faire revivre. Je n'ai eu de bon temps que celui de mon enfance . . . Aussi, c'est à Orléans que je suis revenu pour y finir mes vieux jours.

— Quoi ! qu'est-ce que tu dis ? s'écria Godefroy. Tu habites Orléans ? Tu ne comptes pas y retourner ce soir ?

— Si, vraiment, cette nuit . . .

— Mais monsieur, dit Irène, ce ne serait pas raisonnable. Il fait très froid.

— Tu n'es même pas bien couvert, s'écrie Godefroy . . . J'ai compris la pensée de ma fille . . . Tu resteras ici, Livaudière, tu prendras le lit de mon fils Octave.

— *Et ne faites point de façons !* ajouta Mme Godefroy.

— Ce serait bien inutile, reprit Irène. Je vais préparer le lit.

Livaudière avait les yeux humides, mais il souriait.

— Mes amis, dit-il, vous me donnez le gîte après les vivres, et tout cela est donné avec le cœur.

Mme Godefroy sortait pour aider sa fille à faire un bon nid douillet au voyageur ; Godefroy la suivit, il avait un mot à lui dire tout bas. Quand il revint, Livaudière debout, se mit à le regarder fixement. Le bonhomme, humble et chétif, était transformé, il ne courbait plus les épaules. Godefroy se sentit troublé sous ces yeux brillants qui l'enveloppaient.

— Qu'est-ce qui te prend? dit-il. Tu as un drôle d'air, mon camarade. Je vois bien que nous t'avons fait plaisir en te dispensant d'un voyage de nuit, tout transi, dans une mauvaise voiture de troisième classe, car, pas plus que nous, tu ne vas en première, mon pauvre homme. Si tu es content, je le suis . . .

Livaudière l'interrompit d'un geste :

— Ecoute, Godefroy, dit-il, je t'ai trompé. J'ai voulu t'éprouver, brave cœur. Sache que je me suis présenté chez trois autres de ceux qui avaient appris à lire avec moi . . . Il y en a même un à qui j'épargnai autrefois de connaître la faim . . . J'avais dix louis d'or, c'était tout mon bien, je lui en prêtai la moitié . . . je lui ai dit, comme aux deux autres : Mon ami, me voici, je reviens de loin, et tu sais, *pierre qui roule* . . . Enfin, je suis très pauvre . . . Godefroy, celui-là m'a *mis dehors* plus vite que les deux autres, car il ne voulait pas me rendre mon argent . . . Toi, tu m'as fait asseoir à ta table . . . Camarade, pardonne-moi de m'être habillé en pauvre pour venir sonner à ta porte . . . je suis riche. Ta vieillesse sera douce, mon camarade . . . Cherche un mari à ta fille et s'il demande une dot, réponds-lui qu'elle est prête . . . Godefroy, la main dans ta main, je te le jure, *tout mon bien* sera pour tes enfants . . . Je possède un *million et demi, fais leur compte* . . . Demain je rentrerai à Orléans, et j'arrangerai tout cela chez le notaire . . . Et maintenant, vieux, conduis-moi à mon lit.

Godefroy n'avait pas trouvé de meilleure réponse que d'embrasser Livaudière. Maintenant, il était seul dans la salle à manger, blanc comme un linge. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues, il n'aurait jamais pensé que des larmes pussent être si douces. Il cherchait à remettre un peu d'or-

dre dans ses idées. Que faire? devait-il dire à sa femme? . . . Certes, il le devait . . . mais avec précaution . . . Elle était prompte à s'exalter . . . et puis on a vu des personnes tomber comme mortes sous le coup d'une grande émotion . . . trop de joie fait mal . . . Irène était d'une *humeur bien plus ferme* que sa mère . . . Il se dirigea vers la chambre de la jeune fille . . . et doucement frappa. Elle était presque déshabillée. Le père la prit entre ses bras, il lui parlait à l'oreille. Irène à son tour pâlissait :

— Père, dit-elle, le sort vous devait cela. Et, souriante, elle ajouta :

— Mais M. Livaudière a donc vraiment pensé que nous pourrions ne pas l'aimer parce qu'il était pauvre?

Godefroy rentra dans la chambre conjugale ; d'abord, aucun bruit, le silence ordinaire . . . puis on entendit des sanglots étouffés . . . Godefroy avait tout dit et c'en était trop pour le cœur de la mère ; il avait bien raison de penser que la joie fait mal . . . Mais, là, n'était-ce pas un mal pour un bien? . . . C'est ce qu'il disait à sa compagne et il la réconfortait.

Qui saura jamais quels rêves Irène mena pendant cette nuit sous ses rideaux blancs, les yeux clos, mais la pensée veillant, et le cœur gonflé ? Souvent elle s'était dit avec tristesse que les bonheurs de la vie n'étaient point faits pour elle . . . Jamais elle ne serait aimée . . . Eh bien, on ne connaît pas l'avenir . . . Quelquefois, il a de ces surprises. . . . *Que* M. Livaudière était bon, et comme il faudrait s'employer à lui faire oublier qu'il n'avait pas d'enfant et qu'il s'était cru seul au monde !

Dès le petit jour, la fille et la mère se trouvèrent debout. Comme elles s'embrassèrent ! Godefroy *se prélassait* au lit ; c'était le dimanche ; point de bureau. A neuf heures, il

parut. Les deux femmes mirent un doigt sur leur bouche ; il ne fallait pas faire de bruit.

— Peste ! disait-il tout bas en riant *mons* Livaudière *fait la grasse matinée !*

Il déploya le *Petit Journal.* Dix heures sonnèrent ; Godefroy se leva :

— Décidément, je vais l'éveiller, le paresseux. Sans cela, il dormirait bien jusqu'à l'éternité.

Il alla tout droit à la chambrette, placée entre la salle à manger et la chambre d'Irène, ouvrit bruyamment la porte avec une exclamation joyeuse et recula livide . . . Les deux femmes accoururent, il les repoussait :

— Allez-vous-en ! allez-vous en !

— Quoi ? disaient-elles en s'attachant à lui, épouvantées. Qu'y a-t-il ? M. Livaudière se trouve-t-il mal ?

Godefroy s'affaissa sur une chaise :

— Mort ! dit-il.

Sur une autre chaise, Mme Godefroy tomba presque inanimée. Irène demeurait debout, les lèvres tremblantes, mais le cœur n'avait point failli.

— Père, dit-elle, c'est un grand malheur pour nous, mais c'en est un plus grand pour lui qui nous voulait tant de bien et qui n'aura pu nous le faire. Père, ne vous laissez pas aller au découragement, nous travaillerons comme autrefois.

— Il m'a fait connaître l'amitié, il m'a fait entrevoir la fortune, dit Godefroy en se dressant avec effort. Qu'il soit béni ! Ma fille, de tous les coups du sort que nous avons essuyés c'est le plus rude. Mais tu as raison, il ne faut point s'abandonner. Et d'abord, le pauvre ami doit être mis en terre. Je vais prévenir l'autorité.

Il prit son chapeau et sortit. Mme Godefroy retrouvant tout à coup ses forces, se jeta au cou de sa fille.

— Ma pauvre enfant ! disait-elle, ma pauvre enfant !

— Que voulez-vous, maman ! répondit Irène. Je vous le disais bien, hier : nous ne sommes pas d'une famille où l'on hérite.

Puis elle alla s'agenouiller devant le lit, aux pieds du mort.

PAUL PERRET.

VIII.

LE MOUSSE.

Emmanuel Arène est né à Sisteron vers 1840. Il est fort apprécié dans le monde littéraire par ses nouvelles et ses contes pleins de goût.

Il aime à chanter sa chère Provence si ensoleillée, et son style emprunte souvent à la richesse du paysage qu'il décrit un pittoresque et un imagé qui charme et qui séduit.

QUAND nous entrâmes au *Pharo*, certes, le coup d'œil n'était pas gai ! Cette enfilade de figures violacées, cet alignement de petits lits blancs d'où sortaient des têtes plus blanches encore, effarées et maigres, *déjà d'un autre monde*, cet air de mort qui vous fouettait le visage, et tous ces râles en cadence, non, non, cela n'était pas gai, et d'instinct, on se dirigeait vers la grande fenêtre entr'ouverte où l'air du dehors apportait un peu de chaleur et un peu de vie !

Mais le plus triste, c'était, justement, près de cette fenêtre dont le *mistral* faisait trembler les vitres, dans un coin de la salle, discrètement isolée, *l'étroite couchette en fer* où un enfant de douze ans, pâle et grêle, à figure de petite fille, s'en allait sans le savoir, et presque sans comprendre ! On faisait cercle autour de lui. Il était pourtant bien mal ; cela se voyait, et les bonnes Sœurs, en passant, vous le disaient doucement ; mais, près de lui, la mort apparaissait plus belle, et parmi tous ces agonisants, au milieu de ces condamnés

dont aucun encore ne souffrait comme lui, il semblait que lui seul, précisément, ne dût pas mourir et qu'on le retrouverait, le lendemain, à sa vraie place *jouant aux billes* dans le jardin, les cheveux au vent et les joues roses.

L'interne, au chevet du lit, racontait son histoire, simple et banale. C'était un petit mousse, un fils de matelot, dont la mère était morte, et puis le père, et que la grande famille des marins avait adopté. Il faisait les longs voyages, les interminables traversées à la voile où l'on perd la notion du temps, et où, dans l'oisiveté du bord, les jours semblent des siècles. La semaine d'avant, après une année laborieuse toute de travail et de dangers, le bateau venait de *toucher* à Marseille, le temps de se *refaire un peu*, de débarquer la marchandise, d'en embarquer, et de recommencer la vie errante, infatigable.

Cette escale à Marseille, avec quelle impatience le petit mousse l'attendait ! Et comme il était toujours le premier, *à l'avant*, guettant, par le brouillard des matinées, ou le soir, à la nuit tombante, ces signes bien connus qui lui montreraient enfin le port, non pas ces *ports de rencontre* où l'on ne s'arrête que par hasard et qu'on oublie dès qu'on les quitte, mais celui auquel on pense tout le long du voyage, où l'on a laissé son cœur au départ et qui vous met toujours, ne fût-on qu'un pauvre petit mousse, des larmes dans les yeux quand on s'y retrouve, enfin, après ces longues séparations !

Sitôt le bateau *mouillé* dans le vieux port, la quarantaine finie, tout le *train-train* du bord terminé, le petit mousse était débarqué des premiers, et vous pensez si, dans l'entraînement du retour, la joie de se revoir, entre amis, on avait oublié le choléra ! Tout le jour ce fut une fête, la promenade aux cabarets, les longues stations devant les éventaires des marchandes de fruits, tout un *arriéré de gourmandises* à

s'offrir . . . On lui avait bien recommandé, pourtant, de prendre garde, de se méfier surtout de ces bonnes pastèques marseillaises qu'il adorait, *saignantes* et juteuses, *piquées* de pépins noirs . . . Ah ! oui ! Il en mangea . . . Le lendemain, le petit mousse était au Pharo, à l'hôpital des cholériques ! . . .

C'est là que je l'ai vu, que je le vois encore, dans l'étroite couchette en fer, près de la fenêtre d'où l'on aperçoit la mer un peu houleuse, et là-bas, dans le vieux port, parmi tous ces navires au repos, la fine mâture du voilier où il n'y a plus de petit mousse ! L'enfant semble dormir, les yeux ouverts, ayant au front, malgré l'air frais, une moiteur qui perle en gouttelettes et dans son regard, qui s'éteint peu à peu, comme un renoncement de toutes choses. Cependant, les petits bruits du monde arrivent encore à ses oreilles, des ombres passent devant lui ; il peut se croire sur son bateau, à cette voix amie de la mer qui vient battre, tout en bas, contre les rochers du Pharo, et la blanche *cornette* de la sœur qui va, qui vient, toujours en mouvement dans la grande salle, lui fait l'effet, sans doute, d'une de ces voiles de pêcheur, comme il en a tant vu, par les temps calmes le long des côtes ! . . .

Tous les soirs, l'équipage va demander *où il en est*, le jour on ne peut pas, la rude besogne quotidienne est toujours là, qui vous tient. Mais le soir, le travail fini, rien ne les empêcherait de monter . . . Ils vont tous en troupe, tristement ; sur les quais au repos, les camarades les regardent passer avec un serrement de cœur, avec cette solidarité des marins pour les douleurs communes . . . Tout bas, seulement, on chuchote :

— C'est les gens de l'*Emilie* qui vont voir leur mousse . . .

Ils arrivent au Pharo, et, tandis que le capitaine entre dans l'hôpital, ils restent sur la place, dans cette atmosphère sinistre, à voir, par la grande porte toujours ouverte, entrer des agonisants et sortir des morts . . . Là-haut, le capitaine interroge :

— Eh bien, ma sœur ?

— Hélas ! . . .

La réponse ne varie guère : le petit mousse est mal, oh ! bien mal ! le capitaine retourne vers ses hommes qui n'osent pas le questionner :

— Toujours la même chose, dit-il . . .

Et, par le même chemin, ils s'en reviennent encore plus tristes.

— Eh bien ? . . . demandent les camarades sur les quais . . .

— *Ça ne va pas !* . . .

— *Pauvre bougre !* . . .

Il va falloir repartir pourtant ! Tant qu'il a pu, le capitaine a retardé ce moment, mais les marchandises sont débarquées, le chargement est complet, il n'y a plus moyen ! La veille du départ, on fait, *en habit des grands jours*, la dernière visite au Pharo.

Cette fois, le capitaine insiste pour entrer :

— Vous comprenez, ma sœur . . . Nous partons demain . . . une minute seulement . . .

Il entre . . . Soyez donc un vieux loup de mer, un *dur-à-cuire* bronzé, tanné par l'air et les tempêtes pour venir ensuite, parce que vous partez le lendemain, pleurer comme un enfant au pied du lit de votre petit mousse !

— Petit, *faisait* doucement la sœur, c'est monsieur, vous voyez bien, le capitaine . . . Il vient vous voir . . . Vous le reconnaissez, n'est-ce pas ? . . .

Mais l'enfant ne bougeait pas, n'entendait pas ! Alors le capitaine se *tamponna les yeux*, et se penchant sur le lit, de sa grosse voix forte, des jours de mauvais temps :

— Mousse ! . . . Ohé ! mousse, cria-t-il . . .

Le petit eut un brusque sursaut qui, une seconde, agita la mince couverture ; un peu de sang vint à ses joues, et ses yeux s'agrandirent tout effarés. Mais ce fut tout, et il retomba, l'éclair passé, dans son immobilité de mourant . . .

Quand le capitaine sortit de la salle, les yeux mouillés, devant ses hommes *recueillis*, il prit les mains de la religieuse :

— Nous vous remercions, ma sœur, dit-il . . Nous vous remercions bien ! . . . Si le petit *en réchappe*, il faut bien l'espérer . . . vous lui remettrez ceci, en lui disant que c'est les camarades . . . à bord . . . une petite quête pour qu'il attende le retour sans trop de misère . . . Vous lui direz que sa place ne sera à personne, qu'on la lui gardera . . . et que nous avons tous bien du chagrin . . .

Puis, tout bas, d'une voix étranglée, effrayé lui-même de ce qu'il allait dire :

— Maintenant, si jamais ! . . . on ne sait pas . . . si un malheur arrivait . . . il faudrait mettre ça sur sa tombe, ma sœur, de notre part . . .

Et le pauvre diable laissait à la bonne sœur, toute en larmes, une grosse couronne d'immortelles jaunes qu'elle enferma précieusement, quand les marins furent partis, avec la *collecte* où chacun d'eux avait mis toute sa bourse et tout son cœur.

C'est la couronne qui a servi ! . . .

EMMANUEL ARÈNE

IX.

LE FACTEUR DES AYGALADES.

EN semaine, le village des Aygalades est bien joli, mais c'est le dimanche qu'il faut le voir ! Niché, comme vous le savez, à deux pas de Marseille, ni trop haut ni trop bas sur la montagne, regardant la mer sans y toucher, on l'aperçoit de loin dans un fouillis de petits arbres qui, tous réunis, font un peu d'ombre. Les maisons sont rouges, à volets gris, entourées de jardinets bien propres ; un brave petit ruisseau va, vient, revient encore, sans pouvoir se décider à quitter le village ; deux ou trois *tuyaux* d'usine se lèvent par dessus les feuilles, envoyant leur fumée dans les nuages ; la *flèche* de l'église, un vrai bijou, se détache en fine dentelle sur le bleu du ciel ; on voit, sur la place, de bons vieux qui *prennent le soleil*, le menton sur leur main, et leur main sur leur canne : autour de la fontaine, des vieilles babillardes racontent les nouvelles du pays que, là-haut, dans les branches, les chardonnerets se répètent. Tout cela est très gentil, très heureux, très calme, et jamais vous n'entendez d'autre bruit que les claquements de fouet des *rouliers de pasage*, un battoir de laveuse, des chants d'oiseau à l'infini, et brusquement, pff! . . . pff! . . . le cri de la locomotive au fond de la vallée.

Mais le dimanche, non vraiment, jamais vous ne reconnaîtriez les Aygalades. Dès le matin, les gens de Marseille arrivent, non pas les amateurs d'oursins qui s'en vont canoter

à la Madrague ou à l'Estaque, mais ce petit monde de bourgeois à peu près riches, commerçants, employés, rentiers, qui, toute la semaine, sont si tranquilles en Bourse ou derrière leur comptoir, et qui, ce jour-là, *font les cent coups*. Ils arrivent par petites bandes, tous en chapeaux de paille et *en coutil blanc*, leurs paniers de provisions sous le bras, charriant sur des carrioles aux *tons criards*, femmes et enfants, toute la maison, le teint allumé, le *verbe haut*, soufflant dans des cornes marines ou sonnant de la trompe à pleins poumons, tandis que sur la route, pleine de tumulte et de poussière, les enfants du pays, émerveillés, battent des mains, crient, se bousculent, s'accrochant aux voitures, se roulant dans les fossés, ce qui vous explique pourquoi le lundi, dans le village apaisé, vous voyez, sur le pas des portes, tant de bonnes femmes occupées, en maugréant, à repriser des pantalons.

A l'heure de midi, le village est envahi. Dans les cabarets bruyants, affairés, toutes les tables sont dehors, les vivres étalés sur les nappes blanches, et *pour rien au monde*, vous ne trouveriez seulement une chaise chez la mère Germanos, du village d'en haut, ni chez Marius, du village d'en bas, que dans le pays on appelle aussi Mariù. Quant à manger ailleurs de la bonne *soupe aux poissons*, vous n'y songez pas ! Le dimanche, aux Aygalades, il n'y a que les auberges qui soient ouvertes ; dans le reste du pays, c'est maison close ; tous ces bons paysans tranquilles, aux habitudes bien réglées, n'aiment pas ces dérangements, ces " coups de folie," comme ils disent, et, quand les gens de Marseille viennent aux Aygalades, tout bonnement les gens des Aygalades vont à Marseille.

Vous n'entendez même plus dans les arbres cette jolie musique de la semaine ; les oiseaux s'en vont, le samedi soir, de l'autre côté de la colline, dans les bois de Sainte-Marthe, et ne reviennent, les pauvres petits, que le lundi de très bonne

heure. Seules, les femelles, que le nid retient au village, se blottissent, attentives et peureuses, dans les encoignures du clocher ou sous les toits de chaume, n'osant bouger ni rien dire, et passant là, *pécaïre !* un bien mauvais dimanche.

Vous croiriez, j'en suis bien sûr, que dans ce gentil morceau de terre, avec leur beau ciel, leur soleil et leur bonne soupe aux poissons, ils n'ont pas grande envie de faire de la politique ! Eh bien, ils en font, les malheureux ! Et c'est tout justement pour une affaire politique, un beau jour de dimanche qu'ils discutaient la question sociale, attablés, l'un en face de l'autre sous la tonnelle de la mère Germanos, que les deux plus vieux amis des Aygalades, des amis de trente ans, ni plus ni moins, Joséphin, le *facteur*, et le gros Josué, le fermier de l'Ile-aux-Cèbes, *en vinrent presque aux coups*, et qu'il fallut les séparer après une de ces terribles disputes du Midi d'où l'on sort *brouillés à mort*, sans plus jamais se parler ni se revoir. . . .

Il y avait eu des mots graves :

— Canaille ! . . . avait dit Josué ! . . .

— Vieux gredin ! . . . avait riposté le facteur.

Vous me direz que tous les jours, dans les conversations politiques, entre vieux amis comme ils étaient, ces choses-là peuvent se dire. Mais un dimanche ! . . . devant tous les Marseillais qui étaient là ! . . . Ce fut fini ! Sans un mot de plus, sans un geste, le fermier partit pour l'Ile-aux-Cèbes, Joséphin alla s'enfermer chez lui, et le lundi matin, au lever du jour, les gens des Aygalades retournant de Marseille, et les petits oiseaux rentrant de Sainte-Marthe, apprenaient avec stupeur la grosse nouvelle.

Alors, entre les deux hommes, sous ce soleil persistant qui pénètre, là-bas, jusqu'aux cervelles, dans l'oisiveté de la vie campagnarde, commença une de ces *guerres sourdes* et im-

placables, pareilles à ces petites pluies fines, imperceptibles et silencieuses, comme il en tombe, l'hiver, aux Aygalades, et même ailleurs, et qui, peu à peu, sans qu'on y prenne garde, vous traversent gaillardement *jusqu'à la moelle*. Tous les jours, dans sa *laborieuse tournée* à travers bois, Joséphin s'arrêtait chez les uns, chez les autres. On le faisait boire, on le faisait parler. Il s'agissait toujours, naturellement, de sa querelle avec le fermier, et c'étaient, son verre de vin fini, de gros jurons, un grand coup de poing sur la table et toujours quelque mauvais propos : " Il *finira aux galères !* Il ne mourra pas dans son lit ! "

Le fermier, lui, ne courait pas les chemins, mais il avait trouvé, dans sa grosse tête villageoise, un assez joli moyen de se venger de son ancien ami.

Cette Ile-aux-Cèbes, où il n'habitait qu'assez rarement, est tout au bout du monde, à dix kilomètres au moins des Aygalades ; c'est, quand on y est, un coin de pays bien agréable à l'œil, avec ses terres cultivées, *ses vignes en étagères* sur la colline, et surtout des *cèbes* comme vous n'en trouverez nulle part ailleurs. Mais, pour y arriver par les *raccourcis pierreux* de la montagne, c'est toute une affaire. Le fermier le savait bien, et c'est là qu'il attendait son vieil ami Joséphin.

Au lendemain de leur bataille, abandonnant son *castelet* des Aygalades, il s'installa définitivement à l'Ile-aux-Cèbes, et, chaque jour, il se faisait envoyer par un ami de Marseille un petit *colis*, une lettre, n'importe quoi, même un bout de papier blanc sous une enveloppe, de quoi forcer le malheureux facteur à faire le terrible voyage, et à *se mettre dans ses jambes*, déjà bien usées, ces dix kilomètres de soleil et de poussière.

Joséphin était bien trop fier pour se plaindre ; il ne broncha pas. Dieu sait pourtant *s'il en avait sur le cœur !* Cette grande fatigue de tous les jours, d'abord, et puis les moqueries

des gens du pays qu'il sentait dans l'air, autour de lui ; on n'est pas tendre, au village, et cette bonne farce du fermier semblait très drôle. Mais, le comble, c'était, pour Joséphin, quand, vers midi, il arrivait à l'Ile-aux-Cèbes, d'entendre, sous les regards railleurs des garçons de ferme, attablés pour le déjeuner, la grosse voix de son ancien ami Josué criant narquoisement à sa servante :

— Hé ! descendez donc voir, Annette ; il y a encore, je crois, quelque chose pour nous !

Tout le temps des beaux jours, le facteur *résista ;* mais, aux premiers froids, quand les sentiers se couvrirent de givre, le pauvre diable *n'y tint plus*, et un matin que, glissant sur les pierres humides de rosée, il *avait failli se laisser aller dans le ravin*, il se décida à demander grâce, non pas à son ennemi, bien sûr, mais à ses chefs, à l'administration, qui, touchée de sa plainte, reconnaissant que ces dix kilomètres journaliers constituaient évidemment un service supplémentaire, lui offrit, à son choix, de lui adjoindre un auxiliaire pour les voyages à l'Ile-aux-Cèbes, ou de lui allouer à lui-même quarante sous d'indemnité chaque fois qu'il aurait une lettre à porter au fermier.

Joséphin n'hésita pas : il choisit les quarante sous. Pas tant, comme vous pourriez croire, pour l'amour du gain, mais il tenait enfin sa vengeance, et ce fut, en effet, une belle revanche ! Quand on sut, dans le pays, que son service de l'Ile-aux-Cèbes lui rapportait quarante sous de plus, ce fut, pour le facteur, une admiration générale, et l'opinion, si facile à retourner, s'égayait maintenant du gros fermier : " Décidément, disait-on, c'est Joséphin qui est le plus malin !"

Et il le prouva bien mieux encore quelques jours après, lorsque Josué, tout penaud, ayant naturellement supprimé les lettres de Marseille, et cru qu'il coupait ainsi les vivres à son

ennemi, Joséphin, par un de ces coups de génie qui, là-bas, sont dans le sang, abonna le fermier à un petit journal de Marseille que, tous les jours, il lui portait à l'Ile-aux-Cèbes, continuant à gagner ainsi, *à sa barbe*, l'indemnité de quarante sous. C'est pour le coup que Joséphin passa pour un grand homme! Et, de fait, il fallait le voir trotter par les chemins de son pas le plus délibéré, siffloter en *faisant le moulinet avec son bâton de houx*, et, quand il arrivait, à cette même heure de midi, sur la petite placette de la ferme, devant les mêmes garçons dont les regards moqueurs se dirigeaient à présent vers le patron, crier, à son tour, à la servante :

Hé ! descendez donc voir, Annette, il y a encore, je crois, quelque chose pour vous ! . . .

Cela pouvait aller longtemps ainsi, et si j'en dois croire Mariù de l'auberge d'en bas, dont je transcris fidèlement le récit, la grande brouille dura tout l'été et tout l'hiver. Au printemps seulement, ils firent la paix, un jour d'avril clair et gai, où il n'y avait que de bonnes choses dans l'air. Ce fut très simple et très touchant. Le gros Josué, à la longue, avait fini par s'intéresser à ce journal qui lui arrivait ainsi tous les jours ; il descendait le chercher lui-même. Le facteur, d'habitude, le jetait sur une table. Ce matin-là, par distraction, il le tendit au fermier. Leurs doigts se rencontrèrent :

— Joséphin ! . . .

— Josué ! . . .

Et depuis, vous pouvez les voir, tous les deux, comme je les ai vus, bien plus vieux, assurément, car cette histoire est déjà ancienne, ayant repris, sur la place de l'église, leurs *parties de boules* des dimanches, très considérés aux Aygalades et dans toute la vallée, pour avoir su, dans leur querelle, gagner l'un un journal qui ne lui coûte rien, l'autre quarante

sous par jour du gouvernement. Car je n'ai pas besoin de vous dire que tous les jours le journal continue d'arriver, et que, tous les jours aussi, Joséphin le porte à la ferme ; mais, à présent, Josué vient à sa rencontre à moitié chemin ; et c'est en lisant tranquillement *le feuilleton*, bien installé dans la carriole du fermier, que les deux amis arrivent à l'Ile-aux-Cèbes où, devant la soupe aux poissons toujours fumante, les attendent la vieille servante Annette et les garçons de ferme maintenant pleins de respect.

EMMANUEL ARÈNE.

X.

L'HÉRITAGE DE L'ONCLE CHRISTIAN.

EMILE ERCKMANN et ALEXANDRE CHATRIAN sont nés le premier en 1822 et le second en 1826. Leur vie littéraire a toujours été confondue à un tel point qu'ils en sont arrivés à ne former, pour ainsi dire, qu'une seule personnalité.

Leurs romans militaires et nationaux sont connus du monde entier. Citons parmi les principaux : "Madame Thérèse," "Waterloo," "L'Invasion," "Histoire d'un Conscrit de 1813," "La Guerre," "L'Ami Fritz," etc.

A LA mort de mon digne oncle Christian Hâas, bourgmestre de Lauterbach, j'étais déjà *grand-maître de chapelle* du grand-duc Yéri-Péter et j'avais quinze cents *florins de fixe*, ce qui ne m'empêchait pas, comme on dit, *de tirer le diable par la queue.*

L'oncle Christian, qui savait très bien ma position, ne m'avait jamais envoyé un *kreutzer ;* aussi ne pus-je m'empêcher de répandre des larmes en apprenant sa générosité posthume : j'héritais de lui, hélas ! . . . deux cent cinquante *arpents* de bonnes terres, des vignes, des vergers, un coin de forêt et sa grande maison de Lauterbach.

" Cher oncle, m'écriai-je avec attendrissement, c'est maintenant que je vois toute la profondeur de votre sagesse, et que je vous glorifie de *m'avoir serré les cordons de votre bourse.* L'argent que vous m'auriez envoyé, où serait-il? . . . Il serait au pouvoir des *Philistins* et des *Moabites,* tandis que, par votre prudence, vous avez sauvé la patrie,

comme *Fabius Cunctator*. Honneur à vous, cher oncle Christian, honneur à vous ! "

Ayant dit ces choses bien senties, et beaucoup d'autres non moins touchantes, je partis à cheval pour Lauterbach.

Chose bizarre ! le démon de l'avarice, avec lequel je n'avais jamais rien eu à démêler, faillit alors se rendre maître de mon âme :

" Kasper, me dit-il à l'oreille, te voilà riche ! . . . Jusqu'à présent tu n'as poursuivi que de vains fantômes.

" L'amour, les plaisirs et les arts ne sont que de la fumée. Il faut être bien fou pour s'attacher à la gloire. Il n'y a de solide que les terres, les maisons et les écus placés *sur première hypothèque*. Renonce à tes illusions ! . . . Recule tes fossés, *arrondis* tes champs, entasse tes écus, et tu seras honoré, respecté ; tu deviendras *bourgmestre* comme ton oncle, et les paysans, en te voyant passer, *te tireront le chapeau d'une demi-lieue*, disant : " Voilà monsieur Kasper Hâas . . . l'homme riche . . . le plus gros ' herr ' du pays ! "

Ces idées allaient et venaient dans ma tête, comme les personnages d'une lanterne magique, et je leur trouvais un air grave, raisonnable qui me séduisait.

C'était en plein juillet, l'alouette dévidait dans le ciel son ariette interminable, les moissons ondulaient dans la plaine, les tièdes bouffées de la brise m'apportaient le cri voluptueux de la caille et de la perdrix dans les blés ; le feuillage miroitait au soleil, *la Lauter* murmurait à l'ombre des grands saules vermoulus, et je ne voyais, je n'entendais rien de tout cela : je voulais être bourgmestre, j'arrondissais mon ventre, je soufflais dans mes joues et je murmurais en moi-même : " Voici monsieur Kasper Hâas qui passe . . . l'homme riche . . . le plus gros ' herr ' du pays ! *Hue ! Bletz* . . . hue ! . . ."

Et ma petite jument galopait.

J'étais curieux d'essayer le tricorne et le grand gilet écarlate de maître Christian.

" *S'ils me vont*, me disais-je, à quoi bon en acheter d'autres ? "

Vers quatre heures de l'après-midi, le petit village de Lauterbach m'apparut au fond de la vallée, et ce n'est pas sans attendrissement que j'arrêtai les yeux sur la grande et belle maison de Christian Hâas, ma future résidence, le centre de mes exploitations et de mes propriétés. J'en admirai la situation pittoresque sur la grande route poudreuse, l'immense toiture de bardeaux grisâtres, les hangars couvrant de leurs vastes ailes les charrettes, les charrues et les récoltes ; et, derrière, la *basse-cour*, puis le petit jardin, le verger, les vignes à mi-côte, les prairies dans le lointain.

Je tressaillis d'aise à ce spectacle.

Et comme je descendais la grande rue du village, voilà que les vieilles femmes, *le menton en casse-noisette*, les enfants, la tête nue, ébouriffée, les hommes, coiffés du gros bonnet de loutre, la pipe à chaînette d'argent aux lèvres, voilà que toutes ces bonnes gens me contemplent et me saluent :

" Bonjour, monsieur Kasper ! bonjour, monsieur Hâas."

Et toutes les petites fenêtres se garnissent de figures émerveillées. Je suis déjà chez moi : il me semble toujours avoir été propriétaire, notable de Lauterbach ; ma vie de maître de chapelle n'est plus qu'un rêve, mon enthousiasme pour la musique, une folie de jeunesse ! — *comme* les écus vous modifient les idées d'un homme !

Cependant, je fais halte devant la maison de M. le tabellion Becker. C'est lui qui détient mes titres de propriété et qui doit me les remettre. J'attache mon cheval à l'anneau de la porte, je saute sur le perron ; et le vieux scribe, sa tête chauve découverte, sa maigre échine revêtue d'une

longue robe de chambre verte à *grands ramages*, s'avance sur le seuil pour me recevoir.

" Monsieur Kasper Hâas, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Maître Becker, je suis votre serviteur.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Hâas.

— Après vous, maître Becker, après vous."

Nous traversons le vestibule, et je découvre, au fond d'une petite salle propre et bien aérée, une table confortablement servie, et, près de la table, *une jeune personne* fraîche, gracieuse, les joues enluminées du vermillon de la pudeur.

" Monsieur Kasper Hâas ! " dit le vénérable tabellion.

Je m'incline.

" Ma fille Lothe ! " ajoute le brave homme.

Et tandis que je sens se réveiller en moi mes vieilles inclinations d'artiste, que j'admire le petit nez rose, les lèvres purpurines, les grands yeux bleus de mademoiselle Lothe, sa taille légère, ses petites mains potelées, maître Becker m'invite à prendre place, disant qu'il m'attendait, que mon arrivée était *prévue*, et qu'avant d'entamer les affaires sérieuses, il était bon de se refaire un peu de la route, de se rafraîchir d'un verre de *bordeaux*, etc. ; toutes choses dont j'appréciai la justesse et que j'acceptai de grand cœur.

Nous prenons donc place. Nous causons de la belle nature. Je fais mes réflexions sur le vieux papa, je suppute ce qu'un tabellion peut gagner à Lauterbach.

" Mademoiselle, me ferez-vous la grâce d'accepter une aile de poulet ?

— Monsieur, vous êtes bien bon ; avec plaisir."

Lothe baisse les yeux. Je remplis son verre, elle y trempe ses lèvres roses. Le papa est joyeux, il cause de chasse, de pêche :

" Monsieur Hâas va sans doute *se mettre aux habitudes du pays;* nous avons des garennes bien peuplées, des rivières abondantes en truites. On loue les chasses de l'administration forestière. On passe ses soirées à la *brasserie.* Monsieur l'inspecteur des eaux et forêts est un charmant jeune homme. Monsieur le juge de paix joue supérieurement au whist, etc."

J'écoute . . . Je trouve délicieuse cette vie calme et paisible. Mlle Lothe me paraît fort bien. Elle cause peu, mais son sourire est si bon, si naïf, qu'elle doit être aimante!

Enfin arrive le café . . . le *kirsch-wasser* . . . Mlle Lothe se retire et le vieux scribe passe insensiblement de la fantaisie aux affaires sérieuses. Il me parle des propriétés de mon oncle, et je prête une oreille attentive: pas de testament, pas un legs, pas d'hypothèque: tout est clair, net, régulier. "Heureux Kasper! me dis-je, heureux Kasper!"

Alors nous entrons dans le cabinet du tabellion pour la remise des titres. Cet *air renfermé* de bureau, ces grandes lignes de cartons, ces dossiers, tout cela dissipe les vaines rêveries de la fantaisie amoureuse. Je m'assieds dans un grand fauteuil, et maître Becker, l'air pensif, *chausse ses lunettes* de corne sur son long nez aquilin.

" Voici le titre de vos prairies de l'Eichmatt: vous avez là, monsieur Hâas, cent *arpents* de bonnes terres, les meilleures, les mieux irriguées de la commune; on y fait deux et même trois fauchées par an: c'est un revenu de quatre mille francs. Voici le titre de votre vignoble de Sonnethâl: trente-cinq arpents de vignes; vous faites là, bon an mal an, deux cents hectolitres de *petit vin*, qui se vend sur place de douze à quinze francs l'hectolitre. Les bonnes années compensent les mauvaises. Ceci, monsieur Hâas, est le titre de votre forêt du Romel-

stein : elle contient de cinquante à soixante hectares de *bois taillis* en *plein rapport*. Ceci vous représente vos biens de Hacmatt, ceci vos pâturages de Thiefenthâl. Voici le titre de propriété de la ferme de Grünerwald, et voici celui de votre maison de Lauterbach ; cette maison, la plus grande du village, date du seizième siécle.

— Diable ! maître Becker, *cela ne prouve pas en sa faveur*.

— Au contraire, au contraire : Jean Burckart, comte de Barth, avait établi là sa résidence de chasse. Il est vrai que bien des générations s'y sont succédé depuis, mais on n'a pas négligé les réparations d'entretien ; elle est en parfait état de conservation."

Je remerciai maître Becker de ses explications, et, ayant serré mes titres dans un volumineux portefeuille, que le digne homme voulut bien me prêter, je pris congé de lui, plus convaincu que jamais de ma nouvelle importance.

J'arrive en face de ma maison ; j'introduis la clef dans la serrure, et, frappant du pied la première marche :

" Ceci est à moi ! " m'écriai-je avec enthousiasme.

J'entre dans la salle : " Ceci est à moi ! " J'ouvre les *armoires*, et, voyant le linge amoncelé jusqu'au plafond : " Ceci est à moi ! " Je monte au premier étage et je répète toujours comme un insensé : " Ceci est à moi ! . . . ceci est à moi ! . . . Oui . . . oui . . . je suis propriétaire ! Toutes mes inquiétudes pour l'avenir, toutes mes appréhensions du lendemain sont dissipées ; je figure dans le monde, non plus par mon faible mérite de convention, par un caprice de la mode, mais par la détention réelle, effective, des biens que la foule convoite.

" O poètes ! . . . ô artistes ! . . . qu'êtes vous auprès de ce gros propriétaire qui possède tout, et dont les miettes de la table nourrissent votre inspiration ? Vous n'êtes que l'orne-

ment de son banquet, la distraction de ses ennuis, la fauvette qui chante dans son buisson, la statue qui décore son jardin. Vous n'existez que par lui et pour lui. Pourquoi vous envierait-il les fumées de l'orgueil, de la vanité, lui qui possède les seules réalités de ce monde ? "

En ce moment, si le pauvre maître de chapelle Hâas m'était apparu, *je l'aurais regardé par-dessus l'épaule ;* je me serais demandé : " Quel est ce fou ? . . . qu'a-t-il de commun avec moi ? "

J'ouvris une fenêtre, la nuit approchait, le soleil couchant dorait mes vergers et mes vignes à *perte de vue.* Au sommet de la côte, quelques pierres blanches indiquaient le cimetière.

Je me retournai : une vaste salle gothique, le plafond orné de grosses moulures, s'offrit à mes regards ; j'étais dans le pavillon de chasse du seigneur Burckart.

Une antique *épinette* occupait l'intervalle de deux fenêtres, j'y passai les doigts avec distraction : les cordes détendues s'entre-choquèrent et nasillèrent de l'accent étrange, ironique, des vieilles femmes édentées fredonnant des airs de leur jeunesse.

Au fond de la haute salle se trouvait l'alcôve en demi-voûte, avec ses grands rideaux rouges et son lit à baldaquin. Cette vue me rappela que j'avais couru six heures à cheval, et me déshabillant avec un sourire de satisfaction indicible : " C'est pourtant la première fois, me dis-je, que je vais dormir dans mon *propre lit.*" Et m'étant couché, les yeux tendus sur la plaine immense déjà noyée d'ombres, je sentis mes paupières s'appesantir voluptueusement. Pas une feuille ne murmurait ; au loin, les bruits du village *s'éteignaient un à un,* le soleil avait disparu ; quelques reflets d'or indiquaient sa trace à l'infini. Je m'endormis bientôt.

Or, il était nuit et la lune brillait de tout son éclat, lorsque

je m'éveillai sans cause apparente. Les vagues parfums de l'été arrivaient jusqu'à moi ; la douce odeur du foin nouvellement fauché imprégnait l'air. Je regardai tout surpris, puis je voulus me lever pour fermer la fenêtre ; mais, chose inconcevable, ma tête était parfaitement libre, tandis que mon corps *dormait d'un sommeil de plomb*. A mes efforts pour me lever, pas un muscle ne répondit ; je sentais mes bras étendus près de moi, complètement inertes, mes jambes allongées, immobiles ; ma tête s'agitait en vain !

En ce moment même, la respiration profonde, cadencée du corps, m'effraya ; ma tête retomba sur l'oreiller, épuisée par ses élans : "Suis-je donc paralysé des membres ?" me dis-je avec effroi.

Mes yeux se refermèrent. Je réfléchissais, dans l'épouvante, à ce singulier phénomène, et mes oreilles suivaient les pulsations anxieuses de mon cœur, le murmure précipité du sang sur lequel l'esprit n'avait aucun pouvoir.

"Comment . . . comment . . . repris-je au bout de quelques secondes, mon corps, mon propre corps refuse de m'obéir ! . . . Kasper Hâas, le maître de tant de vignes et de gras pâturages, ne peut pas même remuer cette *misérable motte de terre*, qui cependant est bien à lui ! . . . O Dieu ! . . . qu'est-ce que cela veut dire ?"

Et comme je rêvais de la sorte, un faible bruit attira mon attention ; la porte de mon alcôve *venait de s'ouvrir :* un homme . . . un homme vêtu d'étoffes roides, semblables à du feutre, comme les moines de la *chapelle Saint-Gualber, à Mayence*, le large feutre gris à plume de faucon relevé sur l'oreille, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans des *gants de buffleterie*, venait d'entrer dans la salle. Les bottes évasées de ce personnage remontaient jusqu'au-dessus des genoux ; une lourde chaîne d'or, chargée de décorations, tombait sur sa poitrine.

Son visage brun, osseux, aux yeux caves, avait une expression de tristesse poignante et des teintes verdâtres horribles.

Il traversa la salle d'un pas sec, comme le tic-tac d'une horloge, et, le poing sur la *garde* d'une immense rapière, frappant le parquet du talon, il s'écria : " Ceci est à moi ! . . . à moi . . . Hans Burckart . . . comte de Barth."

On eût dit une vieille machine rouillée grinçant des mots cabalistiques. *J'en avais la chair de poule.*

Mais au même instant la porte en face s'ouvrit, et le comte de Barth disparut dans la pièce voisine, où j'entendis son pas automatique descendre *un escalier qui n'en finissait plus ;* le bruit de ses talons sur chaque marche allait en s'affaiblissant par la distance, comme s'il fût descendu dans les entrailles de la terre.

Et comme j'écoutais encore, n'entendant plus rien, voilà que tout à coup la vaste salle se peuple d'une société nombreuse, l'épinette retentit ; on chante, on célèbre l'amour, le plaisir, le bon vin.

Je regarde, et je vois sur le fond bleuâtre de la lune, des jeunes femmes inclinées nonchalamment autour de l'épinette, de précieux cavaliers, vêtus, comme au temps jadis, de colifichets sans nombre, de dentelles fabuleuses, assis, les jambes croisées, sur des tabourets à crépines d'or, se penchant, hochant la tête, se dandinant, *faisant les jolis cœurs*, le tout si gentiment, d'une façon si coquette, qu'on aurait dit une de ces vieilles *estampes à l'eau-forte* de la très gracieuse *Ecole de Lorraine au seizième siècle.*

Et les petits doigts secs d'une respectable douairière à nez de perroquet claquetaient sur les touches de l'épinette ; les éclats de rire aigus lançaient leurs *fusées* stridentes à droite, à gauche, et se terminaient par un bruit de crécelle détraquée, à *vous faire hérisser les cheveux sur la nuque.*

Tout ce monde de folie, de savoir-vivre *quintessencié* et d'élégance surannée exhalait là ses eaux de rose et de réséda tournées au vinaigre.

Je fis de nouveaux efforts vraiment surhumains pour me débarrasser de ce cauchemar . . . Impossible ! mais au même instant une des jeunes élégantes s'écria :

“ Messeigneurs, vous êtes ici chez vous . . . Ce domaine . . . ”

Elle n'eut pas le temps de finir . . . un silence de mort suivit ces paroles. — Je regardai . . . la fantasmagorie avait disparu !

Alors un son de trompe frappa mes oreilles. Des chevaux piaffaient au dehors, des chiens aboyaient, et la lune calme, méditative, regardait toujours au fond de mon alcôve.

La porte s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent, et cinquante chasseurs, suivis de jeunes dames, vieilles de deux siècles, à longues robes traînantes, défilèrent majestueusement d'une salle à l'autre. Quatre *vilains* passèrent aussi, soutenant de leurs robustes épaules un brancard à feuilles de chêne, où gisait tout sanglant, l'œil terne et la *défense* écumeuse, un énorme sanglier.

J'entendis les fanfares redoubler au dehors, puis s'éteindre comme un soupir dans les bois . . . puis . . . rien !

Et comme je rêvais à cette vision étrange, regardant par hasard dans l'ombre silencieuse, je vis avec stupeur la scène occupée par une de ces vieilles familles protestantes d'autrefois, calmes, dignes et solennelles dans leurs mœurs.

Là se trouvaient le patriarche à tête blanche, lisant la grande Bible ; la vieille mère, haute et pâle, *filant le chanvre du ménage*, droite comme un fuseau, le collet monté jusqu'aux oreilles, la taille serrée de bandelettes de ratine noire ; puis les enfants joufflus, l'œil rêveur, accoudés sur la table dans le

plus profond silence, le vieux chien de berger attentif à la lecture, la vieille horloge dans son étui de noyer, comptant les secondes; et plus loin, dans l'ombre, quelques figures de jeunes filles, quelques bruns visages de jeunes gens à feutre noir et camisole de bure, discutant sur l'histoire de Jacob et de Rachel, en forme de déclaration d'amour.

Que vous dirais-je encore, mes chers amis? Durant les heures suivantes je vis vingt autres générations se succéder dans l'antique castel de Hans Burckart: des chrétiens et des juifs, des nobles et des *roturiers*, des ignorants et des savants, des artistes et des êtres prosaïques . . . Et tous proclamaient leur légitime propriété, tous se croyaient maîtres souverains et définitifs de la *baraque!* — Hélas! un souffle de la mort les mettait à la porte.

J'avais fini par m'habituer à cette étrange fantasmagorie. Chaque fois que l'un de ces braves gens s'écriait: "Ceci est à moi!" je me prenais à rire et je murmurais: "Attends, camarade, attends, tu vas t'évanouir, comme les autres!"

Enfin j'étais las, quand au loin, bien loin, le coq chanta: le chant du coq annonce le jour; sa voix perçante réveille les êtres endormis.

Les feuilles s'agitèrent, un frisson parcourut mon corps; je sentis mes membres se détacher de ma couche, et, me relevant sur le coude, mes regards s'étendirent avec ravissement sur la campagne silencieuse. Mais ce que je vis *n'était guère propre à me réjouir.*

En effet, le long du petit sentier qui mène au cimetière, montait toute la procession des fantômes que j'avais vus pendant la nuit. Elle s'avançait pas à pas vers la porte vermoulue de l'enceinte; cette marche silencieuse, sous les teintes vagues, indécises du crépuscule naissant, avait quelque chose d'épouvantable.

Et comme je restais là, plus mort que vif, la bouche béante, le front baigné de sueur froide, la tête du cortège sembla se fondre dans les vieux saules pleureurs.

Il ne restait plus qu'un petit nombre de spectres, et je commencais à reprendre haleine, quand mon oncle Christian, qui se trouvait le dernier, me parut se retourner sous la vieille porte moussue et me faire signe de venir ! Une voix lointaine, ironique, me criait :

"Kasper . . . Kasper . . . viens . . . cette terre est à nous ! . . . "

Puis tout disparut.

Une bande de pourpre étendue à l'horizon annonçait le jour.

Il est inutile de vous dire que je ne profitai pas de l'invitation de maître Christian Hâas. Il faudra qu'un autre personnage me fasse signe à plusieurs reprises de venir, pour me forcer de prendre ce chemin. Toutefois, je dois vous avouer que le souvenir de mon séjour au castel de Burckart a modifié singulièrement la bonne opinion que j'avais conçue de ma nouvelle importance ; car la vision de cette nuit singulière me paraît signifier que si la terre, les vergers, les prairies ne passent pas, les propriétaires passent ! . . . chose qui fait dresser les cheveux sur la tête, lorsqu'on y réfléchit sérieusement.

Aussi, loin de m'endormir dans *les délices de Capoue*, je me suis remis à la musique, et je compte faire jouer l'année prochaine, sur le grand théâtre de Berlin, un opéra *dont vous me donnerez des nouvelles*.

En définitive, la gloire, que les gens positifs traitent de chimère, est encore la plus solide de toutes les propriétés, elle ne finit pas avec la vie, au contraire, la mort la confirme et lui donne un nouveau lustre !

Supposons, par exemple, qu'Homère revienne en ce monde : personne ne songerait certainement à lui contester le mérite d'avoir fait l'Iliade, et chacun de nous s'efforcerait de rendre à ce grand homme les honneurs qui lui sont dus. Mais si, par hasard, le plus riche propriétaire de ce temps-là venait réclamer les champs, les forêts, les pâturages qui faisaient son orgueil, *il y a dix à parier contre un* qu'il serait reçu comme un voleur, et qu'il périrait misérablement sous le bâton.

ERCKMANN-CHATRIAN.

XI.

COLAS, COLASSE ET COLETTE.

JULES SIMON, qui vient de publier (Novembre, 1889) un charmant recueil de souvenirs intitulé "Mémoires des Autres," dont nous extrayons le morceau suivant, est né à Lorient en 1814.

Son nom est universellement connu, et le rôle politique qu'il a joué après la chute de l'empire aussi bien que ses enseignements philosophiques lui ont créé une réputation immense.

Il a publié "Histoire de l'Ecole d'Alexandrie;" "Le Devoir" (1854); "La Religion naturelle" (1856); "La Liberté de Conscience" (1857), etc.

Il est membre de l'Académie française.

J'AI beaucoup connu à *Lorient*, il y a soixante-cinq ans, un pâtissier nommé M. Colasse, qui demeurait dans la rue du Port, à quelques pas de *la Bôve;* tous mes camarades de ce temps-là l'ont connu. C'était un homme qui faisait des tartelettes admirables. Les unes étaient remplies de *frangipane*, et les autres d'une délicieuse confiture de groseilles. Elles coûtaient un sou, mais *on en avait pour son argent.*

Colasse était célèbre parmi nous pour les tartelettes et, parmi ses concitoyens plus avancés en âge, pour son voyage à Paris. Quand Colasse faisait la cour à Philomène (Mme Colasse s'appelait Philomène; c'était le nom qu'on lui donnait généralement; on disait: "Philomène et M. Colasse." Ce n'était pas très révérencieux. Cela provenait, je suppose, de ce que Philomène se tenait ordinairement derrière une

fenêtre ouverte, avec un *tablier blanc à pièce

tte*, et des fausses manches, et de là nous passait toute la journée des tartelettes qu'elle saupoudrait de beau sucre blanc, et que nous recevions dans la rue. Si elle nous avait laissé entrer chez elle, jugez donc! *à dix heures et à quatre heures*, la boutique aurait été encombrée. Non, elle nous servait par la fenêtre, ce qui était bien plus pratique pour elle, et tout aussi commode pour nous. C'était à proprement parler une marchande des rues, tandis que M. Colasse était juge suppléant au tribunal de Commerce), quand donc Colasse faisait la cour à Philomène, il lui avait promis un voyage à Paris pour cadeau de noce; non pas un voyage à faire là, *sur-le-champ*, aussitôt après la cérémonie, mais un voyage qui viendrait en son temps, quand on aurait fait des économies.

— Est-ce bien vrai? disait Philomène.

— Je vous le jure, disait Colasse. *Dussé-je* faire des tartelettes nuit et jour, je vous conduirai à Paris; c'est décidé.

Elle l'épousa.

Ils n'avaient rien. Toute leur fortune consistait en un très modeste mobilier: un lit, une table, quatre chaises, dans leur chambre; un comptoir, une table, quatre chaises dans la boutique. Joignez-y le four, *le rouleau à pâte*, deux moules pour faire des *lampions à la crême* et des *pâtés de veau*, c'était tout, et *ce n'était guère.* Mais Philomène n'était pas depuis trois mois à sa fenêtre, qu'elle était l'amie de cœur de tous les enfants de la ville. Je dois dire qu'outre ses tartelettes, elle vendait aussi des *berlingots*.

Il y avait bien peu de gens à Lorient qui fussent allés a Paris. On allait plutôt à *Chandernagor* ou à *Pondichéry*. J'avais mon oncle Fontaine qui était allé jusqu'en Chine; il n'en était pas plus fier pour cela; mais *il se serait joliment pavané* s'il était allé à Paris. Il serait devenu le moniteur

de la mode, le roi des élégances ; on aurait bu évidemment ses paroles, tandis qu'on l'écoutait à peine quand il parlait de Madagascar ou du cap de Bonne-Espérance. Qui est-ce qui ne connaît pas le Cap? Mais Paris, c'est une autre affaire.

Une voiture partait de Lorient tous les lundis et tous les jeudis, à six heures du matin. On dînait à *Vannes*, chez Vincent, et l'on *filait* directement sur *Rennes*, où l'on arrivait le lendemain matin. Là, il fallait attendre la voiture de *Saint-Brieuc*. A dix heures, tous les voyageurs s'empilaient dans une diligence de la *Compagnie Laffitte et Caillard*, qui ne voyageait pas la nuit. On couchait à *Laval* et à *Alençon ;* et si l'on était parti le lundi, on arrivait tout droit à Paris le jeudi sur les cinq heures du soir, en trois nuits et quatre jours, sans trop de fatigue.

Mais voyez mon étourderie ! Je vous raconte là le voyage que j'ai fait en 1831. M. et Mme Colasse ont fait le leur en 1812. De 1812 à 1831, les progrès de la messagerie ont été énormes. On n'avait pas l'idée, en 1812, d'aller de Lorient à Rennes en un jour et une nuit, par la raison que personne ne voyageait la nuit. La voiture aurait versé, les loups vous auraient mordus, les brigands vous auraient massacrés. On couchait à Vannes, à Laval, à Mayenne, à Alençon, à Mantes. Cela prenait huit grands jours ; juste deux jours de moins qu'il ne faut à présent pour aller en Amérique, et l'on disait :

— La Bretagne n'est pas déjà *si arriérée :* on va de Brest à Paris en dix jours.

Colasse *ruminait* cet itinéraire ; il faisait ses calculs : huit jours pour aller, huit jours pour rester, huit jours pour revenir ; total vingt-quatre jours, et en réalité vingt-six pour des *Bas-Bretons bretonnants*, comme Colasse et sa femme, car il

y avait deux dimanches pendant lesquels il fallait s'arrêter, et aller aux vêpres et à la messe.

Les prix étaient fort élevés : un petit écu (3 francs) par personne pour aller à Vannes dans la *rotonde*, un écu de six livres pour aller de Vannes à Rennes, et vingt-quatre livres de Rennes à Paris. En tout, pour les deux Colasse, aller et retour, cent-trente-deux livres, sans compter les *pourboires* aux postillons, et la *bonne-main* du conducteur.

Nos deux futurs explorateurs avaient aussi étudié la question de l'auberge pendant la route, et de l'auberge à Paris. Pour la route, ils connaissaient leur affaire sur le bout du doigt ; trente sous par repas et par personne, jusqu'à Vannes inclusivement ; total une pièce de six livres pour la journée. La couchée en sus. Les voyageurs qui dormaient dans la chambre commune avaient leur lit pour rien ; mais ils voulaient une chambre pour eux seuls : c'était deux francs. Cet ensemble de frais représentait la somme énorme de huit francs par jour, et dix francs à partir de Rennes. Dix francs de ce temps-là, c'est trente francs de ce temps-ci. Les renseignements sur les dépenses à faire dans Paris étaient *on ne peut plus vagues*. M. Kerisouët, capitaine de brick, un grade supprimé depuis ce temps-là et qui était quelque chose comme chef de bataillon dans la ligne, *descendait* à l'hôtel de l'Amirauté, et dépensait quinze livres dix sous par jour ; oui, ma chère ! mais le père Dorval, *second maître* de la Sainte-Barbe, qui l'accompagnait dans son voyage, avait trouvé arrangement pour trois livres dix sous. Pas possible de vivre à moins, c'était la dernière limite. Toutes ces dépenses accumulées pendant la durée de vingt-six jours, et la diminution probable de leurs recettes à Lorient, leur donnaient le frisson, sans ébranler leur courage.

Ils avaient mis des années et des années à mûrir leur plan

dans toutes ses parties. On en riait dans la ville. On disait à Philomène, en passant devant sa fenêtre :

— Où êtes-vous ?

Elle, toujours de bonne humeur, répondait :

— A *Mantes*, nous approchons.

Et plus tard :

— La visite est faite ; il s'agit de revenir.

Ils découvrirent très vite qu'ils pouvaient supprimer un des deux repas à l'auberge en mangeant du pain et du fromage.

— Mais toi, Philomène, tu prendras ta tasse de café au lait.

— Jamais de la vie ; est-ce que tu plaisantes ?

M. Colasse avait un chariot fort propre et bien suspendu, avec lequel il allait à *Hennebont, le jour des Vœux ;* à *Quimperlé*, quelquefois même à *Quimper* ou à Vannes les jours de foire, pour vendre de pâtés et des tartelettes. Cet équipage était traîné par une bonne jument, qu'il appelait Colette, et *qui faisait ses amours.* L'idée lui vint qu'il ne serait pas plus coûteux d'aller jusqu'à Paris dans sa carriole.

— Nous n'aurons que les frais d'auberge à payer.

— Mais Colette ne fera pas cent quarante lieues en dix jours.

— Ni même en quinze ! *Nous en serons quittes pour* prolonger nos vacances.

— Abandonner la maison pendant six semaines !

— Ce ne sera qu'une fois dans toute notre vie.

— Va pour six semaines.

— Et nous serons chez nous tout le temps, dans notre voiture et avec Colette.

— Et je mettrai des provisions dans un grand panier.

— Et le vendredi, nous mangerons des oignons et des œufs durs.

Vous auriez dit deux enfants.

M. Colasse avait pris chez lui le fils de son frère, qui se nommait Colas de son petit nom ; Colas Colasse, naturellement, mais on l'appelait Colas, pour le distinguer de son oncle. Il lui avait donné une éducation si soignée, qu'il faisait les berlingots et les meringues dans la perfection.

— Il ne m'égale pas pour les tartelettes, disait M. Colasse ; mais c'était pure vanterie de sa part ; le garçon était ce qui s'appelle un bon pâtissier. D'ailleurs, *rangé comme une jeune fille*, honnête, *au courant des écritures ;* on pouvait sans inquiétude lui laisser la maison pendant six semaines. Elle serait un jour à lui, puisque Colasse et Philomène n'avaient pas d'enfants.

— Nous nous aimons comme au premier jour, disait-elle : mais j'aurai quarante-cinq ans *à la Victoire.*

Elle n'en paraissait pas quarante. Elle avait été fort jolie et était encore agréable à voir. Elle respirait la douceur et la bonne humeur. Quant à Colasse, tout le monde l'aimait dans Lorient, les enfants à cause de ses tartelettes et les grands à cause de sa probité, de sa gaieté et de son innocence. On disait de lui : *" C'est la bête au bon Dieu."*

Enfin, le grand jour vint. On passa l'avant-veille à faire l'inventaire du magasin, la veille à entendre une messe que Philomène fit dire à l'eglise de la Congrégation, et à faire visite à tous les amis. Le lundi matin, Colette fut attelée à la voiture ; Colette bien pansée, la voiture bien lavée, les paquets bien ficelés. On embrassa Colas à trois ou quatre reprises, on monta lestement dans la carriole, qui était bien garnie de rideaux de cuir et Colasse, non sans regarder bien des fois en arrière, traversa les rues de la ville, encore désertes à six heures du matin, et enfila d'un trot relevé la promenade du Châtelet.

Tout alla bien pendant les premiers jours du voyage, et tout n'alla pas trop mal pendant les derniers. Le séjour à Vannes fut plein de délices pour Philomène. Elle visita l'Eglise de Saint-Paterne, l'église du Mené, et assista à la *messe canoniale* dans la cathédrale de Saint-Pierre. C'est là qu'elle entendit un orgue pour la première fois. Rennes lui plut beaucoup moins. Elle jugea avec raison que la cathédrale de Sainte-Mélaine était très inférieure à celle de Vannes. Elle admira beaucoup le palais de justice; mais elle n'était connaisseuse *qu'en fait d'églises;* et la ville qui avait les plus belles églises était pour elle la reine de villes. Elle questionnait tous les gens instruits qu'elle rencontrait sur les églises de Paris. Il y en avait par douzaine. On lui avait surtout parlé de Notre-Dame, de Saint-Eustache et de Saint-Sulpice; mais il y en avait peut-être quarante autres et toutes très belles! Par exemple, ce qui manquait à Paris, c'était la mer. La Seine, quelque belle qu'elle fût, ne pouvait pas *en dédommager.* Elle n'était peut-être pas plus large que le *Scorff* devant *les chantiers de Caudan.*

Ce que Colasse voulait voir, lui, c'était une revue passée par l'empereur au Champ de Mars: deux cents tambours roulant à la fois sous le commandement d'un seul tambour-major. L'empereur était son homme. Il aurait mieux aimé le roi; mais puisque le roi était mort, il était corps et âme à l'empereur "qui avait relevé les autels." Il ne le disait pas tout haut à Lorient, à cause de son commerce; mais à présent, entre Mayenne et Alençon, seul dans sa propre carriole avec Philomène, il donnait librement carrière à ses opinions, et ses opinions pouvaient se résumer ainsi: "Vive l'empereur, puisque malheureusement, c'est lui qui, à présent, est le roi!"

Mais voyez-vous, mon ami, *on a beau aimer* sa femme, on

a beau aimer son mari, vingt jours de solitude à deux, quand *on frise* la cinquantaine, c'est beaucoup de tête-à-tête; on finit par épuiser tous les sujets de conversation. On a beau se sentir heureux de voir le monde; rien ne ressemble autant à une plaine normande qu'une autre plaine normande, surtout quand on a l'habitude de ne considérer la campagne qu'au point de vue de son *rendement* en blé ou en pommes. On a beau ménager Colette et diminuer de plus en plus les étapes; elle commence à être terriblement harassée, la pauvre bête, et Colasse se demande tous les matins, en l'attelant, s'il ne ferait pas bien de lui donner deux ou trois jours de repos. Philomène répond, en soupirant légèrement, que deux ou trois jours à *Mortagne*, — dont l'église, comparée à Saint-Paterne, de Vannes, ou à Toussaint, de Rennes, a l'air d'une grange à battre, — ce serait d'un ennui mortel.

La petite caravane avance tristement, à pas comptés. Colette a l'oreille basse, Philomène essaye de dormir ou bâille à se démantibuler la mâchoire. Colasse ne fait que siffloter. Il descend à chaque instant "*pour se dégourdir*," puis il remonte pour se "*délasser*," puis il descend de nouveau, caresse Colette et remarque qu'elle est en sueur.

— Est-ce qu'elle ne marche pas un peu *bas?*

Il lui souffle dans les naseaux. Il lui donne un morceau de pain, de son propre pain. D'ailleurs, il n'a plus d'appétit. Toujours du *pain rassis* et de la viande froide, c'est un triste régal pour un pâtissier accoutumé aux bons morceaux.

On leur avait dit de faire bien attention à Versailles, qu'il y avait là un palais superbe.

— Et les églises? avait dit Mme Philomène.

— Oh! les églises sont très ordinaires.

Ils passèrent entre le grand escalier et la *pièce d'eau* des

Suisses, et virent une aile du palais au-dessus de l'Orangerie.

— Tiens ! dit Colasse, la maison n'est pas finie ; elle n'a pas de toit.

Ils s'arrêtèrent dans la rue des Chantiers pour faire reposer Colette, et n'y virent que des chantiers de bois à brûler et des auberges de rouliers.

— Versailles, ce n'est pas grand'chose.

La route pavée les cahotait horriblement.

— Ils ne savent pas paver dans ce pays-ci, disait Philomène. S'ils venaient à Lorient, ils sauraient ce que c'est qu'un pavé proprement tenu.

Depuis longtemps ils avaient cessé de dire bonjour aux passants comme cela se fait en Bretagne, parce qu'on ne leur répondait pas. Cette indifférence leur pesait.

— Quels sauvages ! ne sommes-nous pas tous chrétiens ?

Ils se rencontrèrent, à partir de *Sèvres*, avec des voitures de maraîchers qui revenaient de la halle. Colasse avait fort à faire pour ne pas *accrocher* à chaque instant.

— Prends donc garde ! disait Philomène.

— Je fais de mon mieux, répondait Colasse.

— Tiens, voilà une charrette à gauche.

— Et un fourgon à droite.

— On est si tranquille dans les rues de Lorient ! Pas un embarras. On n'a qu'à marcher tout droit devant soi. C'est Colette qui voudrait y être ! Elle est mal dans toutes ces écuries.

— Et nous aussi, dans leurs auberges. Ils ne savent pas seulement ce que c'est qu'une *couette de plumes*. J'ai les reins à demi brisés.

Philomène pensait à sa boutique, où une fille de service trônait à sa place. La *rentrée allait venir ;* et tous les col-

légiens, que diraient-ils en ne la voyant pas sourire à sa fenêtre? Enfin! cela durera pas toujours.

— Dis donc, Colasse, est-il bien nécessaire de rester huit jours à Paris?

— C'est pour Colette.

— Mais elle est restée deux jours à Prez-en-Pail.

— M'est avis que quatre jours à Paris lui suffiraient.

— Peut-être deux.

— En deux jours, tu ne pourras pas voir toutes les églises.

— J'en ai tant vu! C'est plutôt toi. Il n'y aura pas comme ça une revue à point nommé.

— Et si l'empereur n'est pas à Paris!

— Le garçon d'écurie m'a dit hier qu'il était à Moscou. Est-ce que c'est bien loin?

— Hé! là-bas, prenez donc garde, vous allez m'accrocher, crie une voix en colère.

— Avez-vous l'idée de casser mon haquet? crie un portefaix attelé à une brouette.

— Défaites vos malles, dit un douanier.

— Qu'est-ce que tout cela? s'écrie Philomène.

— C'est Paris, voilà Paris! répond Colasse.

— Ma foi, dit Philomène en regardant les alentours de la *barrière* des Bonshommes, ce n'est pas beau.

— On dirait la vieille ville d'Hennebont.

— Oh! la vieille ville, dit Philomène, qui veut être impartiale, la vieille ville, est tout en hauteur. Il faut monter, descendre. C'est très dangereux. Ici on va de *plain-pied.*

— Allons, allons, les malles! répètent les douaniers, et ils en jettent une par terre au risque de la briser. La clef!

— Je la cherche.

— Dépêchez-vous!

— Je ne la trouve pas.

Le douanier prend un coin et un marteau pour faire sauter la serrure.

— Que diable ! dit Colasse qui perd un peu de son sang-froid, donnez-moi le temps.

— Alors, ôtez-vous du chemin.

— Je ne demande pas mieux.

Et il fouette Colette pour la pousser en avant.

— Minute ! mon garçon. Vous voulez entrer *avant la visite.* Savez-vous que je vais vous mener *au poste ?* Allons, en arrière ! et attendez votre tour. C'est le grand moment de la sortie.

— Y en aura-t-il pour longtemps ?

— Pour une heure, dit le brigadier, qui voit à qui il a affaire.

Colasse va se mettre derrière la file des charrettes arrivantes qui s'est formée pendant qu'il parlementait, et il voit la file des charrettes partantes se dérouler lentement à côté de lui. Le temps lui parait d'une longueur ! Et Philomène est d'une humeur !

— Si j'avais su cela, dit-elle, c'est moi qui n'aurais pas quitté Lorient !

— Ni moi non plus, dit Colasse. On n'est jamais bien hors de chez soi.

— Eh ! dites-moi, madame, dit Philomène à une dame qui est derrière elle, juchée sur *l'impériale* d'un chariot rempli de paquets de linge ; est-ce que vous connaissez bien Paris ?

— Si je connais Paris ? comme ma poche, je suis blanchisseuse ?

— Y a-t-il partout autant de monde et de charrettes ?

— Deux fois plus dans le quartier Saint-Martin.

— Et l'église de Notre-Dame, est-ce vraiment bien beau.

— Notre-Dame ? Connais pas.

— Est-il possible ! Vous venez tous les jours à Paris, et vous ne connaissez pas Notre-Dame ?

— Non, non ; pas tous les jours : les mercredi et samedi seulement. Ma paroisse est Saint-Nicolas, de Sèvres. Bonsoir, voisine ; je passe devant vous puisque vous restez-là. Drôles de gens tout de même ; on dirait qu'ils ont pris racine sur la route.

— Philomène, sais-tu une idée qui me pousse ?

— Oui, dit-elle, tu commences à en avoir assez de Paris.

— Justement.

— Moi de même, et je pense que nous serions joliment bien à Lorient, dans l'arrière-boutique, pour manger nos sardines grillées et nos *crêpes de sarrasin* avec ce *gros bêta* de Colas.

— Après tout, nous sommes nos maîtres. Personne ne peut nous empêcher de partir d'ici. Les douaniers qui sont là-bas à fouiller le monde, et qui ne font que rire en nous regardant, n'ont pas le droit de toucher à nos affaires si nous retournons à Versailles.

— Et à Vannes.

— Et à Lorient.

— *Pour un rien je leur brûlerais la politesse.*

— Nous serions chez nous dans vingt jours d'ici. Voilà près d'un mois que nous sommes dehors.

— Je ne sais pas comment nous avons eu l'idée de *nous tant remuer* pour voir ces sales maisons.

— On dit qu'il y en a par milliers !

— Et puis après ? Si c'est toujours la même chose !

— Philomène ! est-ce dit ?

— C'est dit.

— En avant pour la rue du Port ! Allons, hue ! Colette.

Colette tourne le dos à Paris. Philomène fait à Paris une

moue dédaigneuse. Colasse redevient gamin, et *lui fait la nique* en appuyant ses deux mains sur son nez :

— Ma foi, dit-il, je n'ai jamais eu le cœur si content.

Plus ils se rapprochent de Lorient, et plus ils sont remplis d'aise. Aux alentours de Vitré, ils reniflent l'air du pays. Comme leur *boursicot est encore bien garni*, ils voyagent en grands seigneurs. Ils descendent à Rennes à l'hôtel Piré, rendez-vous des fermiers et des bourgeois comme il faut. Ils restent tout un jour chez Vincent, à Vannes, pour faire respirer Colette. Un jour aussi à *Auray*, chez Morifin, qui tient le *Pavillon d'en bas*, parce que Philomène tient à aller jusqu'à Sainte-Anne pour remercier la Vierge de sa protection pendant leur voyage. Ils y vont à pied, et ils entourent la chapelle de ces *ficelles enduites de cire* qu'on appelle de la bougie à Sainte-Anne, et partout ailleurs des *rats de cave*. Le lendemain ils sont à Lorient, parfaitement heureux d'y être, et plus heureux encore d'avoir fait leur fameux voyage.

— J'avais juré de faire le voyage de Paris, et je l'ai fait, dit Colasse, en frappant sur sa cuisse de l'air d'un homme qui célèbre ses propres exploits.

Il commence le soir même un récit de ses aventures qui ne doit finir qu'avec la vie. Ce qu'il a vu de merveilles est inconcevable. Philomène en a vu encore davantage. Le plus curieux de tout, c'est qu'ils n'inventent rien. Un Breton n'est pas un *Gascon*. Colas écoute de toutes ses oreilles. Il se sent rempli d'un respect nouveau pour ses excellents parents. Ce ne sont plus des gens de province ; ils ont vu Paris ! ou tout au moins la barrière des Bonshommes. Ce respect est partagé par tous ceux qui les entourent. On s'étonne qu'un si grand personnage consente à faire des tartelettes. Il les fait avec plus de perfection depuis son retour.

Les gens de Paris vous ont *un tour de main* que les simples provinciaux n'attrapent jamais.

Je vous ai conté une histoire de mon temps, qui est le vieux temps. Cette année, tous les Lorientais sont montés sur la tour Eiffel.

JULES SIMON.

XII.

LA FÊTE DE MARTHE.

QU'EST-CE que tu me donneras pour ma *fête*, avait demandé Marthe?

Et Raymond lui avait répondu:

— Tout ce que tu voudras!

On ne pouvait pas mieux dire. Marthe et Raymond étaient mariés depuis un peu moins d'un an. Ils étaient jeunes tous deux, tous deux de bonne mine et de bon caractère. *Ils avaient largement de quoi vivre*, ce qui ne gâte rien, et comme leurs parents avaient su leur assurer des rentes, ils n'avaient jamais eu le souci de songer au lendemain et tenaient honorablement leur place parmi les heureux de ce monde.

Le grand jour approchait; on avait souvent causé du cadeau. Il y avait, dans un petit portefeuille de maroquin bleu trois mille francs tout prêts pour cette destination. Il n'y avait plus qu'à choisir, mais ce choix Marthe voulait se le réserver, *elle ne tenait pas à une surprise* et préférait de beaucoup acheter quelque chose qui fût bien à son goût. Puisque son mari la laissait libre d'agir à sa guise, c'était bien le moins qu'elle pût en profiter.

Seulement, elle hésitait et n'avait pas encore *pris parti*.

Elle était tentée tour à tour par un bracelet d'une forme exquise, par de merveilleuses dentelles et par un vieux *bahut*

Renaissance aux fines sculptures, à l'ébène incrusté d'ivoire, qui aurait fait l'honneur et la parure de son salon.

Et dans la matinée, elle avait été avec Raymond chez les trois marchands, regardant minutieusement chaque chose et ne parvenant qu'à augmenter son indécision.

Elle en était presque fâchée et le sourire de son mari semblait lui reprocher doucement de ne pas savoir ce qu'elle voulait.

— Eh bien ! dit-elle, je me déciderai demain. Il fait aujourd'hui un temps superbe ; allons à la campagne.

— Soit ! répondit Raymond, où irons-nous ?

— N'importe où, pourvu qu'il y ait de l'eau et des grands arbres et que nous puissions faire une promenade en bateau.

Une heure après, les deux époux, — j'allais dire les deux amoureux, — étaient sur les bords de la Seine. C'était un coin de *banlieue* où ils n'étaient pas encore venus, mais ils n'étaient pas embarrassés pour se diriger ; en sortant du chemin de fer et de temps en temps le long de la route, de *vastes affiches* étalaient le plan du pays, indiquant la série des lots de terrain à vendre, le tout illustré de lithographies coloriées avec soin qui représentaient de la façon la plus tentante les points de vue les plus pittoresques.

Il y en avait pour tous les prix, et il fallait ne pas avoir un billet de banque dans sa poche pour résister au désir de devenir propriétaire, si peu que ce fût. Il y avait *jusqu'à une île* que l'on offrait pour trois mille francs.

— Juste ce que tu as dans le porte-feuille, dit Marthe à Raymond.

— Ne vas-tu pas me demander une île pour ta fête ? lui répondit-il ; et tous deux éclatèrent de rire à cette pensée.

Mais il fallait songer à déjeuner. Ensuite on prendrait un bateau et l'on irait faire un tour dans l'île et aux environs.

Justement un restaurant se trouvait à deux pas, avec une vaste terrasse ayant vue sur la rivière et où les nappes bien blanches brillaient au soleil. On se mit à table et Gervaise, une brave fille accorte et avenante, s'empressa de servir les convives, tout en leur disant qu'ils seraient contents de leur promenade et en leur vantant les agréments du pays, et les charmes du canotage, et les bois ombreux, et l'île et ses habitants.

— Bah! il y avait donc des habitants?

— Sans doute. D'abord le père Galibert, un vieux qui passe son temps à pêcher. C'est pour cela qu'il a loué cette *bicoque* que vous apercevez derrière les peupliers. Il vit tout seul sans jamais dire un mot à personne, pas même aux Vincent, auxquels il a sous-loué un bout de terrain.

— Et qu'est-ce qu'ils font, les Vincent?

— Ah! ce sont de pauvres gens qui lui paient soixante francs de loyer par an et qui ont trouvé moyen de se construire une petite cahute dont bien des bourgeois ne voudraient pas pour leur bétail. Le mari est ouvrier au chemin de fer et il gagne tout juste de quoi ne pas mourir de faim avec sa femme et deux enfants.

— Eh bien! après le déjeuner, nous irons faire un tour dans l'île.

— Le bateau sera prêt, répondit Gervaise.

Sitôt le repas fini, on se mit en route, et en quelques coups de rames on aborda dans l'île.

C'était vraiment un endroit délicieux. L'herbe touffue était émaillée de mille fleurettes; aucun sentier n'était tracé. On allait au hasard sous les grands arbres; de temps en temps à travers une *éclaircie*, on apercevait la rivière et les coteaux ensoleillés. Tout cela était ravissant de couleur, de fraîcheur et de calme.

Mais nos promeneurs furent tirés de leur rêverie et ce calme fut bientôt troublé par une voix discordante.

On parlait, on criait même très haut, et sans chercher à écouter il était impossible de ne pas entendre.

— Vous partirez, *que je vous dis!* vous partirez aujourd'hui *même!* . . . Faudra-t-il aller chercher le gendarme pour vous mettre dehors! Ce n'est pas votre mobilier qui vous gênera à emporter! . . . *Il n'y en a pas pour trois francs* et vous me devez deux *termes* . . . deux termes! ça fait trente francs . . . entendez-vous! Puisque j'ai été assez bête pour avoir pitié de vous et ne pas vous expulser il y a trois mois!

Une voix répondait plus bas. On ne distinguait pas bien les paroles, mais on les devinait, car l'autre voix reprenait violente, emportée :

— Non! je ne vous accorderai pas du temps. Ce serait encore à recommencer. Qu'est-ce qui peut arriver de bon à des gens comme vous! Les pièces de cent sous ne tombent pas du ciel! Est-ce que vous attendez *le gros lot du Panama?* Allons! c'est dit, je vais à la pêche, et qu'en revenant je ne vous trouve pas ici.

Marthe et Raymond s'étaient arrêtés. Ils se regardaient sans rien dire et leur physionomie était devenue sérieuse. Un homme passa auprès d'eux, haussant les épaules et grognant entre ses dents. C'était ce Galibert dont on leur avait parlé. Ils firent quelques pas et ils se trouvèrent en présence des autres, les Vincent, comme on leur avait dit.

Ils étaient là, mornes, accablés par leur malheur, ne sachant pas où ils coucheraient le soir; les enfants, un petit garçon qui pouvait avoir une dizaine d'années et une petite fille qui en avait sept ou huit, pleuraient. Le père et la mère regardaient tristement le modeste abri qui à cette

heure leur semblait un palais et les quelques légumes qui les aidaient à vivre. Le petit garçon secouait pour la dernière fois un prunier d'où tombaient quelques fruits à peine mûrs, et la petite fille cueillait deux roses qui s'épanouissaient dans tout leur éclat, aussi belles que dans le plus riche jardin, car les fleurs ne sont pas fières et poussent aussi bien pour les pauvres gens que pour les autres.

— *Il y a donc des gens* qui n'ont pas trente francs, murmura Marthe à l'oreille de son mari. Elle avait pris son portemonnaie, mais à l'aspect de cette misère *digne*, de ce malheur qui semblait immérité, une idée lui vint tout à coup, et il lui parut qu'il y avait mieux à faire que de laisser tomber une aumône.

— Allons-nous-en, dit-elle d'une voix émue à Raymond qui, d'un regard, avait compris son projet, et sans perdre de temps, ils regagnèrent le bateau qui les attendait et se firent ramener sur la rive.

Marthe, prenant le bras de son mari; marcha vivement du côté de la gare; c'est là qu'ils avaient remarqué en arrivant les annonces des locations. Le nom du notaire chargé des ventes y était indiqué et son *étude* n'était pas loin.

Les deux époux y furent bien vite arrivés. Marthe, un peu pâle d'ordinaire, avait le teint animé par la marche; quand elle entra dans l'étude elle était vraiment ravissante et ce fut comme un éblouissement. Le principal et le second clerc se levèrent en même temps pour offrir des sièges à leurs clients, quant *au petit clerc*, dans son effarement, il laissa tomber un gros *pâté* sur une *feuille de timbre de* 60 *centimes*. On attendit un moment le patron qui était en conférence avec des héritiers, puis on entra dans son cabinet où sur un papier de tenture vert bouteille étaient épinglées des affiches de ventes d'immeubles, de licitation, etc.

— Monsieur, dit Marthe au notaire en prenant à peine le temps de s'asseoir, nous venons pour acheter l'île . . .

— Très bien, madame . . . Je . . .

— Donnez, mon ami, continua Marthe en demandant du geste à son mari le petit portefeuille d'où elle tira trois billets de banque qu'elle plaça sur la table . . .

— Mais, madame, dit le notaire en souriant, on ne paye pas d'avance . . . Je ne sais même pas encore à qui j'ai l'honneur de parler . . .

— C'est inutile.

— Comment, inutile ! . . . mais nous n'avons pas coutume de *dresser des actes* anonymes . . . et . . .

— Connaissez-vous les Vincent ?

— Les Vincent ?

— Oui . . . qui habitent l'île . . .

— Mais oui, madame, répondit le notaire, un peu surpris par cette façon insolite de traiter les affaires . . . Ils sont là depuis deux ans. *Il n'y a rien à dire sur leur compte* . . . le garçon fait quelquefois des commissions pour moi.

— Eh bien ! répartit vivement Marthe, c'est pour eux que nous achetons. Si vous voulez inscrire leurs noms . . .

— Ah ! . . . c'est pour eux . . . fit le notaire de plus en plus surpris, mais au moins faut-il le temps de rédiger un acte . . . et se tournant vers Raymond : Monsieur est là pour vous dire, car il le sait probablement, que les affaires de ce genre ne se traitent pas avec autant de rapidité.

— N'importe, monsieur, faites au plus vite, répondit Marthe en se levant d'un mouvement d'impatience, et comme elle était près de la fenêtre, ah ! tenez, dit-elle, les voilà justement.

— Qui donc ? répartit le notaire, toujours calme.

— Les Vincent. Ils viennent chez vous . . .

Raymond prenant alors la parole demanda si l'on ne pouvait pas seulement, en attendant la *réalisation de l'acte*, rédiger une quittance, une promesse de vente . . .

— Parfaitement, monsieur, tout est possible . . . mais encore faut-il le temps . . . depuis douze ans que je suis notaire . . .

— Monsieur, interrompit Marthe, puisque ces pauvres gens sont là . . . je vous serais très obligée de les faire entrer . . .

— Soit, madame.

Et le patron sonna.

Le petit clerc parut, regardant toujours la belle dame, ce qui lui valut une réprimande, puis il expliqua que Vincent, expulsé par Galibert, était venu à l'étude pour demander ce qu'il pouvait faire.

— Qu'il entre avec sa famille.

Et assurant sur ses tempes les branches d'or de ses lunettes :

— Vincent, dit le notaire, il vous arrive un grand bonheur . . .

— Vous voulez rire de nous, monsieur, et ça n'est pas bien.

— Laissez-moi parler . . . Vincent, vous êtes désormais mon client ; l'île que vous habitiez est votre propriété . . .

— Pas possible . . . mais . . .

— Il n'y a pas de mais . . . Monsieur et madame, — dont j'ignore encore le nom, — ont manifesté *par-devant moi et mon collègue*, — il n'y est pas, mais ça ne fait rien, — l'intention de faire l'acquisition en votre nom, et le prix en a été versé entre mes mains . . . Eh ! bien, est-ce assez clair ? Vous avez l'air de ne pas comprendre ce que je vous dis ?

La vérité est que les pauvres gens avaient quelque peine à revenir de leur surprise. Enfin, tout s'expliqua . . . C'était bien vrai, ce n'était pas un rêve, au moment où ils se croyaient sans asile, ils étaient riches, ils étaient propriétaires

. . . les larmes leur coulaient des yeux et ils ne trouvaient pas un mot à dire.

Ce fut la petite fille qui rompit la première le silence, et présentant à Marthe les deux roses qu'elle tenait à la main :

— Madame, lui dit-elle, puisque *tu* veux bien que j'en aie d'autres, je peux bien te donner celles-là.

A travers la porte entr'ouverte de l'étude, les clercs n'avaient pas perdu un mot de l'entretien, le petit clerc avait couru tout raconter aux voisins, et quand vers l'heure du dîner Galibert revint de la pêche, les gamins l'attendaient *pour lui faire un charivari*, et les femmes du pays, qui aimaient les Vincent, se mirent à parler toutes à la fois pour lui raconter ce qui était arrivé.

Il eut quelque peine à comprendre, mais quand tout fut éclairci et quand on ajouta d'un air moqueur :

— C'est vous maintenant qui serez leur locataire !

— Jamais, s'écria-t-il fièrement, j'aime mieux m'en aller . . .

Et comme les gamins criaient de plus belle :

— Ah ça ! mais *qu'est-ce qu'ils ont tous après moi ?* Est-ce qu'on ne peut plus se faire payer son *terme*, maintenant ! . . . Est-ce que je n'étais pas dans mon droit ? j'ai la justice pour moi . . .

— Possible ! monsieur Galibert, lui répondit Gervaise, la servante du restaurant qui se trouvait à côté de lui . . . mais dans ce monde, voyez vous . . . il ne suffit pas d'être juste, il faut encore être bon.

Et le soir, en rentrant à Paris, Marthe disait à Raymond, avec son plus charmant sourire :

— Tu vois que j'ai eu raison de ne pas choisir tout de suite ce que tu me donnerais pour ma fête !

C. H. NUITTER.

XIII.

L'ŒUF DE PÂQUES.

I.

J'AVAIS vingt ans et j'étais *maître d'études* au collège de Chantevigne, une vieille petite ville dont les maisons blanchies à la chaux s'étageaient au soleil tout le long du Rhône. Par-dessus les maisons, différents de forme, surmontés d'un coq ou d'une croix, pointaient les clochers de ses innombrables églises ; le tout ceint de *remparts pour rire*, découpés comme des morceaux de dentelle, et dorés comme la croûte d'un pâté.

Par quelle suite de circonstances j'en étais arrivé à occuper cette peu lucrative et peu envieuse situation, permettez-moi de n'en rien dire. L'histoire d'ailleurs ne serait pas neuve ; il est un temps pour beaucoup d'entre nous où si le cœur est riche et la cervelle pleine, la poche est légère et la bourse vide.

Le collège était, comme presque tous ces petits collèges du *Midi*, un ancien bâtiment religieux approprié plus ou moins bien à son nouvel usage. Les couloirs y étaient sombres, tortueux ; les classes avaient encore de faux airs de cellule ; dans le réfectoire, on voyait encore la chaire où jadis chacun des pères blancs s'en venait à son tour faire une pieuse lecture, tandis que les autres, sans parler, mangeaient leur fricot de pommes de terre ou leur ragoût de riz au lait.

L'ordinaire n'était guère changé. Dans la cour, entourée de son préau circulaire, par-dessus les murs montant très haut et où, par endroits, de la mousse se montrait, le soleil semblait ne vouloir jamais descendre.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais ce collège sans soleil, avec ses vieux murs et ses couloirs sombres, avait fini par me plaire. Je m'y trouvais bien ; j'en oubliais le principal, un grand sec, à la barbe rare, dont les lunettes bleues et l'énorme trousseau de clefs semblaient à tout instant surgir derrière vous ; j'en oubliais même mes élèves, un tas de gamins mal peignés, criards et méchants. Et tout cela parce que, un matin, de la fenêtre de ma chambre, j'avais fait une découverte.

II.

C'était un jeudi, j'attendais l'heure de descendre à *l'étude* et je m'étais accoudé à la fenêtre, regardant devant moi s'étager les toits et les cheminées. J'apercevais tout au loin la campagne déjà verte, et à ma droite, le Rhône sur les flots bleus duquel, *tendant* leurs voiles blanches, de petites barques passaient. En bas, dans la rue, un remouleur chantait tout en faisant siffler la roue de sa meule ; et dans le silence matinal des êtres et des choses, sa chanson montait jusqu'à moi, mêlée au bruissement de la pierre sous le fer.

Tout à coup, presque en face de moi, une fenêtre s'ouvrit, une main passa, poussant l'étroit volet qui cria sur ses gonds, puis une tête parut, une jolie tête blonde, aux grands yeux bleus et aux cheveux ébouriffés de la plus amusante façon.

Elle ne m'avait pas aperçu. Gentiment elle accrocha à côté de la fenêtre un petit miroir ; puis prenant à deux mains ses longues boucles dorées, *elle se mit en devoir* de terminer sa toilette.

Moi je restais là, bouche béante ; le cœur me battait à tout rompre. Mais en même temps je prêtais l'oreille du côté de l'horloge voisine. Si je l'avais pu, j'aurais arrêté les aiguilles.

Hélas ! elle sonna l'heure ! En bas le tambour battit et ses roulements montèrent en s'enflant tout le long des couloirs du vieux collège. C'était le portier qui était chargé *de battre ainsi l'appel* du matin. Et il s'en acquittait consciencieusement, je vous l'assure. Au bruit, ma voisine leva la tête. Elle me vit. Je dus rougir, car son regard, d'abord colère, s'adoucit, et, tandis que je m'éloignais à regret de la fenêtre, il me sembla qu'un éclat de rire moqueur saluait mon départ.

J'arrivai à l'étude en retard ; le principal ne dit rien, mais son trousseau de clefs grinça de la manière la plus significative.

III.

A midi, je savais qui était ma charmante inconnue ! Ah ! dame ce n'était ni une duchesse ni une marquise ; mais l'amour n'a jamais eu ses titres de noblesse. Elle s'appelait Mariette, et elle était tout simplement la nièce d'un pâtissier établi presque en face notre collège, et qui recrutait ses meilleurs clients parmi tout *notre petit monde.*

Je n'avais, jusqu'à ce jour, jamais fait attention à ses étagères de marbre, où sur des grils ronds, posés sur des assiettes peintes, s'étalaient en une architecture des plus appétissantes, des *nougatines* dorées, des babas piqués de raisins secs, et des *choux à la crème* ventrus où, par plaques, le sucre neigeait. Je n'étais jamais entré dans sa boutique. Maintenant, je ne désirais plus que deux choses, en franchir

le seuil, et conquérir, coûte que coûte, l'amitié de l'oncle. Il me semblait que c'était là le point capital. Et je commençai le jour même l'attaque.

A deux heures, alors que je sortais avec mes élèves, je réussis à les faire passer tout près de la boutique. Je dois avouer que je n'eus pas grand'peine ; ils passaient devant très volontiers.

L'oncle était là, gros, gras, avec sa veste blanche à double rangée de boutons. Timidement, je le saluai. Surpris, il me regarda ; puis machinalement il s'inclina. Brave homme ! va ! Je l'aurais embrassé !

Le soir même, vers six heures, j'entrai chez lui ! La boutique d'un pâtissier était ouverte à tous. D'une voix tremblante, du seuil de la porte, je demandai *quatre sous de boules de gomme !* Et je toussai pour donner une apparence plus sérieuse à ma demande. Ce fut elle-même qui vint me servir, jolie à ravir, plus blonde encore que je ne l'avais remarqué, et *mignonne comme tout* avec son tablier blanc bien propre et embaumant comme un chaud parfum de gâteau frais. Elle sourit doucement en me tendant le petit cornet de papier, je lui passai mes quatre sous.

— Merci, monsieur, fit-elle en s'inclinant légèrement.

— Merci, mademoiselle, répondis-je, la voix toujours tremblante !

Et je m'en allai, non sans saluer encore une fois l'oncle. qui lisait son journal, au fond de la boutique. En ai-je mangé des boules de gomme tout ce mois-là ! Et je n'arrivais à rien. Ecrire, je n'osais pas ; parler, je n'osais pas davantage.

L'oncle, il est vrai, me disait bonjour maintenant. Mariette me saluait aussi. Mais j'avais peur de tout, de moi-même, du portier, des voisins, du principal, de mes deux

collègues surtout, deux vieux *garçons* moqueurs et qui, par instants, me regardaient d'un air peu rassurant.

Et j'en étais ainsi arrivé au dimanche de Pâques. J'avais devant moi cinq grands jours de vacance, cinq jours de liberté. — Es-tu un homme, me disais-je ? — Oui. — Eh bien, alors *va de l'avant !*

IV.

Je m'éveillai le matin tout guilleret, des chansons aux lèvres et des rires plein le cœur. J'ouvris toute grande ma fenêtre. Ah ! qu'il faisait bon vivre ! C'était grand'fête partout. Les oiseaux gazouillaient au-dessus de ma tête, sous les toits. De touts côtés les cloches sonnaient, et leurs joyeux carillons semblaient se répondre d'un clocher à l'autre ; puis elles se mettaient à chanter toutes ensemble, les grosses avec des voix graves accompagnant les voix claires des plus petites. Et tout cela semblait monter, puis s'éparpiller là-haut dans un ciel rose et déjà tout ensoleillé.

Un coup frappé à ma porte me fit brusquement retourner.

J'allai ouvrir, et sur le seuil, j'aperçus le portier, un petit vieux tout rond et grassouillet qui me tendait en souriant un paquet plié dans du papier blanc. " Pour vous, monsieur Jacques," fit-il. Et *il s'en fut.*

Etonné, tremblant sans trop savoir pourquoi, je dénouai la *faveur rose* qui fermait le paquet ; je défis le papier et une petite boîte apparut. J'ouvris la boîte aussitôt et sur un lit de coton blanc comme neige, j'aperçus . . . quoi ? — un œuf de Pâques, un mignon œuf de Pâques en sucre, sur lequel en lettres roses était tracé ce mot magique : " Espérance ! "

Je restai un moment interdit, considérant tour à tour la faveur glissée à terre, la boîte et l'œuf. Aucun indice, rien

ne pouvait m'indiquer d'où me venait ce gracieux envoi. Je ne connaissais personne à Chantevigne.

Tout à coup je poussai un cri. J'avais deviné.

— C'est d'elle, fis-je ! Et, prenant l'œuf à deux mains, je le couvris de baisers fous, des baisers délicieux, et qui laissaient sous la langue comme un délicieux parfum de violettes.

Car j'avais maintenant reconnu l'œuf. Toute la semaine, j'en avais vu de pareils *à la devanture* de la petite boutique. C'était elle ! Elle avait deviné mon secret ; elle avait deviné ma timidité et mon silence, et elle m'envoyait ce mignon cadeau de Pâques pour qu'il me dît pour elle : Espoir et confiance.

Et mon imagination travailla tant et si bien qu'une heure après je descendis vêtu de mes plus beaux habits. Ce que je voulais faire, je n'en savais encore rien ; mais sûrement, je ferais quelque chose.

Ma redingote luisait *bien* un peu au soleil, mon chapeau avait par endroits aussi le poil un peu rare ; mais je ne pensais plus à aucun de ces détails. C'était Pâques. Il faisait clair soleil. Les cloches sonnaient comme un joyeux carillon de fiançailles. Et dans la poche de ma redingote, délicatement posé, dans son nid de coton, je sentais battre l'œuf en sucre que j'avais voulu emporter avec moi.

En passant devant la loge du portier, j'aperçus mes deux collègues. Je les saluai de la main ; ils s'inclinèrent en souriant et je m'élançai dehors. *Pour un peu*, j'aurais crié mon bonheur à tout le monde, même au principal, si je l'avais rencontré.

V.

Le pâtissier, l'oncle, était justement sur sa porte. Il m'aperçut et de la main il me fit signe d'approcher. Je crus

avoir mal vu. Mais il m'appela. J'avoue que je commençai à être inquiet. *J'avais trop de chance* et mon bonheur m'effrayait. J'ai toujours eu la nature très timide.

Je m'avançai.

— Et où allez-vous donc si vite? fit le gros homme en me *tendant la main*, et si beau ! ajouta-t-il en se mettant à rire.

Je rougis et ne sus que répondre, mais du regard je fouillai l'intérieur du magasin.

— Si je pouvais au moins prévenir Mariette que je suis là, pensais-je.

— Tout à coup une idée me vint. *Mon vieux truc !* Je toussai.

— Toujours ce vilain rhume alors? demanda l'oncle.

— Toujours, répondis-je, et tenez, ajoutai-je, puisque je suis là je vais en profiter pour prendre quelques boules de gomme !

— Parfait, reprit l'autre. Entrez donc !

Et j'entrai. Mariette n'était pas là !

L'oncle découvrit le bocal, et une à une il fit rouler dans la balance les boules de gomme, les secouant quand elles restaient collées les unes aux autres. Et je regardai toujours autour de moi, espérant toujours que le rideau du fond allait se soulever, et que la taille ceinte de son joli tablier blanc, Mariette allait apparaître, souriante, un doigt sur ses lèvres ; et moi, doucement, je me préparai à tirer l'œuf de ma poche, pour qu'elle vît que je l'avais reçu et que j'avais compris.

— Et à ce propos, s'écria tout à coup le pâtissier, en roulant entre ses gros doigts un *cornet de papier*, la farce a-t-elle réussi?

Je le regardai étonné, sans comprendre.

— Ah ! mais, au fait, *vous n'en êtes peut-être pas*, vous, *fit-il !* Ce sont vos collègues qui nous ont conté la chose hier au soir, en venant acheter un œuf de Pâques, qu'ils voulaient envoyer à un imbécile de leurs amis, pour lui faire croire

que ce cadeau lui venait d'une belle inconnue après laquelle celui-ci soupire depuis deux mois !

Il me semblait que tout tournait autour de moi. . . .

— Ils le voulaient, continua l'autre, avec une *devise spéciale ;* et c'est Mariette qui leur en a découvert un vieux de l'année dernière. D'ailleurs, ils vous raconteront la chose mieux que moi ; mais ce que je puis vous dire, c'est *qu'ils riaient comme des bossus* en se faisant ficeler leur petit paquet avec une belle faveur rose. Et à ce propos, s'écria-t-il, j'oubliais le principal ! Un client comme vous, ce ne serait pas honnête ! Ce n'est plus ma nièce qui vous servira vos boules de gomme. Elle se marie dans huit jours. Sa future famille est venue la chercher ce matin. Ce soir, grand dîner de fiançailles. *Et je ne vous dis que ça.*

Et, éclatant de rire, il me frappa sur l'épaule.

Le choc était trop rude. Je me laissai aller sur une chaise, les bras ballants, sans pouvoir répondre. Sous moi j'entendis *crac.* C'était l'œuf qui se brisait. Je m'étais assis dessus.

Heureusement qu'un client entrait. Je me relevai aussitôt.

— Et vos boules de gommes que vous oubliez ! me cria le pâtissier.

— Merci, répondis-je. Et prenant le petit cornet, je m'en fus. J'avais hâte d'être chez moi, tout seul.

En passant devant la loge du portier, j'aperçus encore mes deux collègues. Je fis le brave et montai l'escalier en chantant. Mais, dans ma chambre, tristement j'ôtai ma redingote ; je plongeai ma main dans la poche pour voir ce qu'il restait de mon pauvre œuf de Pâques. Il était en miettes !

Pâques tombait cette année-là le premier avril. Je l'avais oublié.

Et c'est en regardant le calendrier, ce matin, que m'est revenu le souvenir de cette petite histoire.

FERNAND BEISSIER.

XIV.

L'EMPLOYÉ DE GALIGNAN.

ON m'*en* a conté une bien bonne, alors qu'assis devant la gare de Galignan, nous attendions le train qui devait nous emmener.

Vous ne connaissez pas Galignan ? Un village gros comme le poing, serré sous les quelques arbres qui l'entourent, comme pour mieux se défendre d'un *grand coquin de soleil* qui brille jusqu'à vous aveugler. La route s'étend devant vous, bordée de chaque côté par de maigres platanes brûlés et poussiéreux, passant devant l'église, une vieille bâtisse peu élevée, aux pierres noires, et dont les trois cloches s'étagent en triangle sur le haut de la façade, le tout dans un cadre de pierre, surmonté d'un grand coq en fer, qui fait en tournant un bruit agaçant. Au loin, des vignes et des champs d'oliviers couvrent la plaine, montant jusqu'aux collines.

La gare se trouve *à l'entrée même* du village. Oh ! une petite gare, *pas méchante du tout*, devant laquelle les trains passent doucement, sans se presser, s'arrêtant au besoin pour prendre un paquet oublié ou un voyageur en retard. Le mécanicien descend ; on débouche une bouteille de vin du pays, un petit vin blanc qui a des reflets d'or et qui vous laisse, en passant sur la langue, comme un goût de sucre et de muscat ; on remplit les verres jusqu'au bord, on trinque, on boit, on se serre la main, puis le train reprend sa bonne

marche bien tranquille, et longtemps, dans la plaine, on suit des yeux son panache de fumée bleue qui semble s'éparpiller sous le soleil.

A côté de la gare, se dresse une petite tonnelle, le long de laquelle grimpent de gros raisins gonflés à éclater ; quelques tables en bois et quelques escabeaux, dont la *paille jaune s'en va par places*, en forment tout le mobilier. Cela s'appelle le grand café de l'Univers ; parce qu'il faut vous dire qu'à Galignan tout est grand ; il y a la Grand'-Rue, la Grand'-Place et la grande fontaine, une petite borne en pierre, dont il faut presser très fort le robinet pour avoir de l'eau.

Et c'était justement sous cette tonnelle que nous attendions, pendant qu'au dessus de nos têtes les abeilles bourdonnaient autour des grappes blondes et que, dans le feuillage des platanes, des cigales chantaient.

Galignan n'est pas seulement renommé pour ses raisins muscats et son exquis vin blanc. Il possède encore Barthélemy-Trophime Cassoulet, un employé de la gare, célèbre à plus *de dix lieues à la ronde*, pour la façon superbe dont il crie au départ de chaque train : " Les voyageurs pour Gaillargues, Ferigoulet, Baracan et Tarascon, *en voiture !*" Qui ne l'a pas entendu crier cela, n'a rien entendu. Les mots partent comme des coups d'escopette, et les derniers vibrent avec des éclats de tonnerre. Les vitres de la gare en tremblent ; les cigales, prises de peur, s'arrêtent de chanter, les chiens *s'enfoncent* dans leur niche ; on l'entend jusqu'à l'autre extrémité du village, et les vieux, qui se chauffent au soleil, tirent leur grosse montre du *gousset*, la regardent, puis approuvent en murmurant :

— Quatre heures et demie, le train de Tarascon ; *nous allons bien!*

Il a surtout une façon de lancer ce dernier mot Tarascon, qui est une trouvaille : Tarrrrascon !

Cela roule avec un bruit formidable. Et c'est de bonne foi que les gens du pays vous assurent *qu'il n'aurait qu'à vouloir* pour entrer au grand Opéra de Paris ; déjà plusieurs propositions lui ont été faites. Car vous n'en doutez pas ; doué d'un pareil *creux*, Barthélemy-Trophime Cassoulet chante. Et là encore il excelle. Il n'en est pas un comme lui pour soupirer la langoureuse romance où il est question de fleur bleue et de petit ruisseau, ou entonner quelque air de bravoure dont les notes sonnent comme des fanfares. Une fois par mois il s'en va à *Nîmes*, passer la soirée avec un de ses cousins, *trombone* au café-concert de l'Esplanade, et c'est lui qui rapporte à Galignan toutes les romances à la mode. Huit soirs durant, il y a alors réunion au grand café de l'Univers ; tout le répertoire y passe, l'ancien comme le nouveau. Il ne se fatigue jamais, il va toujours. Et tous ceux qui l'écoutent battent des mains en s'écriant : " Oh ! de *ce Cassoulet pas moins*, il n'y a que lui ! "

Mais l'admirateur le plus fervent de Cassoulet, celui qui le suit comme son ombre, et l'applaudit le plus fort, avant même qu'il commence, c'est Jean-Baptiste Mallamprat, le menuisier de la Grand'-Rue, à ses moments perdus chantre en l'église de Galignan. Jamais Mallamprat n'a osé se comparer à Cassoulet, il le reconnaît lui-même pour son maître, jamais même la pensée ne lui est venue de chercher à égaler celui qu'il considère comme inimitable.

Il a pourtant son mérite et ses partisans ; *mais lui-même leur impose silence*, et leur donne le signal d'applaudir quand Cassoulet entonne un de ces superbes et bruyants refrains, qu'ils accompagnent de la voix et du choc des verres.

Aussi Cassoulet irait-il au bout du monde pour son ami Mallamprat, et Mallamprat se jetterait-il au feu pour son camarade Cassoulet.

Or, un samedi, *sur les quatre heures du soir*, Cassoulet assis devant la porte de la gare fumait sa pipe, attendant tranquillement le train de Ferigoulet, quand il vit paraître sur la grand'route, marchant très vite, s'épongeant le front avec son large mouchoir à carreaux rouges, Jean-Baptiste Mallamprat.

Il allait gesticulant avec ses longs bras maigres ; et *dès qu'*il aperçut son ami, il hâta encore le pas, lui faisant signe de la main, et poussant de grands cris.

Cassoulet très gros, très gras, court sur ses jambes et peu marcheur, le laissa venir à lui.

— *Eh bé*, qu'est-ce qu'il t'arrive ? demanda-t-il alors.

— Ah !

Et Mallamprat *gesticula de plus belle*, essoufflé, laissant aller son grand corps sur le banc où était assis son camarade.

Cassoulet ouvrit des yeux énormes, luisant comme des lucioles : " Eh bé ? répéta-t-il."

— Ah ! ah ! Oh ! oh ! reprit l'autre, faisant signe qu'il reprît haleine.

Et il se remit à souffler.

Et Cassoulet tranquillement attendit.

Enfin, son ami, *tout d'un trait*, lui raconta ce qui lui arrivait. Une chose épouvantable, un malheur à vous faire perdre la tête. Le lendemain dimanche, il était obligé d'aller à Baracan. Un baptême auquel il ne pouvait se dispenser d'assister. L'enfant de sa sœur, et c'est lui qui était parrain ! Un petit superbe, *gros déjà* comme père et mère, et qui lui ressemblait, que c'en était étonnant ! Le baptême serait magnifique. On mangerait toute la journée. Toute

la famille était invitée. Et il le comprenait bien, il lui était maintenant impossible de refuser, et de *décommander tout ce monde*, le curé, les parents, la marraine et tous les autres.

Avec cela que les préparatifs du repas étaient déjà faits ; les poulets triés, plumés et embrochés, les *fougasses* déjà mises au four. Si du moins il avait été prévenu deux jours auparavant, il aurait pu faire remettre la cérémonie. Mais *va-t-en voir s'ils viennent !* Ces gens-là n'en faisaient jamais d'autres. Ils avaient arrangé tout cela sans le consulter ; et c'était maintenant, il y avait une heure à peine, qu'il venait de recevoir, par le courrier, un mot de lettre *qui le mettait au courant de tout*.

Cassoulet ahuri le regardait, et l'écoutait sans rien comprendre. L'autre continuait semant son discours de vigoureux *coquin de sort !* gesticulant de plus en plus, tantôt lui frappant sur l'épaule, tantôt lui serrant les mains et finissant par lui dire qu'en cette circonstance, seul il pouvait le sauver, que sans lui le baptême était manqué, la mère en pleurs, le repas perdu, et eux aussi.

" Je compte sur toi, reprit-il, voyant que l'autre ne lui répondait pas. Merci. Et maintenant *c'est entre nous à la vie à la mort !*" Et l'empoignant dans ses deux longs bras, il l'embrassa bruyamment sur les deux joues.

Cassoulet commença par respirer un peu, une fois échappé à cette brusque étreinte ; puis doucement, sans se presser :

— Mais tu ne m'as pas dit, demanda-t-il, quel service tu attendais de moi ?

Mallamprat le regarda étonné, puis poussant un grand éclat de rire :

— C'est ma foi vrai, fit-il. Voici en deux mots ce qu'il faut que tu fasses. Demain c'est dimanche ; or, il y a de-

main grand'-messe. Si je ne suis pas là, qui la chantera? Une seule personne peut me remplacer ; c'est toi. Car dire au curé de changer sa grand'messe en messe basse, *autant vaudrait* dire à la *Durance* d'avaler le Rhône ou au *mistral* de jouer du flageolet, il faut donc que demain tu prennes ma place au *lutrin*, ou je suis un homme perdu. Aucun train ne passe pendant la messe ni pendant les vêpres. Et d'ailleurs, s'il en arrivait un, on le ferait bien attendre un instant. C'est dit, pas vrai ! Demain, tu chanteras à ma place, et au retour nous boirons de compagnie une de ces bonnes bouteilles de vin blanc que tu connais bien et que j'ai mises en réserve, pour mes amis, tout au fond de la cave.

L'idée du vin blanc fit sourire Cassoulet. Certes, oui, il le connaissait bien, et l'aimait encore mieux. Il cligna de l'œil, fit claquer sa langue et dit : "J'accepte !" Et au fond il était en même temps heureux de rendre service à son vieux camarade. De plus, il n'était pas fâché de se faire un peu entendre, car, depuis quelque temps déjà, il n'y avait plus eu réunion au grand café de l'Univers. L'été, les soirées étaient bien lourdes et bien chaudes. I' commençait à se rouiller ; et aussitôt très fort il toussa, pour bien se prouver à lui-même qu'il possédait toujours ce creux sonore qui l'avait rendu si célèbre.

— Alors je compte sur toi, demanda une dernière fois Mallamprat.

— Tope-là, répondit l'autre en lui tendant la main. Tu peux aller tout à ton aise baptiser ton neveu et tous les autres avec ; ne t'inquiète de rien. Tout marchera.

— Tu connais bien ce que tu as à faire ?

— Parfaitement. Je t'ai assez souvent entendu et je sais comment tu t'y prends ! Quand c'est à ton tour, on te fait signe et *tu files droit*.

— C'est cela même ! D'ailleurs si tu le veux nous pouvons faire ce soir même une petite répétition !

— Laisse donc. J'en ai chanté bien d'autres, et de plus difficiles, fit Cassoulet *en se rengorgeant !*

Et l'autre s'inclina.

A ce moment même la sonnerie de la gare se fit entendre.

— Le train de Tarascon, s'écria-t-il en se levant ; je retourne à mon poste. Au revoir, Jean-Baptiste, et amuse-toi bien !

— Au revoir Trophime ; et merci !

Et Mallamprat repartit en courant du côté de sa maison, ayant hâte de prévenir tout son monde que tout allait pour le mieux, tandis que Cassoulet se précipitait sur le quai de la gare à la rencontre du train, qui arrivait de son bon petit pas habituel, et qu'il poussait son vibrant :

" Les voyageurs pour Gaillargues, Ferigoulet, Baracan et Tarascon, en voiture ! "

Le lendemain, ah ! le lendemain, *tout Galignan* était à la messe, les hommes comme les femmes, les grands comme les petits, les vieux comme les jeunes. Pensez donc ! Il n'avait été bruit, la veille au soir, dans tout le village, que du départ de Mallamprat et de son remplacement par Cassoulet. Et on avait hâte de voir *comment ce dernier s'en tirerait.* Non pas qu'on mît en doute son succès ! Galignan savait ce que valait son chanteur ; mais il y avait là quelque chose de nouveau qui attirait. Ce serait pour sûr un concert superbe !

Aussi dès la première heure, la petite église était pleine à ne pas trouver un coin pour se placer. Le banc même des marguilliers avait été envahi ; et le brave curé, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, *ne savait plus auquel entendre.*

Cassoulet, lui, en habit de dimanche, avec son bon gros visage bien tranquille, aussi calme derrière son lutrin que sur le quai de la gare, fixait tout son monde, saluant de la tête et de la main, un petit sourire de contentement sur les lèvres. Il était sûr de lui : on allait l'entendre. Le matin, en se levant, il avait *poussé* quelques notes. *Jamais il n'avait été plus ni mieux en voix.*

En accompagnant à la gare son ami, il avait doucement haussé les épaules, alors que celui-ci lui faisait ses dernières recommandations.

— *Va bien*, va bien ! lui avait-il répondu en le poussant dans le wagon qui devait l'emmener à Baracan. Baptise à ton aise tout ton monde ! Nous n'avons pas besoin de toi ici.

Et le train était parti.

Et la messe fut superbe ! Oh ! mes amis quel succès ! Et quelle voix ! Les vitres en tremblaient, et les petits saints de pierre, immobiles dans leur niche, semblaient près de se réveiller de leur éternel sommeil. Cela sonnait comme des notes de trompette, roulant parfois comme un tonnerre, dominant l'orgue qui l'accompagnait, le couvrant tout entier.

Parfois, du coin de l'œil, Cassoulet regardait le pauvre instrument, et l'autre, l'organiste, *qui s'escrimait* là-dessus, essayant de se faire entendre, lui aussi. *Pechère ! Té !* Mais cela ne faisait pas plus de bruit qu'une *claquette de sureau.*

Et plus il allait, plus la voix grandissait. L'orgue s'arrêtait essoufflé, n'en pouvant plus ; et il chantait encore !

Ce fut vraiment un spectacle magnifique ; et tout Galignan en parle encore !

A la sortie, on fit à Cassoulet une véritable ovation. Mais lui, modeste, s'y refusa, il n'avait que le temps de courir à

la gare, reprendre son poste. Un train sifflait ; et le village émerveillé l'entendit, cinq minutes après, pousser plus sonore et plus beau que jamais son cri habituel.

Vint l'heure des vêpres. *C'était ici surtout où on l'attendait.* Il allait pouvoir *s'en donner à plein gosier.* D'avance, chacun se délectait.

Les vêpres commencent ; tout marche à merveille ; le triomphe de Cassoulet continue.

Arrive le moment du sermon. Le curé fait un signe ; les chants s'arrêtent, l'orgue se tait et il monte en chaire. *Il en avait à dire ce jour-là.* Il avait à féliciter tout le monde ; et doucement, lentement, s'y complaisant, il tournait de belles phrases, cherchant ses plus jolis mots et ses plus neuves périphrases. *Il vous aurait fallu entendre* ce qu'il dit de Cassoulet ; il compara sa voix aux trompettes de Jéricho capables de faire crouler des murailles.

Cassoulet, pendant ce temps, n'ayant plus rien à faire, s'était doucement assoupi. Il faut vous avouer aussi qu'il faisait, ce jour-là une de ces chaleurs d'été, comme on n'en voit qu'à Galignan. Le soleil brûlait tout, la route, les arbres et les toits, et je vous ai déjà dit que ce grand soleil brillait et chauffait comme on n'en a pas idée !

Cassoulet s'était renversé dans son grand fauteuil. Un fauteuil dans lequel on était ma foi fort bien. Un dossier large et commodément incliné ; des bras bien à hauteur, faits tout exprès pour s'appuyer. Une clarté douce régnait. Et la chaleur, la fatigue et l'ombre aidant, peu à peu il s'était endormi, perdu dans des rêves couleur d'or, tandis que, du haut de la chaire, on faisait son éloge en termes merveilleux.

L'organiste écoutait. De l'œil il surveillait la chaire, les

mains sur le clavier, prêt à souffler. Il n'avait pas vu Cassoulet s'endormir.

Tout à coup le curé fait un nouveau signe. Vite ! Il n'y a pas de temps à perdre. Il presse du pied sur les soufflets et pousse du coude son voisin en lui disant "Attention ! C'est à nous."

Cassoulet réveillé *en sursaut*, se dresse comme un ressort et oubliant tout, se croyant encore à son poste, il se met à crier d'une voix de tonnerre : "Les voyageurs pour Gaillargues, Ferigoulet, Baracan et Tarascon, en voiture !"

On ne m'a pas conté la suite, d'autant que le train entrait en gare et que la voix de Cassoulet nous appelait. Mais si vous passez un jour par Galignan, faites-vous redire cette histoire. Je l'ai écrite telle qu'on me l'a racontée ; mais il y manque le soleil qui nous éclairait, le vin blanc qui dorait nos verres, et les cigales qui chantaient et semblaient rire dans le feuillage blanc des platanes.

FERNAND BEISSIER.

XV.

SOPHIE DE MONTCERNAY.

J. LEMAÎTRE est né en 1848.

Il est, avec justesse, considéré comme un de nos plus fins critiques littéraires, et ses articles dans la "Nouvelle Revue," dans la "Revue bleue," et dans les "Annales politiques et littéraires," font autorité en cette matière.

"Les Contemporains" et "Impressions de Théâtre," qui ne sont autre chose que ses articles de journaux réunis en volume, ont eu fort grand succès.

Nous lui devons en poésie "Les Médaillons" et "Petites Orientales."

Il a aussi publié un roman intitulé "Sérénus," qui a attiré sur lui l'attention du public. C'est l'histoire d'un martyr qui n'a pas la foi.

Il vient de donner (décembre, 1889) un volume intitulé "Dix Contes," dont nous extrayons la charmante historiette qui suit.

ON célébrait ce jour-là, à l'Abbaye-aux-Bois, où étaient élevées les filles de la première noblesse de France, la fête de la maîtresse générale, Mme de Rochebrune.

Les religieuses, les *sœurs converses*, les pensionnaires et nombre de dames, leurs mères, parentes ou amies, étaient assemblées dans la salle du théâtre, construite par la duchesse d'Orléans, jadis abbesse du royal couvent.

Les longues rangées des fillettes, assises sur des estrades, et portant sur leurs robes noires des rubans bleus, blancs ou rouges, selon qu'elles étaient dans les petites, dans les moyennes ou dans les grandes, encadraient le parterre étincelant

et papillotant, où les corsages pointus des dames jaillissaient des roides jupes à paniers et où les visages roses et mouchetés balançaient, dans les mouvements de la causerie, les hauts échafaudages poudrés des coiffures.

Une rouge, sur la scène, jouait un morçeau de harpe. Puis quelques *bleues* récitèrent des fables du *chevalier de Florian*, et une *blanche* déclama des vers de l'abbé *Delille* sur les plaisirs des champs.

Alors on baissa le rideau pour l'entr'acte. Ce rideau était une vieille tapisserie fort belle, qui représentait les amours de Diane et d'Endymion. La soirée devait se terminer par le deuxième acte d'*Athalie*.

Joad, *Athalie*, *Abner*, *Mathan*, *Josabeth*, et *Joas* s'agitaient dans les *coulisses*, très affairés. Joad, c'était Mlle de Montmorency, ornée d'une perruque et d'une barbe de chanvre, et montrant là-dessous une petite bouche rouge comme une cerise. Mlle de Conflans qui jouait Abner, portait une cuirasse en fer-blanc et des moustaches avec une *royale*. Mlle de Choiseul, très blonde, très fraîche, l'air paisible et doux, faisait la farouche Athalie. Elle s'était posé *trois mouches*, une ronde à la tempe, une en amande au menton, une sur la joue, en étoile.

— Des mouches à la reine Athalie ! dit Mme Sainte-Crinore (c'était la religieuse qui avait dirigé les répétitions). Y songez-vous, mademoiselle !

— Oh ! madame, laissez-les-moi ? Elle pouvait bien avoir des mouches, puisque sa mère Jézabel se fardait. Le texte le dit. *Ainsi !*

Joas c'était la petite Sophie de Montcernay, une enfant de huit ans qui, en ce moment, regardait dans la salle par deux trous percés juste au droit des yeux d'Endymion.

— Que faites-vous, mademoiselle de Montcernay ?

— Je regarde si ma mère est venue, dit Sophie tristement.

— Vous savez bien qu'elle ne viendra pas. *Elle vous l'a fait dire ce matin.* Allons ! n'y pensez plus et soyez toute à votre rôle. Votre mère sera contente si elle sait que vous avez bien joué.

L'enfant s'efforça de sourire. La représentation commença. Au moment où Mlle de Choiseul s'écriait en grossissant sa voix : —

A tous mes Tyriens faites prendre les armes !

Sophie de Montcernay fit son entrée avec Josabeth, Zacharie et le chœur.

Comme elle était fort émue, elle donna sa première réplique d'un air si doux et si touchant qu'un petit frémissement de plaisir et d'approbation parcourut les rangs des dames. Mais, lorsqu'Athalie lui demanda :

Vous êtes sans parents ?

sa gorge se serra, on l'entendit à peine répondre :

Ils m'ont abandonné ;

et quand la reine ajouta :

Comment et depuis quand ?

Sophie de Montcernay fit la grimace d'un enfant qui va pleurer, balbutia deux ou trois fois : Depuis . . . depuis que . . . et, tout à coup, fondit en larmes.

— Petite sotte ! lui dit tout bas Athalie en la secouant par le bras. *Tu vas tout nous faire manquer !*

Et elle reprit :

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

Mais, Sophie, la tête dans ses mains, sanglotait. Il fallut baisser le rideau.

La maîtresse générale se rendit dans les coulisses et essaya de consoler l'enfant.

— Qu'avez-vous, petite Sophie? Est-ce la peur de tout ce monde?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors?

— Je ne sais pas.

Mme de Rochebrune rentra dans la salle et garda Sophie auprès d'elle. Et, tandis qu'on reprenait la scène interrompue et qu'Abner, par une convention hardie, récitait le rôle de Joas, Sophie, pelotonnée aux pieds de la vieille religieuse, continuait à pleurer silencieusement.

— Hélas! songeait Mme de Rochebrune, je sais bien ce qu'elle a, pauvre petite! mais qu'y faire?

Certes, elle n'était pas méchante, la mère de Sophie, la brillante marquise de Montcernay. Restée veuve à vingt ans, sa principale occupation était de se parer et de se sentir jolie; mais *il faut convenir* que le plaisir qu'elle y prenait la rendait aimable, douce et indulgente aux autres. Même, elle aimait sa fille, *à sa manière.* Au temps où Sophie était toute petite, elle s'était occupée d'elle comme d'une poupée; et, dans les fêtes qu'elle donnait, si elle se déguisait en jeune Indienne ou en bergère d'opéra-comique, elle s'amusait à faire porter à l'enfant les mêmes costumes et l'habillait en Indienne minuscule ou en galante bergerette. La petite fille, très aimante et très sensible, prenait ces amusements pour des témoignages de tendresse.

Voyant sa jolie mère toujours parée et triomphante, et ne concevant pas qu'aucune autre femme pût être aussi belle ni avoir tant d'esprit, elle avait pour elle les sentiments qu'on a pour une idole; et elle était parfaitement heureuse d'être son joujou.

Quand ce joujou ne la divertit plus, c'est-à-dire quand Sophie eut six ans, Mme de Montcernay la mit à l'Abbaye-aux-Bois. L'enfant se soumit pour ne pas déplaire à celle qu'elle adorait. La marquise venait la voir deux ou trois fois l'an, toujours plus belle, éblouissante comme une apparition ; et Sophie *ne vivait que pour ces visites.* Sauvée de la souffrance continue par l'invincible mobilité de son âge, elle portait cependant au fond de son cœur une plaie secrète. Elle avait quelquefois, au milieu même de ses jeux, des crises subites de larmes. Sans doute elle n'était guère plus abandonnée que la plupart de ses compagnes ; elle comprenait aussi que les petites filles nobles devaient être élevées d'une certaine façon et n'étaient pas faites pour vivre beaucoup avec leurs mères. Mais elle n'en souffrait pas moins. Les religieuses étaient bonnes pour elle, et, si elle avait voulu, elle aurait bien pu trouver, parmi les élèves de la *classe rouge,* quelque grande amie qui eût joué avec elle à la petite maman. Mais cela ne lui suffisait point. C'était sa mère qu'il lui fallait. Elle était née comme cela, la pauvre petite.

De la classe des bleues, Sophie passa dans la classe des blanches pour se préparer à sa première communion.

Parmi ses nouvelles maîtresses, il y en avait une, Mme Sainte-Thérèse, jeune et jolie, mais qui semblait toujours ennuyée et triste. Tout en faisant réciter le catéchisme aux blanches, elle avait l'air de penser à autre chose et d'être à mille lieues de là. Ces distractions *faisaient assez l'affaire* des blanches, qui en profitaient pour réciter leurs leçons *tout de travers.* Mais Sophie, glacée par cette indifférence, craignait extrêmement Mme Sainte-Thérèse. Elle ne pouvait, à cause de cela même, s'empêcher de la suivre continuellement des yeux ; et sans doute ce regard gênait la jeune religieuse :

car si elle sortait, par hasard, de sa rêverie pour donner languissamment quelque *mauvaise note* ou infliger quelque punition, c'était presque toujours sur Sophie que cela tombait.

Sophie se disait : " Elle me déteste," et elle était très malheureuse.

Le jour de la première communion, toutes les mères des autres petites filles étaient là. Mais la mère de Sophie lui avait écrit qu'elle ne viendrait pas, étant retenue par une fête chez le comte d'Artois.

Sophie tâcha de se consoler en songeant qu'elle avait la plus belle maman du monde, la plus admirée et la plus recherchée ; et elle pria pour elle *du fond du cœur*, — de tout son cœur gonflé de chagrin.

Mais le soir, pendant que les blanches montaient au dortoir, elle s'échappa des rangs et resta toute seule, pour rêver et pleurer à son aise, dans le Cloître des Ames (c'est ainsi qu'on appelait la cour intérieur du couvent).

Du banc de pierre où elle était assise, elle voyait l'ombre des arcades découpée par la lune. Une cloche tinta, lente et triste, puis se tut. Et, n'osant plus bouger à cause du silence, Sophie eut le sentiment d'un abandon complet et sans espoir . . .

Une forme blanche parut dans la galerie non loin de la porte qui menait aux appartements de la maîtresse générale. Sophie crut que c'était Mme de Rochebrune et, d'un mouvement éperdu, elle *fut* se jeter dans les plis de cette robe de neige.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? Et pourquoi n'êtes-vous pas avec vos compagnes ?

Sophie reconnut Mme Sainte-Thérèse et elle eut peur ; mais, levant les yeux, elle vit avec surprise que Mme Sainte-Thérèse pleurait aussi.

— Qu'avez-vous? reprit plus doucement la religieuse en se penchant sur Sophie et en promenant sur la tête enfantine ses longues mains pâles.

Sophie, suffoquée par les larmes, ne put que dire ces mots :

— Maman ! maman !

— Ah ! *c'était donc cela ?* murmura la religieuse comme étonnée.

Elle saisit la petite fille dans ses bras, la serra des toutes ses forces et l'emporta sur le banc de pierre en la couvrant de longs, longs baisers.

Sophie se souvint qu'elle n'avait pas reçu de ces baisers-là depuis le temps où elle était toute petite, et encore ceux de Mme Sainte-Thérèse étaient plus chauds et meilleurs.

— Oh ! madame, dit-elle, que vous êtes bonne !

— Voulez-vous que je sois un peu votre maman?

L'enfant ne répondit qu'en se blottissant contre la poitrine de la religieuse. Elle s'y enfonça le plus qu'elle put et se cacha tout entière sous les grands plis du voile blanc.

Et, lentement, Mme Sainte-Thérèse la berçait sur ses genoux.

Mme Sainte-Thérèse s'était appelée dans le monde Madeleine de Frégeneuilles. Le colonel de Frégeneuilles étant à l'armée et Mme de Frégeneuilles presque toujours malade, c'était Madeleine qui avait élevé son petit frère, maintenant dans les pages du roi, et sa petite sœur, morte récemment. Les Frégeneuilles n'étaient pas riches, elle s'était résignée à entrer au couvent pour que son frère *eût de quoi* soutenir l'honneur du nom. Si, malgré la tendresse de son cœur, elle était restée si froide avec ses élèves, c'est qu'elles étaient trop nombreuses, ces petites blanches, et qu'il lui était impossible de les aimer toutes de l'unique façon dont elle savait

aimer. Et, si elle avait d'abord manqué de bonté pour Sophie, c'est qu'elle avait cru lire dans ses yeux une curiosité qui l'importunait.

Mais elles s'étaient enfin reconnues et comprises, la petite fille qui avait besoin d'une mère, et la religieuse qui avait besoin d'aimer un enfant.

Dès lors, Mme Sainte-Thérèse et Sophie de Montcernay furent heureuses. Le matin, lorsque la religieuse passait devant les lits des pensionnaires en disant : "*Benedicamus Domino*," elle adressait à Sophie un regard et un sourire qui lui donnaient du courage et de la gaieté pour toute la journée, et, le soir, *elle la bordait* dans sa couchette. En classe, elle lui demandait de petits services, comme d'aller lui chercher un livre ou de ramasser sa *claquette ;* et l'enfant, *éperdue d'application*, les coudes étalés sur son pupitre et la langue un peu tirée afin de mieux écrire, sentait continuellement derrière elle la tête inclinée de Mme Sainte-Thérèse qui la regardait travailler. Souvent aussi la religieuse l'emmenait dans sa cellule et, là, passait longuement en revue la toilette de Sophie, la recoiffait, la faisait belle et, à chaque instant l'embrassait *à pleines joues.* Toutes deux goûtaient la joie d'avoir entre elles un secret, de s'être fait une vie à part et bien à elles dans la vie commune. Elles s'aimaient d'autant plus fort qu'elles soupçonnaient bien qu'il pouvait y avoir, dans l'innocent roman de leur tendresse, quelque chose que l'austérité de la règle n'approuvait pas. Et elles se cachaient un peu pour s'aimer.

Cependant la marquise de Montcernay continuait de mener, à Versailles et à Paris, sa vie amusée et brillante. Tous les trois ou quatre mois elle se souvenait de sa fille et venait la voir. Pendant ces courtes visites, Sophie ne parlait à sa mère que de Mme Sainte-Thérèse.

— Allons, voilà qui est bien, disait la marquise. Je vois que vous ne vous ennuyez pas ici.

Et elle repartait satisfaite, dans le froufrou de ses jupes, relevant, sous son grand chapeau à panaches, sa petite tête immuablement jeune et sans pensée.

Deux ans plus tard, en 1791.

Le couvent de l'Abbaye-aux-Bois était dispersé. Très insouciante ou très brave, la marquise de Montcernay était restée à Paris. Elle avait envoyé Sophie dans un vieux château de *Sologne*, et l'avait confiée à la garde d'un vieux régisseur, maître Germain.

Les premiers jours, Sophie s'était enfoncée dans un désespoir sombre et silencieux. Mais peu à peu la tendresse et les soins de grand'mère dont l'entourait la femme de maître Germain l'avaient détendue et apaisée. Elle se laissait vivre. Elle suivait le bonhomme dans ses tournées à travers les bois, le long des étangs mélancoliques, ou par les bruyères violettes. Et ses jours coulaient dans une indolence un peu triste, qui avait sa douceur.

Elle ne se réveillait que pour entretenir avec Mme Sainte-Thérèse, réfugiée aux environs de Paris sous un nom d'emprunt, une correspondance passionée. Et elle songeait rarement à sa mère.

. . . Les lettres de Mme Sainte-Thérèse cessèrent d'arriver. Sophie attendit un mois, dans une angoisse croissante. Puis, un jour, *ayant surpris un journal*, mal caché par maître Germain, elle lut, dans une liste de suspects récemment arrêtés, le nom de la " ci-devant marquise de Montcernay."

Elle la vit, dans son imagination d'enfant, étendue sur la paille d'un affreux cachot, couverte de haillons, avec des chaînes aux pieds et aux mains, elle si élégante et si délicate.

. . . Et, tout à coup, l'adoration qu'elle avait eue, toute petite, pour cette mère exquise et frivole, lui remonta au cœur, d'autant plus ardente qu'il s'y mêlait un remords. Elle se disait qu'elle avait peut-être méconnu l'affection de la marquise; elle lui cherchait des excuses, se figurait des devoirs supérieurs qui l'avaient tenue éloignée de son enfant. Enfin, *elle rejetait tout sur sa propre timidité.* "Si j'avais su, songeait-elle, lui ouvrir mon cœur, lui faire comprendre que je souffrais de ne pas la voir, elle eût eu pitié de moi et m'eût témoigné une tendresse plus attentive." Elle se reprochait d'avoir aimé, pendant si longtemps, une autre femme plus que sa mère, et elle *en voulait presque à Mme* Sainte-Thérèse d'avoir pris la place qu'on lui abandonnait.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : voir sa mère et lui dire tout cela; ou simplement se serrer contre elle, — bien fort et bien doucement.

Elle décida maître Germain à la conduire à Paris; et, là, ils obtinrent sans trop de difficulté l'autorisation de rendre visite à Mme de Montcernay dans sa prison.

La marquise avait comparu la veille devant le tribunal révolutionnaire et avait été condamnée à mort. Maître Germain le savait, et l'avait caché à Sophie.

La prison était un ancien collège, avec une cour intérieure bordée d'arcades. L'enfant, qui s'attendait à d'épaisses murailles, à des chaînes, à des barreaux, à des souterrains, fut tout étonnée de voir cette cour plantée d'arbres et pleine de soleil.

Un geôlier amena la citoyenne Montcernay. Elle était toujours jolie, et fort gracieuse dans sa robe noire. Seulement, *ce n'était plus de poudre à la maréchale que ses cheveux étaient blancs.*

Aussitôt qu'elle vit Sophie, elle se précipita sur elle, la prit,

la souleva, l'emporta vers un banc de pierre, dans un coin du cloître, et la couvrit tout entière de baisers furieux :

— O ma petite fille ! ma petite fille !

Et Sophie se souvint d'un autre banc dans un autre cloître et des caresses de Mme Sainte-Thérèse. Et elle comprit qu'il y avait quelque chose de plus dans les baisers de sa mère, une tendresse, dont elle se sentait si délicieusement enveloppée qu'elle aurait voulu mourir dans cet embrassement.

Car elle était bien changée, la frivole marquise. La certitude de la mort prochaine avait soudainement simplifié, ramené à la nature et à la vérité l'artificielle créature d'autrefois. Une mère s'était éveillée en elle, une mère désespérée d'avoir tant négligé son enfant, avide de la voir, de la tenir, de lui payer avant de mourir *un si grand arriéré d'amour*. Elle voulait aussi, devant la quitter à jamais, laisser dans l'esprit de sa fille un souvenir et une image d'elle qui ne s'effaceraient plus. Et, juste au moment où Sophie entraînait Germain à Paris, elle avait écrit au régisseur : " Amenez-moi ma fille."

Maintenant elle la regardait, s'emplissant les yeux et le cœur du doux visage de son enfant !

— Ah ! ma pauvre petite, disait-elle, que j'ai été coupable envers toi ! Me pardonnes-tu, dis ?

Et Sophie murmurait :

— Je suis heureuse. . . . *mais là !* bien heureuse !

Alors, tout en songeant qu'elle mourrait sans doute le lendemain, la marquise se mit à causer avec Sophie de mille riens charmants, comme si elle avait été dans le *parloir* de l'Abbaye-aux-Bois. Elle se fit conter en détail ses journées dans le vieux château de Sologne ; elle s'inquiéta de sa toilette et de l'état de son trousseau. Et elle lui lissait les

cheveux et lui arrangeait son col . . . Elle voulait faire, du moins pendant une heure, ce qu'elle aurait dû faire toujours.

Le geôlier les prévint qu'elles n'avaient plus que quelques minutes.

La marquise eut le courage de dire presque gaiement :

— Au revoir, ma chérie.

Mais, tandis qu'elle disait : "au revoir," Sophie lut sans doute "adieu" dans ses yeux. Elle eut le pressentiment que, si elle quittait cette mère enfin retrouvée, elle ne la reverrait plus. Elle se laissa glisser à terre, s'enroula autour de ses pieds, se suspendit à sa robe et, secouée par des sanglots, elle criait :

— Non ! non ! je ne veux pas !

Mme de Montcernay se pencha sur elle, s'agenouilla, la reprit dans ses bras, et elle lui disait pour la consoler les mots qu'on dit aux tout petits enfants. Elle ajouta :

— Tu vois que cette prison n'est pas bien terrible. *Si l'on voulait me faire du mal*, on m'aurait mise ailleurs. Raisonne un peu. On ne peut pas me condamner, puisque je n'ai rien fait . . . Dans quelques jours, je te le jure, je sortirai d'ici et nous ne nous quitterons plus. Sois sage, en attendant, si tu ne veux pas que je sois malheureuse.

Ces derniers mots persuadèrent Sophie.

— Je serai sage, dit-elle, je vous le promets.

En cet instant, la marquise parut faire un grand effort :

— Ma fille, reprit-elle, votre grande amie, Mme Sainte-Thérèse, est prisonnière ici depuis un mois. Vous serait-il agréable de la voir ? Je pense que le citoyen geôlier, qui n'est pas un méchant homme, vous le permettrait.

Peut-être Sophie devina-t-elle la secrète pensée de la marquise et qu'il n'y avait plus chez elle, en dépit de son

effort, qu'une mère, une mère jalouse et qui allait souffrir si, à cette heure suprême, il lui fallait partager avec une autre, surtout avec celle-là, le cœur de son enfant. Peut-être aussi y a-t-il des heures qui font oublier des années et qui dévorent tout un passé.

— Sait-elle que je suis venue ? demanda Sophie.

— Elle ne le sait pas.

— Alors . . . ne lui dites rien.

L'infini de joie qui éclata soudainement dans les yeux de sa mère, Sophie ne l'oublia jamais.

. . . Un dernier baişer — si long, si doux, si triste ! Puis, la lourde porte qui tourne sur ses gonds et qui se referme, avec un bruit sourd, entre la mère et l'enfant . . .

Le lendemain, la marquise de Montcernay montait sur l'échafaud.

JULES LEMAÎTRE.

NOTES.

LA SAINT-SYLVESTRE.

Page 1. — **Rose d'or**, the name of Jacobus's boarding place.

Page 2. — **minois chiffonné**, *piquante face.* **sainte Catherine**, the 25th of November, which day is devoted to saint Catharine in the Roman Catholic Church. **j'étais en train**, expresses an action in the course of being done. **fignolette**, a home-made cordial. **il se tenait sur la réserve**, *he was very reserved.*

Page 3. — **un vent coulis**, *a draught of air.* **Joubert**, a French philosopher. Born in 1754, he died in 1824 after having filled for many years important positions in the University of France. **cassé**, *bent down.* **pure perte**, *to no avail.*

Page 4. — **Elle court sur ses vingt-huit ans**, *she is nearly twenty-eight years old.* **a beau**, *in vain.* **rends si bien compte**, *realize so well.*

Page 5. — **s'était refroidie**, *had gone out.* **joignait mal**, *closed badly.* **L'huis** = *la porte* (Lat. *ostium*). **nous faisons d'une pierre deux coups**, *we kill two birds with one stone.* **Chandeleur** (Lat. *festum Candelarum*), a religious festival observed in the Roman Catholic Church on the 2d day of February to commemorate the presentation of the child Jesus in the temple of Jerusalem.

LA PIPE.

Page 6. — **quatrième**, *the fourth year* in the Latin course, the first year being the most advanced class. **congés**, *holidays.* **succédanés** (Lat. *succedaneus*), *substitutes.*

Page 7. — **avait le don**, *had the power.* **rouenneries**, a class of cotton goods manufactured for the most part at Rouen. **dili-**

gences, *mail-coach*. **malle-poste** = *diligence*. **feignant**, a popular and incorrect form of *fainéant*. Eng. *idle*, *lazy*. **tracassant**, *working*. **lézardant**, *loafing*.

Page 8. — **mis en faillite**, *he had been declared bankrupt*. **vente judiciaire**, *sale under warrant*. **coulé**, lit. *sunk*, i. e. *ruined*. **failli**, *bankrupt*. **fiche de consolation**, *little bit of consolation*. **je brûlais**, *I was longing*. **n'entendait pas raillerie**, *did not allow any nonsense*. **faire contre fortune bon cœur**, *to put a good face on a bad matter*. **deux cents vers**, *two hundred lines;* supply: *to copy*. **Et jam summa procul villarum culmina fumant**, *and already are seen smoking the high chimneys of the distant village* (Verg. *Ecl.* i. 80).

Page 9. — **fripier**, *a second-hand clothing and bric-a-brac dealer*. **pistolets à pierre**, *flint-lock pistols*. **soupière de Strasbourg**, *soup-tureen of Strasburg china*. **d'écume**, *meerschaum*. **culottage**, *coloring*. **tricot de laine**, *wool-knit jacket*. **en piquant un soleil**, *my face all flushed*.

Page 10. — **la semaine des quatre jeudis**, lit. *the week with four Thursdays*, i. e. *never*. **morveux**, *little urchin*. **pour ma poche**, lit. *for my own pocket*, i. e. *pocket-money*. **gousset**, *the vest pocket*. **bésicles**, *a kind of large spectacles*. **en bras de chemise**, *in his shirt-sleeves*.

Page 11. — **Cela me donna un tour de cœur**, *that struck me to the heart*. **l'étoffe était mûre**, *the cloth was worn out*. **je n'étais pas rassuré**, *I was very uneasy*.

Page 12. — **bouquins** = *livres*, a disdainful expression. Comp. with the Eng. *book*, and the Ger. *buch*. **comme une giboulée**, *like an April shower*. **friches**, *uncultivated ground*. **à bourrer lentement la pipe**, *to fill slowly the pipe*.

Page 13. — **la figure tirée**, *looking seedy*. **pouah!** an expression of disgust.

Page 14. — **et peu s'en faut**, *and I am on the point*, *I am very near*. **mon fi** = **mon fils**, a very familiar expression, used generally by old people.

Page 15. — **la leçon avait porté**, *the lesson had reached its aim*.

UNE PARTIE DE PÊCHE.

Page 16. — **commis de la Direction des domaines,** *clerk in the land office.* **Tours,** a city of central France, situated about 175 miles from Paris. Population about 45,000. **maniaqueries.** *eccentricities.* **porté sur sa bouche,** *gourmand.* **Tourangeaux,** *inhabitants of the Toureine.* **la Loire et le Cher,** two rivers of France: the former being the longest of all French rivers; it empties into the Atlantic Ocean after a course of 700 miles. **la Cise, la Raumer,** two tributaries of the Loire. **par le menu,** *minutely, in detail.* **appâts,** *bait.*

Page 17. — **il y a de cela une trentaine d'années,** *now about thirty years ago.* **bouillées d'aulnes,** *thicket of alder-trees.* **entonnoirs,** *little whirlpools.* **trois heures de relevée,** *three o'clock in the afternoon.* This expression is especially used in legal phraseology. **je vis déboucher derrière les peupliers,** *I saw coming from behind the poplars.* **un monsieur entre deux âges,** *a middle-aged gentleman.* **capote,** *a close-fitting bonnet.* **pliant,** *a camp-stool.*

Page 18. — **la façon dont ils s'y prenaient,** *the way they proceeded, they managed it.* **crin de Florence,** *silk-worm gut,* **je donnai du fil,** *I let the line unroll.* **vous vous y prenez mal,** *you do it badly.* **je vous ferai voir du poisson,** lit. *I shall make you see some fish,* i. e. *I shall tell you how to catch them.*

Page 19. — **les tours du métier,** lit. *the tricks of the trade.* **Aux Trois-Pigeons,** the name of the inn where they went. **cabinet,** *a private dining-room.*

Page 20. — **Nous donnâmes tous trois un fort coup de dents,** *we all three ate with great appetite.* **la chère,** *the fare.* Comp. with the Eng. *cheer.* **matelote,** a kind of fish stew. **Vouvray,** a small town situated about six miles from Tours, and whose wines have a good reputation. **n'eut pas le don,** *did not have the power.* **dépecer,** *carve.* **d'une facon évasive,** *in an evasive way.* **ils ne faisaient que passer à Tours,** *they were only transiently at Tours.*

Page 21.—**J'avais fait honneur au repas**, lit. *I had done honor to the meal*, i. e. *I had eaten heartily*. **un mandat à viser**, *a check to sign*. **exécuteur des hautes œuvres**, *the executioner*.

Page 22.—**Loches**, a town with a population of about 5,000, situated about twenty-five miles from Tours.

LE DARD.

Page 23.—**Béarn**, the name of a French province situated among the Pyrenees. Henry IV., who was born there in 1553, was often called "Le Béarnais." **l'Adour**, a river that has its source in the Pyrenees and empties into the ocean after a course of 180 miles. **la saint Michel**, the 29th of September, according to the Roman Catholic calendar. **Landes**, a *département* of France, whose capital is Mont-de-Marsan, and whose soil is poor and uncultivated. Comp. with the Eng. *land*, *prairie;* also with *pampas* and *steppe*. **chaussots**, a kind of woollen foot wear. **daoune** = *dame*. **céans** = *ici*.

Page 24.—**pic d'Ossau**, a famous peak towering over the *vallée d'Ossau* in the Pyrenees. **gars** = **garçon**, a very familiar expression, especially used in southern France. **dévisager**, *to look in the face*, *to stare at some one*. **saint Louis**, the 25th of August. **saint Jean**, the 27th of December. **la Ribère**, the name of the farm. **C'est ici même**, *this is the very place*. **saint Laurent**, the 14th of November.

Page 25.—**pastoureau** (Lat. *pastorellus*), *petit berger*. Comp. with *pasteur*, also the old French *pastour*. **envoûtements**, a practice that consisted in making a figure resembling a person with the belief that all harm done to the figure would reach the person. **elle fit ses dix-huit ans**, *she was eighteen years of age*.

Page 26.—**porte chance**, *brings good luck*. **jouent aux quilles ou à la pelote**, *play tenpins or bowls*.

Page 27.—**Il faisait doux,** *the temperature was mild.* **le coteau de Cauneille,** a hill near the farm of La Ribère. **pendeloques,** *cheap jewelry.*

Page 28.—**chaussots,** see note, page 23. **elle accomplit ses dix-neuf ans,** *she was nineteen years old.* **sa promise,** *his betrothed.* **les jours de carnaval,** the three days before Ash-Wednesday. **vint trouver Pierron,** *came to speak to Pierron.* **garçons d'honneur,** *bridesmen.*

Page 29.—**savonna son âne,** *washed his donkey.* **étui à aiguilles,** *a needle-case.*

Page 30.—**graine de bagne,** *you jail-bird.*

LE TAMBOUR DE TOTOR.

Page 32.—**pour savoir à quoi s'en tenir sur son compte,** *to know what to think of him.* **tout d'entrain,** *always in high spirits.* **cavaliers,** *cavalry-men.* **ordres du jour,** lit. *orders of the day,* i. e. *proclamations to the troops.*

Page 33.—**soyeux,** *silk manufacturers.* This use of the word as a noun is very peculiar; it is an adjective, and means *silky.* **papillons noirs,** lit. *black butterflies;* Eng. *blue-devils.* **Montgain-sur-Saône,** a small village near Lyons on the river Saône. **où elle n'entendait goutte,** *of which she understood nothing.* **nous avions filé,** *we had sneaked away.* **était bien censée,** *was supposed.*

Page 34.—**venelles,** a nearly obsolete expression meaning a very narrow street (from the low Lat. *venella,* a diminutive of *vena*). **états de service,** *military service.* **queue de poêle,** *handle of a frying-pan.* **y avait mis bon ordre,** *had prevented it.* **emprunté,** *borrowed;* note the ironical sense in which the word is used. **le sabre au clair,** *with unsheathed sword.*

Page 35.—**Qui vive? Avance au ralliement,** *Who goes there? Come forth and give the counter-sign.* **Un soldat**

pour de bon, *a genuine soldier.* **brinqueballant,** also spelled **brimballant,** *swinging.* **de grandes moustaches relevées en crocs,** *large twisted-up moustache.* **s'égaille,** *fly away in all directions.* **pioupious,** a very familiar expression by which the infantry-men are sometimes designated. **je vous y payerai la goutte,** *and there I will treat you to a drop of something.*

Page 36. — **troubades,** another familiar word to designate soldiers. **Bédame,** an exclamation especially used in southern France. **ma mise,** *my attire.* **un peu,** *very well indeed:* lit. *a little.* **levers de plans topographiques,** *topographical surveys.* **Sathonay,** a place where is a training-camp for all kinds of soldiers.

Page 37. — **en me retapotant la joue,** *patting me again on the cheek.* **je ne vous en veux pas du tout,** *I am not at all angry with you.* **de fil en aiguille,** *from one thing to another.* **prit bientôt le pli,** *soon took the habit.* **à l'heure qu'il est,** *just now.*

Page 38 — **le doit-et-avoir,** *the debit and credit,* i. e. *book-keeping.* **Saint-Cyr,** a French school for infantry and cavalry officers situated about eight miles from Paris.

LA PARURE.

Page 39. — **Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances,** *she had no dowry, no inheritance to expect.* **déclassée,** *out-of-her-sphere person.*

Page 40. — **qui faisait son humble ménage,** *who did her modest housework.* **nappe de trois jours,** *a table-cloth that had been used three days.*

Page 41. — **Tout le monde en veut,** *everybody wants them.* **c'est très recherché,** *it is very much sought for.* **Que veux-tu que je me mette sur le dos,** *I have no dress good enough to wear;* lit. *what do you want me to put on my back?*

Page 42. — **nippée,** *dressed.* **Nanterre,** a small village situ-

ated a few miles north from Paris. **tu es toute drôle,** *you are queer, in bad spirits.*

Page 43. — Tu es bien assez liée, *you are on friendly enough terms with her.* **armoire à glace,** *a wardrobe whose door is a looking-glass.* **rivière de diamants,** *diamond necklace.*

Page 44. — à être présentés, *to be introduced to her.* **grisée par le plaisir,** *intoxicated with pleasure.* **jurait,** *contrasted.* **un de ces vieux coupés noctambules,** *one of those old coupés to be found on the street during the night.*

Page 45. — au Ministère, *at the department, office.* **fiacre,** *a hackney-coach.* **As-tu pris le numéro,** *have you kept* (lit. taken) *the number of it* (the hackney-coach).

Page 46. — Compagnies de petites voitures, the stock companies that own most of the vehicles to be found for hire in Paris.

Page 47. — louis, twenty francs, about four dollars. **Il fit des billets,** *he signed notes,* i. e., *contracted obligations.* **On renvoya la bonne,** *they dismissed the servant girl.* **Elle savonna le linge,** *she washed the clothes.* **torchons,** *kitchen towels.*

Page 48. — renouveler, *extend.* **il faisait de la copie,** *he did copying.* **lavait à grande eau,** *washed with plenty of water.* **bourgeoise,** *plebeian, vulgar woman.*

Page 49. — je suis rudement contente, *I am very glad indeed.*

UN AMI PAUVRE.

Page 50. — croisée = *fenêtre.* **échantillonnait,** *was selecting the different kinds of worsted to assort the colors.* **Vous en voulez à,** *you are angry with.* **Nous ne ferons pas remettre le verre,** *we will not have another glass put in.* **Que voulez-vous,** *it is too bad, but we can do nothing.*

Page 51. — Elle n'en avait pas moins vingt-sept ans, *yet she was twenty-seven years old.* **sans avenir,** *without hope.*

Chartres, the chief town of the "département d'Eure-et-Loire," fifty-five miles southwest from Paris, the population of which is about 20,000. **œil-de-bœuf**, a small round window, Eng., *a bull's eye*. **un congé**, *a vacation*.

Page 52. — **demeurait court**, *stood speechless*. **avait le cœur sur la main**, *was very kind-hearted;* lit. *had his heart on his hand*. **inclinant vers la soixantaine**, *nearly sixty years of age*. **cruellement râpée**, *threadbare*. **essuyer**, *undergo*. **De l' Inde française**, the principal cities of French India are Pondichéry and Chandernagor. **L'Anglais tire la couverture à soi**, *the English monopolize everything*. **manger un morceau**, lit. *to eat a little bit*, i. e. *a very poor meal*.

Page 53. — **dont le cœur se remet en place**, *whose heart is quieted*. **en tomba gaiement d'accord**, *cheerfully agreed upon it*. **La chaleur**, *the hearty welcome*.

Page 54. — **on reçoit tous les coups**, lit. *one receives all the blows* (of misfortune). **il ne serait peut-être pas des nôtres**, *he would not perhaps be among us*.

Page 55. — **Qu'il se rappelle**, *let him remember*. **avons-nous polissonné le long de la rivière**, *how often we played along the river*. **Orléans**, the chief town of the "département du Loiret," seventy-five miles southwest from Paris. **les cours**, *the play-grounds*. **Et ne faites point de façons**, *do not hesitate to accept*.

Page 56. — **pierre qui roule . . .** the rest of the proverb is *n'amasse pas mousse*, Eng. *a rolling stone gathers no moss*. **m'a mis dehors**, *drove me away*. **tout mon bien**, *all my fortune*. **un million et demi**, one million and a half of francs, about $300,000. **fais leur compte**, *see what their share will be;* lit. *make their account*.

Page 57. — **était d'une humeur plus ferme que sa mère**, *had a stronger character than her mother*. **Que M. Livaudière était bon**, *how kind was M. Livaudière*. **Dès le petit jour**, *at daybreak*. **se prélassait au lit**, *was taking it easy in bed*.

Page 58. — **mons** = monsieur. **fait la grasse matinée**, *sleeps late this morning*. **le Petit Journal**, a penny newspaper that has a daily circulation of 900,000 copies.

LE MOUSSE.

Page 60. — **Pharo,** the soldiers' hospital at Marseilles. **déjà d'un autre monde,** *already belonging to another world.* **mistral,** the name given to the north wind in southern France. **l'étroite couchette de fer,** *the narrow iron bedstead.*

Page 61. — **jouant aux billes,** *playing marbles.* **L'interne,** *the house-surgeon.* **toucher,** *stop.* **de se refaire un peu,** *to rest one's self a little.* **à l'avant,** *at the bow* (of the ship). **ports de rencontre,** the ports where they stop "en route." **Sitôt le bateau mouillé,** *as soon as the ship was anchored.* **train-train,** *routine.* **un arriéré de gourmandises à s'offrir,** *a good many deprivations to make up for.*

Page 62. — **saignantes,** lit. *bloody,* an allusion to the inside color of the watermelon. **piquées de pépins noirs,** *spotted with black seeds.* **cornette,** the cap of a sister of charity. **où il en est,** *how he is.* **Emilie,** the name of the ship of the cabin-boy.

Page 63. — **Ça ne va pas,** *he is very ill.* **Pauvre bougre,** *poor fellow.* **en habit des grands jours,** *dressed in the Sunday garb.* **un dur-à-cuire,** *an old tar.* **faisait** = *disait.*

Page 64. — **se tamponna les yeux,** *wiped his eyes.* **recueillis,** *deeply moved.* **Si le petit en réchappe,** *if the little one recovers.* **collecte,** *the collection.*

LE FACTEUR DES AYGALADES.

Page 65. — **tuyaux d'usine,** *chimneys of manufactories.* **la flèche,** *the steeple.* **prennent le soleil,** *warm themselves in the sun.* **rouliers de pasage,** *passing wagoners.*

Page 66. — **à la Madrague ou à l'Estaque,** two places near Marseilles where sportsmen indulge in rowing. **font les cent coups,** *indulge in all kinds of amusements.* **en coutil blanc,**

dressed in white linen. **tons criards,** *gaudy colors.* **le verbe haut,** *speaking aloud.* **pour rien au monde,** *for anything in the world.* **soupe aux poissons,** also called "bouille-abaisse," — a sort of fish soup of which the "Marseillais" are very fond.

Page 67. — **pécaïre,** an emphatic exclamation often used in "Provence." **facteur,** *the letter-carrier.* **en vinrent presque aux coups,** *nearly came to blows.* **brouillés à mort,** *deadly enemies.* **L'Ile-aux-Cèbes,** an island where grows a kind of eatable mushroom — the word is also spelled "cèpe." **guerres sourdes,** *secret wars.*

Page 68. — **jusqu'à la moelle,** *to the skin;* lit. *to the marrow.* **laborieuse tournée,** *tiresome trip* (to carry the letters). **Il finira aux galères,** *he will die in the penitentiary.* **ses vignes en étagères sur la colline,** *its vines growing in terraces on the hill.* **cèbes,** see note 5, page 67. **raccourcis pierreux,** *stony short-cut.* **castelet** = *petit château.* **colis,** *parcel.* **à se mettre dans ses jambes,** *to walk.* **s'il en avait sur le cœur,** *if his heart was full of anger.*

Page 69. — **le facteur résista,** *the letter-carrier stood it.* **n'y tint plus,** *could stand it no longer.* **il avait failli se laisser aller dans le ravin,** *he came near falling into the ravine.*

Page 70. — **à sa barbe,** *in spite of him.* **en faisant le moulinet avec son bâton de houx,** *twirling his holly stick.* **parties de boules,** *game of bowls.*

Page 71. — **le feuilleton,** a novel usually published at the bottom of the daily French newspaper.

L'HÉRITAGE DE L'ONCLE CHRISTIAN.

Page 72. — **grand-maître de chapelle,** *chapel choir-master.* **quinze cents florins de fixe,** a salary of 1500 florins; the florin is worth about forty cents. **tirer le diable par la queue,** *to be very poor.* **kreutzer,** the sixtieth of a florin, about three quarters

of a cent. **arpents,** *about an acre.* **de m'avoir serré les cordons de votre bourse,** lit. *to have tied the strings of your purse for me,* i. e., *to have refused to give me any money.* **Philistins et des Moabites,** Eng. *Philistines and Moabites,* two nations who fought against the Israelites, but meaning here the men who keep places of amusement.

Page 73. — **Fabius Cunctator** (275–203 B. C.) a Roman general well known for his temporization. **sur première hypothèque,** *first mortgage.* **arrondis,** *enlarge.* **bourgmestre,** *mayor, burgomaster.* **te tireront le chapeau d'une demi-lieue,** *will salute you at a distance of half a league,* i. e., *as soon as they see you.* **la Lauter,** a small river that has its source in Bavaria and empties into the Rhine after a course of about fifty-six miles. **Hue! Bletz,** *get up, Bletz!* — **Hue!** is the expression used by French drivers to urge on their horses.

Page 74. — **S' ils me vont,** *if they fit me.* **basse-cour,** *poultry yard.* **le menton en casse-noisette,** *with a pointed chin.* **comme,** *how.*

Page 75. — **à grands ramages,** *with large designs on.* **une jeune personne,** *a young girl.* **prévue,** *expected,* lit. *foreseen.* **bordeaux,** *claret wine.*

Page 76. — **se mettre aux habitudes du pays,** *to get used to the habits of this country.* **brasserie,** a place where beer is drunk ; lit. *brewery.* **kirsch-wasser,** a cordial made of cherries and alcohol. **air renfermé,** *close air.* **chausse ses lunettes,** *puts his spectacles on.* **arpents,** see note 5, page 72. **petit vin,** a wine of common quality.

Page 77. — **bois taillis,** *underwood.* **en plein rapport,** *in full bearing, production.* **cela ne prouve pas en sa faveur,** *this does not show anything favorable to it.* **armoires,** *linen-closets.*

Page 78. — **je l'aurais regardé par-dessus l'épaule,** *I would have looked at him disdainfully.* **à perte de vue,** *as far as the eye could see.* **épinette,** Eng. *spinet,* a kind of old piano, *harpsichord.* **mon propre lit,** *my own bed.* **s'éteignaient un à un,** *were hushed one after the other.*

Page 79. — **dormait d'un sommeil de plomb,** *was soundly*

asleep. **cette misérable motte de terre,** *this miserable bit of earth,* i. e., his body. **venait de s'ouvrir,** *had just opened.* **la chapelle de Saint Gualber à Mayence,** a famous place of worship at Mayenz. **gants de buffleterie,** gloves of white leather.

Page 80. — **garde,** *hilt.* **J'en avais la chair de poule,** *that gave me the gooseflesh.* **un escalier qui n'en finissait plus,** *an endless stairway.* **faisant les jolis cœurs,** *playing the beaux.* **estampes à l'eau forte,** *etchings.* **Ecole de Lorraine au seizième siècle,** a famous school of engraving. **fusées,** *roar of laughter.* **à vous faire hérisser les cheveux sur la nuque,** *to make your hair stand erect on your head.* **nuque,** lit. *nape.*

Page 81. — **savoir-vivre quintessencié,** *excessively refined good breeding.* **vilains,** *plebeian,* is here opposed to nobleman. **défense,** *tusk.* **filant le chanvre du ménage,** *spinning the flax needed in the house* (to be woven into cloth).

Page 82. — **roturiers,** see note 2, page 81. **baraque,** *house,* a scornful expression. **n'etait guère propre à me réjouir,** *was hardly fit to cheer me up.*

Page 83. — **Les délices de Capoue,** an allusion to the enervating sojourn of the army of Hannibal at Capua after the battle of Cannes, in 216 B. C. **dont vous me donnerez des nouvelles,** lit. *about which you will let me hear,* i. e., *which you will much admire.*

Page 84. — **l'Iliade,** the poem of Homer in which the Trojan war is related; this poem was very likely written in the tenth century B. C. **il y a dix à parier contre un,** *the odds are ten to one.*

COLAS, COLASSE ET COLETTE.

Page 85. — **Lorient,** a city of western France situated in the "département du Morbihan," has a population of about 35,000. **la Bôve,** a small stream that empties into Lorient's harbor.

frangipane, a mixture of cream and almonds. **on en avait pour son argent**, *one had his money's worth of it.*

Page 86. — **tablier blanc à piécette**, *white apron with a chest-piece.* **à dix heures et à quatre heures**, the recess hours in French schools. **sur-le-champ**, *at once;* lit. *on the field.* **Dussé-je**, *should I.* **le rouleau à pâte**, *dough-roller.* **lampions à la crème**, *cream puffs.* **pâtés de veau**, *veal patties.* **et ce n'était guère**, *and it was not much.* **berlingots**, a kind of candies. **Chandernagor, Pondichéry**, the two principal cities of French India; the former is situated on a tributary of the Ganges and has a population of about 32,000, the latter is situated on the Indian Ocean and has a population of 50,000. **il se serait joliment pavané**, *he would have bragged of it.*

Page 87. — **Vannes**, the chief city of the "département du Morbihan," about 300 miles from Paris, has a population of 15,000. **l'on filait**, *one started.* **Rennes**, a large city of western France and the capital of the "département d'Ile-et-Vilaine," is situated 225 miles from Paris. **Saint-Brieuc** is situated on the English Channel about 300 miles west from Paris. Population about 14,500. **la Compagnie Laffitte et Caillard**, the company that had the contract for carrying the mails before the coming in use of steam railroads. **Laval** is situated 175 miles from Paris and has a population of 26,000. **Alençon**, whose laces are well known under the name of "Point d'Alençon," has a population of 16,000. **si arriérée**, *so much behind the times.* **ruminait**, *brooded over.* **Bas-Bretons bretonnants**, an expression often employed to designate the common narrow-minded peasants of low Brittany.

Page 88. — **rotonde**, the rear part of the coach. **pourboires**, *drink-money, gratuity fee.* **bonne-main**, see the preceding note. **on ne peut plus vagues**, *exceedingly vague.* **descendait**, *stopped.* **second maître**, *boatswain.*

Page 89. — **Mantes** is situated in the "département de Seine-et-Oise" at about thirty-five miles from Paris. **Hennebont**, a small town situated near Vannes (see note 1, page 87), on the Atlantic Ocean. **le jour des Vœux**, a religious festival on

which the faithful renew their promise of obedience to the laws of the Church. **Quimperlé**, a small town near Quimper; see the following note. **Quimper**, an important sea-port and the chief city of the "département du Finistère." **qui faisait ses amours**, *which he loved very much.* **Nous en serons quittes pour**, *we shall only have to.*

Page 90. — **rangé comme une jeune fille**, *as well behaved as a young girl.* **au courant des écritures**, *well conversant with the books.* **à la Victoire**, the 23d of December. **C'est la bête au bon Dieu**, *he is very kind;* lit. *he is a lady bug.*

Page 91. — **messe canoniale**, *a high mass.* **qu'en fait d'églises**, *only about churches.* **en dédommager**, *compensate.* **Scorff**, a small river that has its source in the "département des Côtes-du-Nord" and empties into the ocean at Lorient. **les chantiers de Caudan**, a ship-building yard situated at the mouth of the Scorff. **on a beau aimer sa femme**, *even though one loves his wife.*

Page 92. — **quand on frise la cinquantaine**, *when one is nearly fifty years old.* **rendement**, *yield.* **Mortagne**, a city in the "département de l'Orne," has a population of about 5,000. **pour se dégourdir**, *to stretch himself.* **se délasser**, *to rest himself.* **Est-ce qu'elle ne marche pas un peu bas?** lit. *does she not walk rather low;* i. e., *she is so tired she can lift her hoofs no longer.* **pain rassis**, *stale bread.* **pièce d'eau**, *piece of ornamental water, pond.*

Page 93. — **Sèvres**, a small village situated at about six miles from Paris in a western direction and where the porcelain of the same name is manufactured under the supervision of the French secretary of fine arts. **accrocher**, *collide.* **couette de plumes**, *feather bed.* **La rentrée allait venir**, *the beginning of the school year was coming.*

Page 94. — **barrière**, gate at the Paris fortifications. **Ici on va de plain-pied**, *here one walks on level ground.*

Page 95. — **avant la visite**, *before the examination* (of your baggage). **au poste**, *to the police station.* **l'impériale**, the top of a vehicle.

Page 96. — **crêpes de sarrasin,** *buckwheat cakes.* **gros bêta,** *good fellow.* **Pour un rien je leur brûlerais la politesse,** *I feel like leaving abruptly;* i. e., *going back at once.* **nous tant remuer,** lit., *to move so much;* i. e., *to take so much trouble.*

Page 97. — **lui fait la nique,** *laughs at her* (Paris). **Comme leur boursicot est encore bien garni,** *as their purse is still well filled.* **Auray,** a famous pilgrimage place in Brittany, is situated about sixteen miles from Lorient (see note 1, page 85). **qui tient le Pavillon d'en bas,** *who keeps a restaurant down town.* **ficelles enduites de cire,** *tapers.* **rats de cave,** see the preceding note. **Gascon,** the inhabitants of Gascony have a reputation for telling stories.

Page 98. — **un tour de main,** *a skilfulness.*

LA FÊTE DE MARTHE.

Page 99. — **fête,** *saint's day.* **Ils avaient largement de quoi vivre,** *they had plenty of money to live on.* **elle ne tenait pas à une surprise,** *she did not care for a surprise.* **n'avait pas encore pris parti,** *had not yet come to a decision.* **bahut Renaissance,** a kind of side-board in the Renaissance style.

Page 100. — **de banlieue,** *of the suburbs.* **vastes affiches,** *large posters.* **Il y avait jusqu'à une île,** *there was even an island.*

Page 101. — **bicoque,** a shabby-looking house. **à travers une éclaircie,** *through a clear place.*

Page 102. — **que je vous dis,** *I tell you that.* **aujourd'hui même,** *this very day.* **Il n'y en a pas pour trois francs,** *it is not worth three francs.* **deux termes,** *two terms;* i. e., rent for the last six months. **le gros lot du Panama,** an allusion to the lottery organized by the Panama Stock Company in order to raise money to complete the canal.

Page 103. — **Il y a donc des gens,** *then there are people.* **misère digne,** *deserving and dignified poverty.* **étude,** *office,*

This word is used in speaking of notaries' and lawyers' offices. **petit clerc**, a young clerk who goes on errands and does some copying. **pâté**, *a blot of ink*. **feuille de timbre de 60 centimes**, *a sheet of stamped paper worth* 60 *centimes* (about 12 cents). In France all legal papers must be drawn on stamped paper.

Page 104. — **dresser des actes**, *draw deeds*. **Il n'y a rien à dire sur leur compte**, *they cannot be blamed on any point*.

Page 105. — **réalisation de l'acte**, *the execution of the deed*. **par-devant moi et mon collègue**, *in my presence and that of my colleague*. In France notaries alone can draw real estate deeds, and they must be assisted by one of their colleagues, or else the deed must be executed in presence of several witnesses.

Page 106. — **tu**, note the use of **tu** in connection with Madame; it is the way children speak most of the time. **pour lui faire un charivari**, *to give him a mock serenade*. **qu'est-ce qu'ils ont tous après moi?** *what have they all against me?* **terme**, *rent*.

L'ŒUF DE PÂQUES.

Page 107. — **maître d'études**, *study-hall inspector*. **remparts pour rire**, *sham fortifications*. **Midi**, *south*.

Page 108. — **L'ordinaire**, *the table-fare*. **l'étude**, *the study-hall*. **tendant leurs voiles blanches**, *putting up their white sails*. **elle se mit en devoir de terminer**, *she set about completing*.

Page 109. — **de battre ainsi l'appel du matin**, *to beat thus* (on the drum) *the morning call*. In French colleges changes of exercises are indicated by the beating of a drum. **notre petit monde**, *our young students*. **nougatines**, *almond candy*. **choux à la crème**, *cream puffs*.

Page 110. — **quatre sous de boules de gomme**, *four cents worth of gum-drops*. **mignonne comme tout**, *very pretty*.

Page 111. — **garçons,** *bachelors.* **va de l'avant,** *go ahead, forward.* **Et il s'en fut,** *and he went away.* **faveur rose,** *pink ribbon.*

Page 112. — **à la devanture,** *in the show window.* **bien,** *it must be said.* **Pour un peu j'aurais crié mon bonheur à tout le monde,** *I was on the point of telling everybody of my luck.*

Page 113. — **J'avais trop de chance,** *I was too lucky.* **me tendant la main,** *extending his hand to me.* **Mon vieux truc,** *my old trick.* **cornet de papier,** *paper bag.* **vous n'en êtes peut-être pas,** *you are perhaps not one of the game.* **fit-il** = *dit-il.*

Page 114. — **devise spéciale,** *appropriate, suitable motto.* **ils riaient comme des bossus,** *they laughed heartily.* **Et je ne vous dis que ça,** lit. *I only tell you that;* i. e., *it will be a great affair.* **crac,** a graphic onomatopeia describing the breaking of the egg.

L'EMPLOYÉ DE GALIGNAN.

Page 115. — **On m'en a conté une bien bonne,** *I was told a very good story.* **grand coquin de soleil,** lit. *great rascal of sun;* i. e., *a very hot sun.* **à l'entrée même du village,** *at the very entrance of the village.* **pas méchante du tout,** *not important at all.*

Page 116. — **dont la paille jaune s'en va par places,** *of which the cane was worn out in some places.* **célèbre à plus de dix lieues à la ronde,** *known in a radius of more than ten leagues.* **en voiture,** *all aboard.* **les chiens s'enfoncent dans leur niche,** *the dogs get back in their kennels.* **tirent leur grosse montre du gousset,** *pull their large watch from their vest pocket.* **nous allons bien,** *we have the correct time.*

Page 117. — **il n'aurait qu'à vouloir,** *he would only have to wish it.* **creux** = *voix.* **Nîmes,** the chief city of the "dé-

partement du Gard," is situated at about 440 miles from Paris, and has a population of about 65,000. **trombone,** *trombone-player.* **de ce Cassoulet pas moins, il n'y a que lui,** *Oh! that Cassoulet! there is no other like him.* **mais lui-même leur impose silence,** *but he himself silences them.*

Page 118. — **sur les quatre heures du soir,** *at about four o'clock in the afternoon.* **dès qu'il aperçut son ami,** *as soon as he saw his friend.* **Eh bé,** an exclamation often heard in Southern France. **gesticula de plus belle,** *gesticulated more and more.* **tout d'un trait,** *all in one breath.* **gros déjà comme père et mère,** *already as large as Papa and Mamma.*

Page 119. — **décommander tout ce monde,** *to cause all these invitations to be countermanded.* **fougasses,** a kind of muffin. This expression is used only in southern France. **va-t-en voir s'ils viennent,** lit. *go and see if they come;* i. e., *they never do as they ought to.* **qui le mettait au courant de tout,** *that told him everything.* **coquin de sort,** lit. *rascal of a life,* — a rather vulgar expression. **c'est entre nous à la vie à la mort,** *there is between us an eternal friendship.*

Page 120. — **autant vaudrait,** *it would be just as well.* **Durance,** a very rapid river that has its source in the Alps and empties into the Rhone, near Avignon, after a course of 240 miles. **mistral,** the name given to the north wind in southern France. **au lutrin,** *in the choir.* **tu files droit,** lit. *you start straight;* i. e, *you commence.*

Page 121. — **en se rengorgeant,** *in puffing himself up.* **tout Galignan,** *all the inhabitants of Galignan.* **comme ce dernier s'en tirerait,** *how the latter* (Cassoulet) *would succeed.* **ne savait plus auquel entendre,** *did not know whom to hear first.*

Page 122. — **il avait poussé,** *he had sung.* **Jamais il n'avait été plus ni mieux en voix,** *his voice had never been in better condition.* **Va bien,** *never mind, do not bother about it.* **l'organiste qui s'escrimait là-dessus,** *the organist who endeavored* (to make himself heard). **Pechère, Té,** two disdainful exclamations. **claquette de sureau,** *clapper made of elder wood.*

Page 123. — C'est ici surtout où on l'attendait, *it is there above all that they expected him* (to sing beautifully). **s'en donner à plein gosier,** *sing with full voice.* **Il en avait à dire ce jour-là,** *he had much to say that day.* **Il vous aurait fallu entendre,** *you ought to have heard.*

Page 124. — Cassoulet réveillé en sursaut, *Cassoulet suddenly awoke.*

SOPHIE DE MONTCERNAY.

Page 125. — les sœurs converses, *the lay sisters.*

Page 126. — Une rouge, a girl wearing a red ribbon. **quelques bleues,** see the preceding note. **chevalier de Florian,** one of our best fabulists, was born in 1755 and died in 1794. He also wrote a few dramas, which are now nearly forgotten. **une blanche,** see note 1, page 126. **Delille** (1738–1813) is known for his translations in verse of Vergil's "Georgics," "Æneid," and Milton's "Paradise Lost." He has also written some descriptive poems, the best known of which are: "Les Jardins," "L'Imagination," "L'Homme des Champs." **Athalie** (1691), one of the best of Racine's tragedies, the subject of which was taken from the Bible. **Joad, Athalie, Abner, Mathan, Josabeth, et Joas,** the principal characters of the tragedy of "Athalie." **coulisses,** *side-scene.* **royale,** a tuft of hair under the lower lip. **Elle s'était posé trois mouches,** *she had put on three patches.* **Ainsi,** *indeed it does.*

Page 127. — Elle vous l'a fait dire ce matin, *she sent you word this morning.* **sa gorge se serra,** *her throat constricted.* i. e., *she felt a choking sensation in her throat.* **Tu vas tout nous faire manquer,** *you will cause us to fail in everything.*

Page 128. — il faut convenir, *one must admit.* **à sa manière,** *in her own way.*

Page 129. — ne vivait que pour ces visites, *cared for nothing but these visits.* **classe rouge,** see note 1, page 126. **Ces distractions faisaient assez l'affaire des blanches,** *those in-*

attentions very well pleased the girls wearing the white ribbons. **tout de travers,** *very badly.*

Page 130. — **mauvaise note,** *bad mark.* **du fond du cœur,** *with all her heart;* lit., *from the bottom of her heart.* **fut** = *courut.*

Page 131. — **c'était donc cela,** *that was then the reason* (of your sadness). **pour que son frère eût de quoi,** *in order that her brother might have money enough.*

Page 132. — **Benedicamus Domino,** *let us bless the Lord.* **elle la bordait dans sa couchette,** *she tucked her in her little bed.* **claquette,** a clapper with which changes of exercises are indicated. **éperdue d'application,** *very much absorbed in her study.* **l'embrassait à pleines joues,** *kissed her on her cheeks.*

Page 133. — **Sologne** (Secolaunia), a part of France comprising the "départements of Loir-et-Cher, Cher, and Loiret." **ayant surpris un journal,** *having caught hold of a newspaper.*

Page 134. — **elle rejetait tout sur sa propre timidité,** *she threw all the blame on her own bashfulness.* **elle en voulait presque à,** *she was almost angry with.* **ce n'était plus de poudre à la maréchale que ses cheveux étaient blancs,** *it was no longer with rice-powder that her hair was white.*

Page 135. — **un si grand arriéré d'amour,** *so great a debt of love.* **mais là,** *yes indeed.* **parloir,** the sitting-room where parents meet their children on certain days.

Page 136. — **Si l'on voulait me faire du mal,** *if they wished to do me harm.*

THE END.

